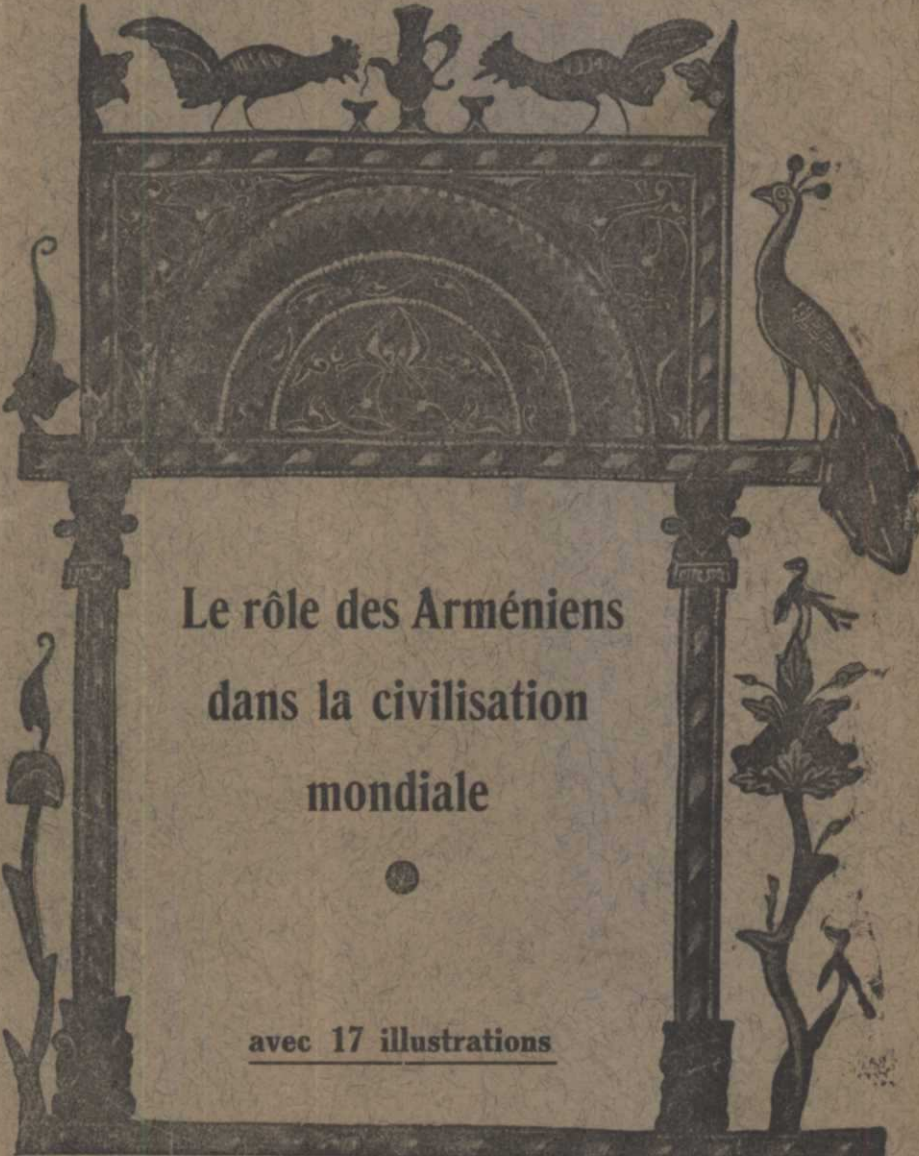
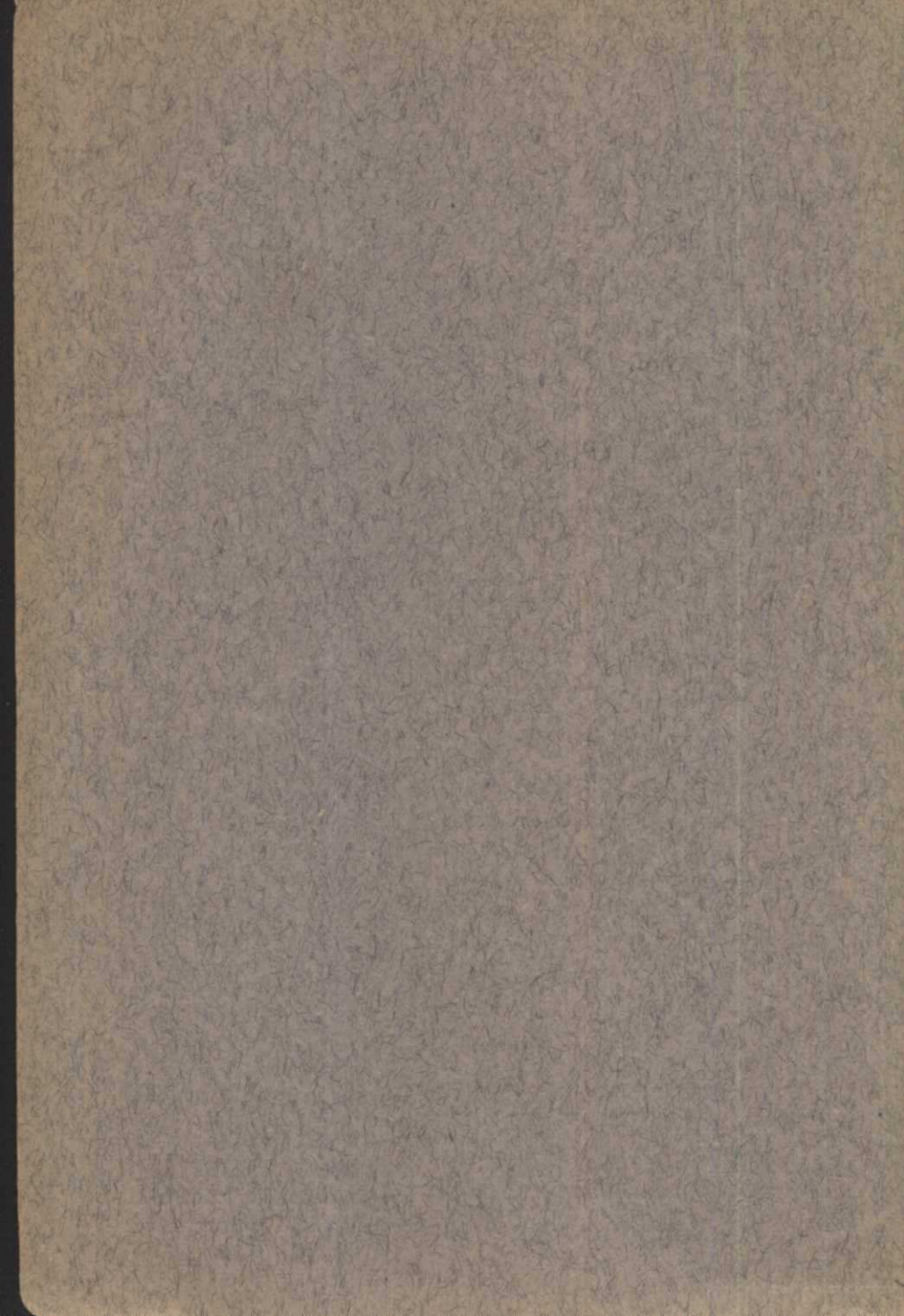


Prof. V. TOTOMIANTZ



Le rôle des Arméniens
dans la civilisation
mondiale

avec 17 illustrations



S. Siderias

Dr. VAHAN TOTOMIANTZ
ancien professeur de l'université de Moscou

**Le rôle des Arméniens
dans la civilisation
mondiale**



BELGRADE
1938

Imprimerie „SVETLOST“
Kr. Natalije 88, Belgrade.

P R E F A C E

Le livre français sur le rôle des Arméniens dans la civilisation apparut pour la première fois en langue bulgare à Sofia en 1936 avec une préface de la plume de l'historien connu M. le Professeur G. Katzaroff qui y communique un fait inconnu concernant l'influence jouée par l'architecture religieuse arménienne.

En publiant cet ouvrage destiné à un cercle plus étendu de lecteurs, l'auteur reconnaît fort bien la défectuosité de son travail, malgré les peines qu'il y a mises avec ses collaborateurs durant quelques années pour trouver les matériaux nécessaires. Le but du livre présent est de montrer, que les Arméniens, quoiqu'une „nation trompée“ suivant l'expression de Fritjof Nansen, puisqu'ils ont été déçus dans leur attente de recevoir le territoire national promis par les grandes Puissances lors de la conférence à Versailles, ont servi et continuent de servir fidèlement et sincèrement les nations qui leur ont offert de l'hospitalité. Au service des étrangers ils perdirent souvent leurs noms et oublièrent leur langue maternelle, et nous en trouvons des traces non seulement en Asie et Europe, mais aussi en Afrique et en Amérique. Laissant de côté les noms contestables, tels que le plus illustre architecte de la Turquie Sinan, qui encore lors de son enfance a été forcé d'accepter le mahométanisme, Pachitch, un des créateurs de la Yougoslavie, dont les adversaires le reprochaient son origine arménienne,

enfin le philologue bulgare le Prof. Balabanoff et son compatriote le philosophe et ancien ministre S. Michailovsky, des hommes mi — Arméniens, nous ne voulons nous arrêter qu'à quelques empereurs byzantins, quelques hommes d'état, généraux, peintres et savants, qui ont illustré leur seconde patrie.

Parmi ces hommes d'action nous trouvons des noms tels que celui de Nerses, chef d'armée byzantine, (erronément appelé Narses par les historiens) qui sauva des Goths l'Italie et en fut nommé gouverneur; signalons de même les empereurs byzantins, tels que Basile I, fondateur de la dynastie arménienne en Byzance, Jean Tzimisches, chefs d'armée et ministres, comme le comte Loris Melikoff, Noubar-Pacha, le prince Madatoff, (mort a Trnovo, en Bulgarie, lors de la guerre de libération des Slaves du joug turc); le général Lazareff, et enfin les artistes, comme Eleonora Duse, la grande tragédienne, et I. Aivasovsky, le célèbre mariniste, etc. etc. dont la plupart jouissent une renommée mondiale.

Peu connus sont les noms des Arméniens, propagateurs du christianisme et de l'art chétien en Asie et en Europe, excitant ainsi contre eux la haine des musulmans, leurs voisins. Parmi les constructeurs et surtout restaurateurs de la cathédrale Ste-Sophie de Constantinople, on ne signale pas seulement des Grecs, mais aussi des Arménies. Datant du IV siècle, on doit considérer en général Constantinople comme le premier point d'émigration arménienne. Ainsi un des premiers émigrés en fut Saint-Mesrob, traducteur de la Bible en Arménien antique. Le second point fut Adrianople et le troisième Philippople. Dans les alentours de cette dernière ville, au X siècle, Basile I transporta la secte des Pauliciens précurseurs des protestants. Au commencement, surtout en Byzance, les Arméniens émigrés

servirent dans l'armée et à l'état, puis ils devinrent des agriculteurs et artisans, et ce n'est que plus tard qu'ils s'occupèrent du commerce. En leur qualité d'agriculteurs, ils introduisirent en Europe et en Afrique de nouvelles cultures, telles que les abricots, la vigne, les mandarines, la sériculture et la garance; cette dernière fut pour la première fois plantée en France par les mains d'un émigré arménien, de Perse, Jean Althen, auquel les Français ont érigé un monument à Avignon.

En Russie avec laquelle les Arméniens avaient des liens plus étroits, ils se manifestèrent dans les carrières les plus diverses.

V. Totomianz.

Belgrade 5/V 1938, rue Varšavska 38.

**Préface de L. Luzzati pour l' édition italienne du
livre: „Armenia economica“ Rome 1919.**

Totomianz, auquel nous devons cette étude vraiment remarquable sur l' Arménie économique, est un illustre professeur d' économie politique, d' origine arménienne, enseignant à l' université de Moscou. On peut dire de lui qu' il a beaucoup d' esprit parce qu' il connaît parfaitement beaucoup de langues et de littératures; il manie l' italien, par exemple, comme un de chez nous. La Russie lui doit l' institution des sociétés coopératives dont il est défenseur et le tuteur. Comme il convient à nous, les vétérans de la prévoyance sociale, nous mettons le lien de la fraternité commune dans la mutualité, et nous nous communiquons nos expériences. Je me rappellerai toujours avec une fervente gratitude le jour très lointain, où j' enseignais la coopération à des ouvriers milanais, quand Totomiantz entra dans notre salle; et notre amitié se resserra au nom du travail relevé, émancipé.

Il a recueilli en un volume mes principaux discours sur la mutualité et les a traduits en russe, rappelant dans la préface notre première rencontre de Milan.

Je le retrouve maintenant à Rome sorti du chaos du bolchevisme. Je savais qu' il était Arménien et ressentait toutes les douleurs de sa magnifique et malheureuse race; à travers les affections de ce peuple opprimé, la raison de notre intimité s' affirma davantage.

L' opuscule qu' il publie sur l' Arménie économique a une valeur politique autant que scientifique. Le peuple arménien demande l' indépendance nati-

onale pour être non point une charge mais un joyau dans la société des nations, ayant conservé intactes, à travers les siècles et les martyrs, les admirables qualités de la race. Jamais ne fut éteint chez lui l'amour de la patrie, le culte de la science, la saine activité économique. Il y a des gens que les malheurs répétés accablent et anéantissent presque; il y en a d'autres, de bonne race, qui tirent des persecutions de nouvelles énergies pour une résistance immortelle.

Que de ressemblances se révèlent entre ces deux protomartyrs de la civilisation: les Juifs et les Arméniens! et comme on peut dire de ces deux peuples que l'exil, les offenses, les cruautés de toutes sortes subies ont purifié leurs âmes, aiguisé leurs génies. Ils étaient des agriculteurs inimitables et, chassés de leurs pays de naissance, transformés par leurs soins en jardins florissants (qui ne se rappelle les grappes bibliques de la Palestine?), ils deviennent médecins, commerçants, banquiers, et, nonobstant les humiliations, ils occupent toujours la première place. Aujourd'hui de nouveau déroutés, brisés, ils ressuscitent plus vigoureux que jamais; l'Arménie demande sa place dans la société des nations. Comme il ressort de ces pages de Totomiantz, les Arméniens ne seront pas seulement une sentinelle de la civilisation politique, mais aussi les restaurateurs économiques des territoires qu'ils devront faire refleurir, répandant leur exemple fécond en Asie, qui a le besoin suprême d'une résurrection matérielle autant que morale.

Un peuple qui travaille et prospère vaut mieux que mille maîtres pour éduquer des voisins pauvres et ignorants; et à ce point de vue la mission des Arméniens a une valeur politique de premier ordre. Les Arméniens ont dans le sang des traditions antiques, celles du moyen-âge, quand de leurs postes de la méditerranée asiatique, ils trafiquaient avec Gênes et Venise, les premières républiques maritimes d'alors. Et la sympathie universelle dont les Arméniens jouissent en Italie n'est qu'une suite des splendeurs antiques du moyen âge, qui ne se perdent jamais. Venise s'en souvient et l'Arménie garde toujours la gratitude propre à ceux qui souffrent et qui sont per-

sécutés. L'ingratitude n'est d'ordinaire qu'une prérogative des heureux.

Sous les auspices de Totomiantz, d'autres Arméniens compétents en matière d'économie, et des principales chambres de commerce d'Italie, guidées par celles de Venise et de Gênes, je souhaite, de la reconstitution politique imminente de l'indépendance arménienne, une union douanière maritime qui resserrerait les liens des deux peuples faits pour s'entendre et pour s'aimer et qui, de ce fait, s'entendront et s'aimeront dès qu'ils se connaîtront, dès qu'il y aura un contact entre eux. Ni l'un ni l'autre n'a perdu les antiques traditions politiques. Le sentiment de l'indépendance politique, conservé et rendu plus vif dans les rebellions contre les oppresseurs étrangers, se transfère et se retrouve dans tous les autres actes de la vie publique et privée particulièrement dans les affaires. Les enrichis sentent plus vivement les devoirs de la solidarité dans le secours de leurs frères pauvres, et sous le patrimoine libéré vibre intact le sentiment national.

Avec le bon souhait d'une fédération idéale et matérielle entre l'Italie et l'Arménie nous prions le lecteur de méditer sur l'oeuvre d'un publiciste qui associe la correction à valeur scientifique et qui fut toujours un ami sincère et sûr de notre pays.

Luigi Luzzatti,

ancien président du conseil des ministres.

Rome. 10 mars 1919.

I.

Réflexions sur le sort et le rôle des Arméniens dans l'histoire de l'humanité.

Dans son livre „Un peuple trompé“, paru après la guerre mondiale, Fritjof Nansen raconte la triste histoire des Arméniens, qui ont subi de pertes considérables à cause de leur sympathie pour les alliés. Malgré ce fait, ils n'ont rien obtenu, quoique les grandes puissances leur eussent promis une Arménie indépendante.

D'autre part, le fameux ministre italien Luigi Luzzatti, dans son discours au parlement prononcé en 1919 sur la question arménienne, les a appelés les protomartyrs de la civilisation. Le célèbre poète français, Pierre Corneille a puisé dans la martyrologie arménienne le sujet de son drame classique „Polyeucte“, un gentilhomme arménien, qui, au temps de l'empereur Romain Decius (III siècle) fut mis à mort à cause de sa foi chrétienne.

Depuis le IV siècle, l'Arménie, proclamant la première le christianisme comme religion d'état, (323) a dû supporter d'innombrables assauts des peuples nomades et barbares surtout de race mongolique, protégeant ainsi l'Europe et la sauvant durant des siècles de l'invasion des hordes sauvages.

Les invasions constantes des nomades, les guerres interminables pour la défense de la religion chrétienne et la nationalité arménienne, la dévastation de leur pays par l'ennemi et, enfin, les terribles tremblements de terre, ont forcé les Arméniens à s'expatrier, surtout à partir du VI siècle.

Encore au VI s. après J. C., les Arméniens constituaient de nombreuses colonies à Constantinople,

Adrianople, Philippople. Leurs occupations principales étaient l'agriculture, les métiers, le service d'état et surtout d'armée. Une partie d'entre eux conservèrent l'amour pour leur patrie et leur langue, tandis qu'une partie fut hellénisée, et un empereur byzantin tel que Basile II fut plus Grec que les Grecs eux-mêmes. L'archevêque Ormanian et prof. Adontz de l'université de Bruxelles affirment que le grand patriarche byzantin Photios, le maître de Cyrille et Méthode, apôtres bulgares, fut aussi d'origine arménienne. Toutefois de Basile I et Jean Tsimisches on peut dire qu'ils sont restés Arméniens, tandis que de Photios et de bien d'autres grands hommes de la Byzance on doit constater qu'ils furent de propagateurs acharnés de la domination byzantine.

On a souvent remarqué que les émigrés arméniens à l'étranger perdent facilement leur langue et même leur confession, tout en s'assimilant aux habitants du pays où ils ont trouvé l'hospitalité, ainsi par exemple en Pologne et en Roumanie. Cependant il est curieux de constater que justement dans les pays mahométans tels que la Turquie, malgré les persécutions, les Arméniens se sont cramponnés à leur foi et à leur langue. De même en Russie il se sont gardés presque intacts.

Les relations entre les Russes et les Arméniens remontent au mariage du prince Vladimir de Kiev avec la soeur de Basile, II Anne, dont la main fut donnée au prince païen à condition, qu'il acceptât le christianisme et se baptisât. Plus tard, le prince de Kiev Isiaslav invite de nombreux Arméniens dans son pays, où se forme ainsi la première colonie arménienne qui avec la principauté fut anéantie dans la suite par les Tartares.

Ajoutons que les empereurs byzantins d'origine arménienne ont contribué pour leur part à la propagation du christianisme en Bulgarie et Serbie. De même les pauliciens, secte chrétienne d'Arménie, furent transplantés au X^e siècle par Jean Tsimisches en Thrace, afin de les éloigner de leur pays. Le nom de Pavlikeni porté par une ville au nord de la Bulgarie est une trace de leur passage et même de leur établissement

dans ce pays. Une certaine partie des pauliciens se mêlant à la secte des massaliens donnèrent naissance à une nouvelle secte, se disant les bogomils, d'après son fondateur, Bogomil un prêtre bulgare.

G. Kataroff, ainsi que d'autres historiens bulgares affirment que suivant les auteurs arméniens et grecs, Samuel roi de Bulgarie, fut d'origine arménienne. La dynastie royale des Terters, commencée par Georges Tarter, (1280—1292) à Trnovo fut aussi d'origine arménienne. Cependant, ce qui est un fait incontestable, c'est que le monastère bulgare de Batchkovo fut fondé en 1083 par un Arménien portant le nom de Grégoire Bakourian.

Les pertes de la nation arménienne dues à l'assimilation sont considérables non seulement dans les Balkans, où il ne reste de traces que dans les noms de localités, des rues, des inscriptions tombales et des églises. Ainsi par exemple, à Novi-Sad sur le Danube, en Yougoslavie, il existe encore aujourd'hui une église arménienne, quoique la colonie arménienne soit complètement disparue. Nous constatons le même cas dans bien d'autres pays, où seulement les noms de famille d'hommes éminents trahissent leur origine arménienne. Ainsi en Hongrie le fameux ministre des finances Lucacz fut un Arménien, tandis qu'en Roumanie, toujours très hospitalière envers les Arméniens, nous trouvons encore au XVI s. (1572—74) Joan Voda voivoda Armeanul, vainqueur des musulmans, turcs et tartares. Parmi les grands hommes roumains d'origine arménienne, nommons entre autres Spiru Haret ministre d'état et coopérateur, ainsi que Trancu Jassy Le philosophe roumain Vassile Conta et le fameux poète Mihail Eminescu, en perdant tout sentiment de nationalité arménienne sont devenus de véritables Roumains.

Malgré les pertes inouïes par l'extermination d'un côté et par l'assimilation de l'autre, il reste actuellement encore approximativement 2 millions d'Arméniens dans les limites de l'Union Soviétique et environ 1 million d'émigrés vivant dans les pays balkaniques, en France, en Italie, en Amérique, en Afrique, aux Indes, à Constantinople, etc., où ils attendent im-

patiemment le moment, où ils recevront le droit, dont bien d'autres nations, plus petites (par exemple les Albanais), jouissent aujourd'hui, notamment de posséder un foyer à eux.

La principale occupation des Arméniens en Russie est l'agriculture, comme elle l'était de ceux de la Turquie, cependant les émigrés arméniens, comme ceux des autres pays, faute d'autres occupations se sont vus forcés de devenir des commerçants, et malheureusement justement ces émigrés-commerçants, (ceux surtout de Constantinople et Smyrne,) ont paru aux écrivains superficiels les vrais types du peuple arménien., Pour ma part, je ne parlerai dans l'étude présente que des hommes d'état, artistes, savants, écrivains, etc.

Après l'extermination des Arméniens et l'anéantissement de leurs possessions par les Turcs, les Arméniens riches sont devenus rares, on pourrait même dire qu'il n'en reste qu'un seul: M. Gulbenkian, habitant Paris. La plus grande partie des émigrés sont des gens plutôt pauvres ne gagnant leur pain que grâce à leur énergie et à leur intelligence. Partout où les Arméniens sont dispersés, ils se concentrent autour de l'église et l'école nationales, fondées et soutenues pour ainsi dire coopérativement par les petits apports de la nation: ainsi se sont constitués des centres de conservation de la nation arménienne.

Malgré leur pauvreté les Arméniens à l'étranger ont fondé 12 quotidiens, de nombreux journaux, revues, feuilles etc. Ainsi par exemple en Bulgarie la quantité insignifiante d'émigrés très pauvres, possède un quotidien à Sofia, ce dont les émigrés russes sont dépourvus, quoiqu'ils soient plus instruits.

C'est dommage que les Arméniens ont été forcés de demander l'hospitalité d'autres nations, Cependant encore avant l'ère chrétienne, nous constatons que les Arméniens ont donné l'hospitalité dans leur pays à Hannibal poursuivi par les Romains. Non seulement des personnes particulières se sont abritées auprès des Arméniens, mais aussi des peuples entiers, comme par exemple, les Bulgares au 11 s. avant J. C. conduits par Venda, venus de Volga, trouvèrent un

refuge en Arménie au temps du roi Archak, qui les installa dans une province au pied du mont Ararat.

Une autre mission historique, dont le peuple arménien fut chargé, outre celle de défendre l'Europe contre les invasions barbares, fut la propagation du christianisme ensemble avec l'architecture religieuse. Suivant l'opinion des professeurs Strzygowski, Vienne, et Diehl, Paris, les constructions des églises dans les divers pays de l'Europe, ne sont que des variations des modèles arméniens, de sorte que l'architecture arménienne apparaît pour ainsi-dire comme la mère de l'architecture religieuse de l'Europe.

En outre, signalons que les Arméniens ont inventé non seulement un des alphabets de plus riches (de 39 lettres) pour eux-mêmes, mais aussi collaboré avec Géorgiens, leurs bons voisins, dans la création de leur alphabet.

Il est naturel, que les Arméniens exerçant de l'influence sur les nations limitrophes, aient subi simultanément celle des Persans, des Romains et surtout des Grecs. Ainsi le roi Artavazd d'Arménie écrivait en langue grecque, et ses drames se jouaient non seulement sur la scène d'Athènes, mais aussi sur celle de Rome. Une grande partie des oeuvres grecques furent traduites en langue arménienne, de même que les livres arméniens, tels que l'histoire d'Aghatanghelos et celle de Sebeos, deux historiens célèbres, furent traduits en grec au VII s. Encore au IV s. nous rencontrons dans l'histoire le nom de Proéresios (Parouir Haikazn, son nom arménien) l'éloquent maître de philosophie et orateur chrétien, le plus illustre de cette époque à Athènes et à Rome. A Rome une statue à lui était érigée avec l'inscription: „Rome, le roi du monde, au roi d'éloquence“. Il fut le maître de st. Basile, père d'église, compositeur des liturgies des églises grecque et arménienne. St. Srgéiore, l'autre père d'église, a été aussi le disciple de Proéresios. Signalons ici aussi le nom du mathématicien Ananias Chiraktzi, qui encore au VII s. démontrait dans une oeuvre en langue grecque, que la terre tourne autour du soleil.

En Cilicie les Arméniens ont collaboré largemen

avec les croisés lors de leur passage à travers leur pays tout en introduisant l'emploi, de la langue française et des vêtements européens en Arménie

Après la dévastation de leur patrie par de nombreux ennemis, les émigrés ont continué leur rôle de propagateurs de la culture: ainsi en Europe ils ont introduit la fabrication des tapis, et en 1645 l'emploi du café à Marseille, Venise et Paris. Dans la fondation des imprimeries les Arméniens ont joué un rôle aux Indes et même en Hollande (d'après le livre, de Chelcounoff), où les émigrés arméniens ont fondé la première imprimerie. En Turquie les imprimeries de langue turque ont été introduites par les Arméniens. A ce propos il n'est pas déplacé de citer du discours de Franz Werfel, auteur du célèbre roman „Quarante jours au Mussa-Dagh“, traduit en beaucoup de langues, le passage suivant, qu'il adressait aux Arméniens de New-York au mois de décembre 1935: „ Je comprends pourquoi les peuples puissants, tels que les Babyloniens, Romains, Byzantins, qui autrefois ont régné sur vous et même vous ont opprimés, sont morts et ne sont plus, tandisque vous continuez à exister. C'est parce que vous êtes une nation bibliophile, vous aimez le livre. Vous êtes des enfants de l'esprit. Le jour où Mesrop inventa votre alphabet, il mit en vous le fondement d'une vie immortelle. Depuis lors, malgré toutes vos souffrances, vous avez gardé votre identité et vous avez progressé. Vous avez produit une oeuvre de grande valeur, soit dans l'art, soit dans la littérature, et en vue du fait que je vous connais bien je vous prédis, qu'à l'avenir vous en allez accomplir de plus grandes encore. C'est exactement cette partie là de vous qui ne peut être et ne sera pas détruite“.

Les émigrés arméniens ne profitent pas seulement de l'hospitalité qui leur est offerte si largement dans certains pays, car ils ont tâché de donner ausst quelque chose de nouveau et d'original, directement ou indirectement, à leur seconde patrie. Ainsi devenus sujets de différents états, (Russe, Turc, Persan, Egyptien ou Européen), les Arméniens ont apporté leur part au trésor de la culture soit en Europe, soit en

Asie. On en trouve des traces dans ces divers pays, où ces réfugiés, parfois s'assimilant à la nation les abritant, ont payé leur dette de reconnaissance en donnant de grands hommes au pays adoptifs. Ainsi par exemple en France Murat, général de Napoléon, la famille des Rostands, qui donna le célèbre poète français Edmond Rostand, ainsi que son père, fondateur de la première banque coopérative dans le midi de la France; le fameux député socialiste Sembat, un des premiers collaborateurs de Jean Jaurès, etc. Ce sont les quotidiens russes „Novoie Vrème" (St. Petersburg) et „Novoie Obozrénié" (Tiflis) qui encore avant la guerre ont découvert l'origine arménienne de ces hommes illustres. En Italie la célèbre artiste Eleonora Duse, la poétesse V. Aghanoor-Pompili et le professeur de chimie à l'université de Bologne M. Ciamician représentent dignement la nation arménienne, le nouvelliste américain V. Saroyan et le romancier anglais Michael Arlen, dont le vrai nom est Kouyoumdjian, de Roustchouk, en Bulgarie, sont assez connus pour que nous ayons besoin d'ajouter quoi que ce soit.

Passons au domaine militaire, où aussi les Arméniens ont payé largement leur dette de gratitude envers les nations qui les ont abrités. Lors de la guerre russo-turque au commencement du XIX^s le général Prince Matatoff, un Arménien du Caucase, après de brillantes victoires sur les Turcs mourut à Choumen, Bulgarie, en 1829. Lors de la guerre bulgare-turque en 1913 les volontaires arméniens organisés par Andranik, révolutionnaire légendaire, plus tard général de l'armée russe, se battirent du côté des Bulgares avec un grand enthousiasme, malgré des privations sensibles, et apportèrent leur part lors de la prise d'Adrianople. Parmi les officiers d'Andranik se trouvait Sareghin Nejdeh, plus tard général arménien. Encore avant Andranik, lors de la guerre de la libération des Bulgares du joug turc, parmi les officiers russes se trouvaient des Arméniens, comme p. ex. le général Archak Kamsarakan mort en 1936. Pendant la guerre mondiale, épousant la cause de l'Entente, la libération des nations opprimées, il n'est pas étonnant de trouver des volontaires ar-

méniens sur les fronts contre les Turcs, soit dans les rangs des Russes en Turquie, des Français en Cilicie, et en Syrie, et des Anglais en Palestine et en Irak. Ainsi, d'après Frédéric Magler, l'orientaliste français, dans son livre intéressant „La nation arménienne, son passé et ses malheurs“, Paris 1923, „sur tous les fronts alliés, tant russes que français, on compte environ 200.000 combattants arméniens. Ils furent distingués et cités à l'ordre du jour de l'armée dans les communiqués français et russes, aussi bien pour la défense de Varsovie, à la prise de Van, d'Erzeroum et d'Erzendjian (en Turquie), qu'en Palestine à la bataille d'Arara, à l'occupation de la Syrie, et, plus tard, lors de la campagne de Cilicie (page 58)* Le traité de Sèvres du 10 août 1920 fut signé entre les Puissances Alliées et la Turquie. Parmi les premières figurait aussi le nom de l'Arménie, qui, *de facto et de jure*, était donc reconnue puisque le président de la délégation de la république arménienne signa ce traité avec les autres. L'article 88 de ce traité porte: „La Turquie déclare reconnaître, comme l'ont déjà fait les puissances alliées, l'Arménie comme un état libre et indépendant“.

La nation arménienne sacrifia donc la meilleure partie de sa jeunesse pour la triomphe de la cause de l'Entente, ce qu'elle dut cependant payer d'un prix exorbitant: elle fut obligée de quitter son sol natal en Turquie pour errer à l'étranger.

Or, si ce peuple de haute antiquité s'est conservé jusqu'à nos jours sans s'assimiler définitivement aux autres nations, il nous semble qu'il possède tous les droits de prétendre à une existence libre et indépendante.

II.

Le rôle historique des Arméniens.

Dans ce chapitre nous ne donnerons que quelques faits historiques intéressants au point de vue de la culture.

Les Arméniens appartiennent au nombre de ces nations rares qui, malgré leur antiquité, existent encore aujourd'hui. A l'époque où la Babylonie, l'Assyrie et même l'Égypte ancienne n'existent plus, les Arméniens, malgré les persécutions, même leur anéantissement dans l'Arménie Turque, continuent leur existence non seulement dans l'Arménie Russe, mais aussi dans bien d'autres pays.

D'après leur origine, les Arméniens appartiennent à la race aryenne. Au IX^e siècle av. J.C. les Arméniens conduits par leur chef Arminius passèrent de la Thrace en Asie Mineure, où ils s'établirent en se mêlant aux habitants du pays. De ce chef, suivant les historiens grecs et romains, ou du roi Arménien Aram, suivant les historiens arméniens, ce peuple a dès lors porté le nom d'Arméniens. Le nom le plus ancien du pays qu'ils habitaient était Naïri, nom souvent rappelé, encore 3 000 ans avant J.C., dans l'histoire des Assyriens et Babyloniens, leurs voisins, avec lesquels ils se trouvaient souvent en guerre. La nomination suivante de l'Arménie fut Ourartou, d'où provient aussi le nom du mont Ararat, où, suivant la Bible, l'arche de Noé s'est arrêtée. Les Arméniens eux-mêmes se nommèrent Haïk, d'après leur ancêtre Haïk, petit fils de Noé, fondateur de la première dynastie royale de l'Arménie.

Après la mort d'Alexandre le Grand, l'Arménie se

libéra du joug macédonien, et en 332 Yervant fonda la seconde dynastie royale, en adressant Cyrus, roi de Perse, ces mots restés fameux: „Cyrus, j'ai rompu ma promesse et je me prépare à la guerre, car je désire être libre et je veux léguer la liberté à mes enfants." L'un de ses successeurs, Vagharchag entreprit l'organisation de son état, tout en améliorant l'administration en y introduisant de nouvelles fonctions, telles que conseillers d'état pour les oeuvres de charité et pour la juste récompense des sujets. Les routes furent réparées, les marais séchés et de nouvelles villes furent construites. Sous son fils Archag I, les Bulgares sous la conduite de Venda venant de la Volga en furent hospitalièrement reçus et établis dans la province au pied de l'Ararat. Son successeur Artaxias (190—159), fondateur d'une nouvelle dynastie, donna asile à Hannibal, fuyant devant les Romains et cherchant l'abri chez le roi arménien, qui le garda dans sa capitale Artaxata, qu'il venait de fonder. Tigran II, surnommé le Grand, (94—45) fut le roi le plus renommé de l'Arménie, vu qu'il étendit les frontières de son pays jusqu' à l'Egypte et sur presque la moitié des pays se trouvant dans la sphère romaine en Asie Mineure, qui furent obligés de reconnaître la suprématie arménienne.

Comme propagateurs du christianisme, les Arméniens ont joué un rôle très important, car non seulement ils acceptèrent les premiers le christianisme comme religion de leur état, mais ils le propagèrent parmi leurs voisins, ce qui donna lieu au mécontentement des nations payennes limitrophes. Durant une longue période les Arméniens furent ainsi une barrière contre les invasions des peuples d'origine mongole et de religion mahométane. Par sa position géographique l'Arménie se trouvait sur le passage des conquérants, tels que Djinghize-Khan et Timour Lenk. Plus tard, les Arméniens empêchèrent les hordes turques d'envahir l'Europe.

Arrêtons nous à l'histoire d'Abgar, roi d'Arménie, qui regna justement au commencement de l'ère chrétienne. Abgar d'après Moïse de Chorène historien arménien, après avoir souffert durant de lon-

gues années d'une maladie inguérissable, ayant entendu parler des miracles de Jesus Christ, Lui adresse un écrit avec la demande d'être guéri par Lui tout en l'invitant chez soi afin de l'abriter des persécutions des Juifs. Par l'un de ses frères le Sauveur lui répondit: „Bienheureux ceux qui sans m'avoir vu, croient en Moi. Je dois accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. Je t'enverrai plus tard l'un de Mes disciples qui te guérira de ta maladie et donnera la vie à toi et à ceux qui t'entourent." Cette lettre fut accompagnée de l'image du Seigneur, qui dans la suite devint la cause des expéditions militaires de la part des empereurs byzantins d'origine arménienne vers la ville d'Edessa, capitale de l'Arménie, où elle était gardée, afin de s'en rendre maîtres. En effet après la crucifixion de Jesus Christ deux de ses apôtres venant en Arménie guérissent le roi, qui en se faisant baptiser accepte le christianisme pour le propager non seulement dans son état, mais aussi dans les pays avoisinants en s'efforçant de gagner à la nouvelle religion l'empereur romain Tibérius et le roi Artachès de Perse, en les y exhortant par des lettres.

Ce n'est que trois siècles plus tard, lors du règne de Trdat, que le christianisme devint religion d'état en Arménie. Le promoteur de cette mesure fut Grégoire l'Illuminateur, fondateur de l'église grégorienne. Pour la consolidation du christianisme en Arménie ont contribué surtout l'invention de l'alphabet arménien par Mesrop, avec l'aide du catholicos Sahac, en 403, et la traduction de la Bible en langue arménienne par Mesrop finie en 434. Après l'invention de l'alphabet, le roi d'Arménie Vramchabouh, ordonna la fondation des écoles arméniennes dans les parties de son pays dépendantes de la Perse.

Grégoire l'Illuminateur fut envoyé auprès de Constantin le Grand, empereur de la Byzance, afin de le convertir au christianisme. Plus tard Constantin se convertit et introduit le christianisme à Byzance comme religion d'état. Quant à la Géorgie, l'introduction du christianisme dans ce pays, est due principalement à la s^{te} Nina (Nouné), qui y fut envoyée et chargée de cette mission par Grégoire l'Illuminateur.

De même l'alphabet géorgien fut inventé par Mesrop avec l'aide de Dgahi.

Cependant, l'acceptation du christianisme par les Arméniens gâta définitivement leurs relations avec les Perses.

Vezdedjerd (440—457) alors sur le trône de l'Iran publia un manifeste invitant tous les chrétiens de ses états à se convertir au mazdéisme. Ce fut le signal d'une formidable révolte en Arménie; les Persans et leurs mages furent massacrés, les temples du feu détruits, et le peuple s'arma sous le commandement de Vardan Mamikonian, petit fils par sa mère du patriarche Sahak, l'un des seigneurs des plus puissants de l'Arménie. A son autorité sur la nation, s'ajoutaient encore l'estime et la confiance que le peuple avait en lui. Mais la petite armée de ce vaillant prince fut écrasée près de la ville d'Avaraïr (455) et dans la bataille Vardan perdit la vie avec plus de mille des siens. Sa mort fut une grande perte pour l'Arménie, mais cette bataille sauva la nation, car les Perses surpris par une aussi vigoureuse résistance, s'arrêtèrent à fin de réparer leurs pertes. Pendant ce temps survenaient pour les Perses de sérieux dangers sur les frontières orientales, et leurs armées durent gagner les plaines de l'Oxus pour arrêter les Huns. L'Arménie était pour un temps délivrée des mages. Le souvenir du sacrifice suprême de Vardan et de ses compagnons d'armes est demeuré vif dans la nation. De nos jours encore l'église ainsi que la nation arméniennes célèbrent l'anniversaire de la bataille d'Avaraïr et rendent hommage à ceux qui sont tombés en ce jour.

Sous le roi Pérose au VI s. les persécutions contre les chrétiens recommencèrent. Vahan Mamikonian, neveu de Vardan, se mit à la tête des troupes arméniennes, appela les Géorgiens au secours de la défense de la foi chrétienne et la lutte se continua jusqu'au jour où Vologèse, succédant à Pérose, juga plus habile de tolérer le christianisme dans ses états et plus spécialement en Arménie, où les mages depuis près d'un demi-siècle entretenaient une guerre désastreuse pour la couronne. La vaillance des Mamikonian avait sauvé la nation. Dès lors, jusqu'à l'épo-

que de l'invasion des Arabes, l'Arménie s'administra elle même, sous la haute surveillance du gouvernement perse, et ce fut une ère de la prospérité.

Depuis l'époque à laquelle les Arméniens avaient conquis le pays d'Ararat, la vie s'était, le plus souvent, montrée pour eux bien pénible et pleine d'incertitudes. Ce peuple contraint à des luttes perpétuelles pour la conservation de son indépendance et de sa foi chrétienne, n'avait cependant connu que de courtes périodes de complet assujettissement, car les Perses comme les Romains avaient jugé plus sage de lui laisser une liberté réelle sous l'autorité des gouverneurs, qui très fréquemment étaient choisis parmi ses propres princes. Les Arméniens pouvaient donc se croire tour à tour les alliés des empereurs ou des rois des rois, plutôt que leurs sujets.

Avec l'arrivée des Arabes sur la scène politique le sort de l'Arménie entre dans une période très sombre. Les musulmans désormais considéreront les chrétiens des pays dont ils s'empareront comme leurs esclaves, et par tous les moyens pendant plus de mille ans dès lors ne reculeront devant aucune persécution pour les gagner à l'islam. Les Arméniens s'attacheront d'autant plus à leurs croyances, que la religion sera le dernier bouclier protecteur de leur nationalité.

Asservis par les Arabes, les Arméniens auront cependant un glorieux réveil dans les dernières années du IX s., et pendant deux cents ans environ, depuis 885 jusqu'en 1064, profitant des troubles, causés par l'entrée en scène des Turcs, ils seront vraiment les maîtres d'une partie du domaine de leurs pères; mais les événements qui les ont conduits à la liberté, achèveront leur perte et, délivrés du joug des Arabes, ils retomberont sous celui des Turcs pour souffrir jusqu'aux temps modernes. Le martyre de l'Arménie commence de 645, époque à laquelle l'étendard du Prophète apparut dans le pays de Van. Fanatisées par Mahomet, les tribus de l'Arabie se répandent alors comme un torrent sur l'Asie Antérieure. Les provinces orientales de l'empire byzantin étaient les plus vulnérables, et c'est en Arménie, que les hordes

des Arabes se répandirent. Toutefois, la cour byzantine ne pouvait sans grand danger pour l'empire laisser les Arabes s'installer sur les plateaux d'Erzeroum et menacer ses provinces du Pont. Constantin II résolut de reprendre cette province par la force et en la contraignant à embrasser la confession orthodoxe, il espérait la lier à sa cause. Ainsi les Arméniens persécutés par les musulmans, parcequ'ils étaient chrétiens, étaient encore victimes des Grecs qui ne leur pardonnaient pas de s'être attachés à leur rite national.

En in en 885, grâce à l'affaiblissement des garnisons arabes en Arménie, causé par leurs expéditions lointaines, jusqu'aux Côtes Méditerranéennes de l'Afrique, et en Espagne, à l'époque où ils s'apprétaient à conquérir l'Europe, les princes arméniens tentèrent une réaction couronnée de succès.

Pendant cette époque nous constatons la construction de la ville d'Ani, qui devait devenir bientôt la capitale de l'Arménie. Elle se trouvait non loin de la ville d'Alexandropol, sur une superficie d'environ 75 hectares. Ani était une grande et belle ville, ornée de nombreuses églises, environ 1000 palais, de belles murailles en pierres volcaniques polychromes. Les ruines de ces monuments mutilés se dressent encore, alors que les édifices particuliers ont disparu. On ne voit plus traces des rues, des places publiques: les broussailles et les ronces ont tout envahi. Cette ville dont on parcourt aujourd'hui les ruines, non sans une poignante émotion, fut l'oeuvre des princes Bagratides et du peuple arménien pendant deux siècles (885—1077)

Des guerres intestines ravageaient l'Arménie, et elle était encore entourée d'ennemis de tous les côtés. A cette époque, l'Asie Antérieure fut envahie par les Turcs Seldjoukides. Les premiers contacts avec ces nouveauxvenus furent rudes pour les Arméniens sur les frontières du Vaspourakan. Le roi Sénéchérim, effrayé d'avoir à se mesurer avec tels adversaires, céda son royaume à l'empereur Basile II. En échange basileus lui donna la ville de Sebastia (Sivas), en Cappadoce, avec son territoire jusqu'à l'Euphrate. Sénéché-

rim abandonna aux Grecs une principauté renfermant 10 cités, 22 châteaux forts et 4.000 villages, et en 1021, il partait pour aller prendre possession de ces nouveaux domaines emmenant sa famille et 400.000 de ses sujets, le tiers environ de la population de ses anciens états.

Toutefois la conquête de l'Arménie par les Turcs ne s'était pas faite sans résistance de la part de la population. Cependant le Vaspouracan fut ravagé. Puis remontant vers le nord, les hordes turques s'emparèrent d'Ardech, près d'Erzéroum, ville qui possédait plus de 800 églises et des richesses immenses. Ils pillèrent et incendièrent la ville et emmenèrent en esclavage 150.000 des habitants de la région.

En 1059 la ville de Sebastia fut reprise, ses églises ruinées et la plus grande partie de ses habitants périt par le fer, tandis que les survivants furent emmenés en esclavage suivis d'un immense convoi de dépouilles, car Sebastia, entre temps était devenue un centre commercial de grande importance. Seule Ani fermait ses portes contre les Turcs et se défendait avec courage. En 1064 elle fut assiégée par les Turcs. Abandonnée par les troupes grecques, elle dut se rendre. Ce fut un massacre sans nom, des milliers et des milliers périrent par le glaive. La ville fut dévastée. Ani ne se releva jamais de ses ruines: occupée tour à tour par les Seldjoukides, par les Kourdes, par les Khans des Tartares et Persans, elle acheva son destin au XIV s. à la suite d'un tremblement de terre, qui renversa le peu qui restait encore de sa splendeur. Les habitants émigrèrent en Géorgie, en Crimée, à Astrakhan, en Moldavie et en Pologne.

Ne pouvant songer à restaurer le royaume d'Ani, Rouben prince de la vieille famille seigneuriale des Artzrounis qui dans le passé joua un rôle très important à la cour de la Grande Arménie, tourna ses vues vers la Cilicie, pays où déjà de nombreux seigneurs arméniens avaient émigré et s'étaient placés sous la protection de l'empire byzantin. La Cilicie présentait par sa position géographique et naturelle non seulement une grande importance au point de vue stratégique, mais elle était aussi de grande valeur

par les routes commerciales, qui venaient y aboutir. Il entra dans la politique de Byzance de fortifier ce pays montagneux, et les empereurs byzantins y favorisèrent la création de petites principautés. Cependant Rouben, contrairement aux désirs des seigneurs arméniens, ne sollicita point la protection de Byzance, mais se déclara indépendant. Constantin I, fils de Rouben, (1095—1099) et son successeur Thoros II (1099—1129) poursuivant les desseins de leur devancier, agrandirent leurs domaines au détriment des Byzantins.

Ce progrès important des révoltes ne fut pas cependant sans éveiller des inquiétudes à Constantinople, et le basileus se préparait à faire rentrer l'Arméno-Cilicie montagnaise dans l'obéissance, quand la venue des croisés se mit au travers de ses projets. Godefroy de Bouillon passa en Asie, traversa la Cilicie et, suivant le pape Grégoire XIII „aucune nation ne vint plus spontanément en aide aux croisés que les Arméniens". Ils leur fournirent des hommes, des chevaux, des armes et des vivres. Constantin I, fils de Rouben, seconda donc de toutes ses forces les croisés, qui, durant le siège d'Antioche, se seraient trouvés dans une fort mauvaise posture sans l'assistance des Arméniens et le ravitaillement qu'ils leur procuraient. Comprenant le rôle important que pouvait jouer à leur profit la Nouvelle Arménie, Les Francs s'attachèrent à favoriser ces précieux alliés. Josselin, comte d'Edessa, épousa la fille de Constantin, Baudouin, frère de Godefroy, prit pour femme une nièce de Constantin. Ainsi l'alliance des intérêts fut consacrée par celle du sang, et ces chrétiens d'Orient entrèrent dans la vaste organisation féodale des croisades.

A la mort de Thoros I, Léon I (1129—1137), son frère, lui succéda, qui pour affermir son pouvoir et pour être en état d'entretenir des relations utiles avec l'Europe porta ses armes jusqu'aux plages de la Méditerranée, ce qui fut cause de querelles entre Arméniens et Latins. Pendant ce temps, la guerre contre les hordes turques, venues du centre de l'Asie-Mineure, se continua. L'hostilité des Turcs envers les Arméniens était d'ailleurs entretenue à prix d'or par la cour de Byzance, qui conservait toujours des vues sur

a Cilicie et la principauté d'Antioche. Malgré l'alliance entre ces deux états, les Grecs envahirent la Cilicie, défirent les croisés et roi de Cilicie Leon I, occupèrent la plus grande partie de son pays et y règnèrent en maîtres jusqu'en 1145.

L'histoire de l'Orient est à cette époque très enchevêtrée, car les différents intérêts se croisaient. Tour à tour, les Grecs excitaient les princes croisés les uns contre les autres, les musulmans contre les chrétiens, s'alliaient pour un temps à leurs ennemis les plus redoutables, changeant tout à coup de politique, traitaient avec leurs adversaires et prenaient les armes contre leurs alliés de la veille.

Rouben II (1175—87), prince juste et pieux, laissa de nombreuses fondations dans ses domaines. Cependant, désabusé de la perfidie au milieu de laquelle il vivait, il abdiqua en faveur de son frère Léon (1187), prit l'habit religieux et se retirant dans le monastère, y mourut quelques mois plus tard.

De très graves événements se passaient alors en Orient. Le 2 octobre 1187 Salh el Din (Saladin) s'empara de Jérusalem. Edesse et St. Jean d'Acre appartenaient aux infidèles, Tripoli et Antioche allaient tomber, et si l'Europe ne venait pas les secourir les croisés et la Cilicie disparaîtraient fatalement dans la tourmente: c'en était fait de l'Orient latin si les princes occidentaux ne provoquaient pas une nouvelle croisade, afin d'être en mesure de reprendre les lieux saints et de créer sur les côtes syriennes de véritables états capables de lutter contre la puissance musulmane d'Egypte. La papauté déploya toute son énergie pour faire naître une nouvelle expédition. L'empereur d'Allemagne, le roi de France et celui d'Angleterre répondirent à son appel et Frédéric I Barberousse se mit à la tête de la croisade. Passant par la Macédoine, l'empereur traversa la Cilicie, qui devait servir de base aux opérations militaires, pour se rendre à Antioche et de là en Palestine. Léon voyait dans cette formidable expédition contre les musulmans une occasion unique d'affermir son pouvoir, surtout envers Byzance, et il songeait à jouer le rôle d'intermédiaire territorial entre l'empire byzantin et les principautés

syriennes. Il s'empessa de fournir aux croisés des guides et promit le concours de son armée. Par ces actes. Léon avait gagné Frédéric à sa cause. disposa la papauté en sa faveur, et l'empereur d'Allemagne lui avait promis la couronne, quand ce prince trouva la mort dans les eaux froides de Calycadnos (Cheuc-Sou).

L'arrivée de la troisième croisade dans la Cilicie marquait pour les Arméniens les débuts d'une ère nouvelle. Un nouveau royaume latin allait se constituer, non au détriment des infidèles, mais bien en arrachant à l'empire byzantin l'une de ses provinces. En 1191 le roi Richard d'Angleterre, parti de Sicile sur sa flotte, fut contraint par le mauvais temps de relâcher à Chypre, où régnait alors un prince grec, Isaac, qui s'était déclaré indépendant. En quelques semaines il en prit possession, outré par la conduite d'Isaac, qu'il déposa et laissant à sa place Guy de Lusignan, comme premier roi de Chypre, il continua sa route vers la Terre Sainte. L'ingérence des chrétiens latins dans les affaires de l'Orient avait fortemenl indisposé les Grecs. Si les Grecs s'étaient unis aux croisés pour lutter contre les musulmans, l'invasion des Turcs eût été limitée aux provinces orientales de la Turquie d'Asie actuelle, les royaumes chrétiens de Syrie et la nouvelle Arménie eüssent subsisté et Constantinople ne serait probablement jamais tombée aux mains des ennemis de la civilisation.

Léon comprit qu'il ne pouvait plus continuer la politique indépendante de ses prédécesseurs et tenir balance entre les Grecs et les croisés. Après de longues négociations, en 1199, Léon fut sacré roi par le délégué du pape Célestin III, et prit le nom de Leon I, roi d'Arménie. Depuis son avènement au titre de baron (1187) jusqu'à la fin du XII siècle, après avoir mis tout en oeuvre pour obtenir la couronne royale et en être arrivé à ses fins, son unique souçi fut d'organiser son pays, et de le mettre sur un tel pied qu'il pût en imposer aux seigneurs latins, ses voisins, aussi bien qu' aux Grecs et aux musulmans. Léon se rapprochant des usages de la chevalerie conserva cependant beaucoup du caractère oriental de son

pays. Léon ne négligeait rien pour le développement économique de la Cilicie, et vu sa position, elle pouvait merveilleusement servir de trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Jadis le commerce se dirigeait vers les provinces asiatiques grecques. Les Arméniens le détournèrent vers les côtes méditerranéennes. Venise et Gênes, les grandes républiques commerçantes de la Méditerranée, furent les plus ardentes à trafiquer avec la nouvelle Arménie. Léon introduisit dans son état de fort heureuses innovations, la Cilicie lui dut de nombreuses fondations pieuses et charitables. Il régla dans ses possessions la vente des esclaves, prescrivant que ceux de religion chrétienne ne soient pas livrés aux infidèles, et créa des asiles pour les lépreux. Avant de mourir, Léon désigna au trône sa fille Isabelle, née de sa seconde femme, fille du roi de Chypre. Amaury de Lusignan et Isabelle de Plantagenet. Cependant la minorité de cette princesse occasionnant des querelles entre ses plus proches parents, le trône fut pris par Hetoum, dont le règne fut le plus long d'entre les souverains de la nouvelle Arménie (1220—1237). En ce temps Tchingis-Khan, venant des rives de Ganges, s'avançait vers l'occident en dévastant tout sur son passage. Le nord de la Perse, la Grande Arménie, la Georgie tombèrent au pouvoir de terrible conquérant. Hetoum et les autres princes de l'Asie Mineure s'allièrent contre lui et repoussèrent l'invasion. D'autres invasions de la part des mongols et des mamelouks d'Égypte furent repoussées par Hetoum. Toutefois, fatigué de son long règne, il abdiqua en faveur de son fils et se retira dans un monastère.

Le règne du nouveau souverain Léon II (1270—1289) ne fut qu'une succession de guerres désastreuses contre les mamelouks d'Égypte. Un répit de dix ans permit cependant à ce prince de relever par une sage administration le pays de ses ruines, et l'on vit de nouveau les navires étrangers fréquenter les ports arméniens, et le commerce renaître. Un grand nombre de manuscrits témoignent du soin avec lequel il encouragea l'instruction, surtout religieuse, de son peuple.

Hetoum II (1289—1297) monta sur le trône dans les moments critiques pour la chrétienté d'Orient, désavoué par la chrétienté d'Occident. Les mamelouks poursuivaient leurs conquêtes, massacraient les chrétiens et réduisaient en esclavage leurs femmes et leurs enfants. La Nouvelle Arménie devint l'arène de guerres interminables entre les mamelouks et les mongols pendant les règnes de Hétoum et ses successeurs.

Un événement important se passa en Arménie à la mort de Léon IV (1342). Ce prince n'ayant pas d'héritier mâle, désigna pour son successeur le fils de sa soeur Isabelle et Guy de Lusignan, famille régnante en Chypre. Celui-ci monta sur le trône sous le nom de Constantin II (1342—1344), mais fut assassiné deux ans plus tard pendant une émeute.

Un de ses successeurs Léon V Lusignan, quittant son pays dévasté par les hordes mongoles, chercha refuge en France, où il finit ses jours à Paris en 1393. Il fut le dernier roi Arménien.

Ajoutons en conclusion quelques lignes tirées du livre du célèbre historien roumain prof. N. Jorga, „L'Arménie Cilicienne“, Paris 1930, librairie universitaire J. Camber), où il raconte non seulement la part prise par les Arméniens Ciliciens dans les croisades, mais où il démontre même que „c'est l'Arménie, qui crée la croisade, qui la provoque, qui la dirige, qui la résume“, ce qu'il explique par les rapports étroits que les rois de la Cilicie avaient avec l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, le roi Henri IV et la papauté.

„Suivant l'opinion de certains historiens, dit le professeur Kovalevski, le christianisme aurait été la cause de la suspension de la vie politique indépendante des Arméniens. Cette assertion se fonde sur quelques arguments forts, dont l'un serait que la puissance créatrice des Arméniens s'inspirait de préférence de la doctrine du Christ et en devenant la possession du peuple, elle l'éduqua dans les principes surhumaines de cette doctrine...“ (Le Caucase“, p. 307).

III

Les Arméniens à Byzance

L'immigration des Arméniens en masse dans l'empire byzantin date encore du V s., lorsque non seulement des familles aristocratiques, mais aussi de simples laboureurs durent s'abriter chez les Grecs. Au IV siècle le centre des Arméniens était Athènes, où enseignait la philosophie en langues arménienne et grecque Pro-éresios, un savant des capacités phénoménales.

Encore au temps de Constantin le Grand les émigrés arméniens commencent à jouer un certain rôle dans l'armée et la cour byzantines. Ainsi, en 550, l'empereur Justinien confia à Narsès (472—568) le commandement suprême de son armée contre les Goths, qui furent chassés d'Italie par ce valeureux chef. La réorganisation du pays libéré fut ensuite commise à l'habileté de ce dernier. A ce sujet il existe un poème épique intitulé „L'Italia liberata dai Goti“ écrit par Giovan Giorgio Trissino en 1547.

Un grand nombre de Manichéés et Pauliciens furent établis en X siècle aux alentours de Philippople par l'empereur Tzimisches; en ceci il imita l'exemple de l'illustre empereur Constantin V. Vu sa nationalité arménienne, il ne put traiter ces communes du morne fanatisme de l'Eglise orthodoxe; en outre il pouvait absolument compter sur le fait, que leurs vaillantes légions seraient infiniment plus indispensables pour la défense de la péninsule balcanique. Par leur christianisme plus pur et plus actif écrit Gelzer — ils eurent influence profonde sur les Slaves récemment baptisés...

Dans son oeuvre monumentale „L'architecture arménienne et l'Europe“ (Vienne 1918) le prof. Strzy-

gowski en parlant du rôle des Arméniens en Byzance dit: „Ainsi encore Artavazos, chef de la division arménienne sous Léon III*) (716—745) fut un Pahlavouni, famille arménienne aristocrate, et l'aristocratie arménienne était représentée d'une manière nombreuse dans la cavalerie romaine“ (Page 733). De 932—935, sous l'empereur Romain Lecapène (919—944) un général arménien Gourguène (Kurkuas) prit la ville d'Edesse, en emportant à Constantinople l'image de Jésus-Christ du temps du roi arménien Abgar de l'ère chrétienne.

Suivant prof. Gelzer, dans son livre „Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung“ (Page 981) „Les Arméniens arrivent à la domination de la situation mondiale, non seulement dans les rangs des généraux, mais aussi dans le gouvernement de l'empire romain oriental; les fils intelligents de cette nation sont parvenus à la position dominante et s'y sont maintenus à leur faire honneur“. C'est à l'époque des Nicéphore Phocas (963—1025) Jean Tzimiszes (969—976) et Basile II (976—1025) que Trdat, architecte arménien, est appelé pour la rénovation de la sainte Sofia, construite en 537.

En vue du fait qu'un certain nombre des empereurs byzantins proviennent des milieux militaires, nous ne devons pas nous étonner, si nous voyons monter au trône byzantin des Arméniens émigrants à Byzance.

C'est un fait connu, que l'empereur Maurice (582—602) de la dynastie Justinienne, et le fondateur de la dynastie Héracléenne—Héraclius (610—641) furent tous deux des Arméniens. Dans cette dernière dynastie il faudrait encore mentionner Vardan Philippicus, dont le nom trahit l'origine arménienne. Dans son livre „Histoire de l'empire byzantin“ A. Vassilieff dit à ce sujet (page 255, Volume I) L'historien du VII s. Sébéos, écrit que la famille d'Heracleus était apparentée à la fameuse maison arménienne d'Arscides, tandis que le prof. Koulakovski („Histoire de

*) Leon III, suivant John Finlay dans son „History of Byzantine Empire“, était d'origine arménienne.

la Byzance" page 284, Volume III) dit que „la dynastie Héracléenne, d'origine arménienne, suscita et réalisa l'idéal byzantin de la conquête de l'Afrique“.

La dynastie suivante dite Isaurienne compte parmi ses empereurs Léon III l'Isaurien (680—741) et Léon V l'Arménien, qui régna de 813 à 820.

Cependant c'est la dynastie dite Macédonienne, d'origine arménienne, fondée par Basile I, qui est la plus importante, car, suivant le fameux historien et byzantologue Charles Diehl, dans son „Histoire de l'empire byzantin“ (Paris 1920, page 99) „durant tout le X siècle. les Arméniens devaient jouer dans les affaires de la monarchie byzantine un rôle considérable en lui fournissant des soldats, des généraux, des administrateurs, des diplomates, et jusqu'à des empereurs: Romain Lecapène et Jean Tzimiszes étaient tous deux d'origine arménienne“.

Evidemment parmi les empereurs de la dynastie en question il y en avait de bons et de mauvais, cependant c'est grâce à la dynastie dite Macédonienne que Byzance a pu prolonger son existence durant cinq siècles environ. En outre signalons que ces empereurs n'étaient pas tous des guerriers, mais aussi d'excellents administrateurs, tandis que Constantin Porphyrogenète fut un érudit, et l'auteur de quelques livres historiques et philosophiques.

Outre ces empereurs byzantins de provenance arménienne, au nombre de 14, il ne faut pas oublier de mentionner les femmes à leurs côtés, huit impératrices: Marie, femme de Constantin V (746—775) Marina, femme de Constantin VI (780—797) le fils d'Irène, Euphrosyne, la femme de Michel II (820—828), Théodora Mamikonian qui, quoique la femme de Théophile Iconoglaste (829—842), avait des convictions orthodoxes; Théodosia, femme de Léon VI; Hélène Gabeghian, femme de Porphyrogenète (913—959); Théodora Artsrouni, femme de Jean I Tzimiszes (969—976) et enfin Théodora III (1042—1056) qui joua un rôle assez prépondérant dans son temps.

Parmi les nombreux généraux d'origine arménienne nous ne nommons que Narses (ou Nerses), le vainqueur des Gothes et libérateurs de l'Italie Gourge

hin, Varda Foca et Varda Scler. Le premier vivait au VI et les trois derniers au X-ième siècle. Il est intéressant à remarquer que les deux Varda en guerre civile au lieu de laisser leurs troupes de se battre ont fini la guerre par un duel, dans lequel Varda Foca fut le vainqueur.

IV

Basile I, empereur de la Byzance

Fondateur de la dynastie dite Macédonienne

Sous le règne de Michel Rhangabe (811—813) à Byzance, vivait aux environs d'Adrianople, en Macédoine, une humble famille de laboureurs, dont le nom allait bientôt s'illustrer grâce à l'aîné des fils. Tous les chroniqueurs byzantins, à la suite de Constantin VII, donnent une origine arménienne à la famille de Basile I. Samuel d'Ani, historien arménien, donne même le nom du lieu d'origine de cette famille, Thil dans la province de Taron en Arménie, où plus tard Basile fera construire une église.

C'est donc dans ce modeste milieu de paysans, que Basile naquit aux environs de 812. Il aurait probablement grandi dans l'heureuse médiocrité de ses parents, uniquement adonné au travail des champs, si un événement imprévu n'avait brusquement arraché sa famille de sol, qu'elle habitait.

L'empire était alors en guerre avec la Bulgarie: l'empereur Nicéphore (802—811) avait été tué dans une sanglante mêlée, et son fils avait été si gravement blessé, que le pouvoir fut confié à son beau-frère, Michel Rhangabe qui, à son tour, fut vaincu à Versinicia en 813 par le célèbre prince bulgare Kroum. Ce dernier alors marcha résolument sur Constantinople, „ville protégée par Dieu“, où la révolution venait d'éclater. L'un des premiers généraux de l'empire, Léon, un Arménien, profitant de la terreur et du mécontentement général, détrôna Michel en l'exilant avec sa famille dans un monastère et se fit proclamer empereur de Byzance. Pour cet empire, l'évène-

ment n'avait rien que d'heureux. Kroum blessé sous les murs de Constantinople fut obligé de lever le siège et de rentrer en Bulgarie, brûlant et saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage. Ainsi Adrianople après avoir été assiégé par les Bulgares tomba en leurs mains: ses habitants furent réduits en esclavage et dix à douze milles hommes, sans compter les femmes et les enfants, furent emmenés sur les rives du Danube.

Parmi ces infortunés se trouvaient, avec l'évêque d'Adrianople, Manuel, les parents de Basile, avec l'enfant lui-même encore dans les langes. C'est en terre bulgare, que se passèrent l'enfance et la jeunesse du futur Basileus. Il grandit dans sa famille sans doute à la façon du peuple dans lequel il se trouvait, c'est-à-dire presque sans aucune instruction. Intellectuellement l'enfant s'annonçait mal; seule sa force physique pouvait lui ouvrir un chemin dans le monde, et c'est ce qui arriva. Il semble que pendant les premières années qui suivirent leur exil l'existence leur fut relativement douce. Non seulement ils étaient libres en plein pays payen de pratiquer leur religion, mais en bons chrétiens qu'ils étaient ils cherchaient à répandre autour d'eux l'évangile. Du vivant de Kroum, l'évêque Manuel, aidé de ses compatriotes arméniens, convertit un grand nombre de Bulgares à la foi chrétienne, mais à l'avènement d'Omartag (ou Mortagon) en 819, le progrès du christianisme indigna le nouveau roi et la persécution des adeptes de cette religion commença.

Basile avait vingt cinq ans, lorsque, revenant en Macédoine, il entra au service du stratège Tzantzes, mais c'est avec peine qu'il y put gagner sa vie. D'autre part l'agriculture aussi ne donnait rien. Cependant à Constantinople ceux qui avaient un peu de savoir — faire et d'habileté, pouvaient arriver à la fortune, à la gloire même. Alors en vainquant les hésitations et l'amour maternelle un jour il prit le chemin de Byzance, n'ayant pour toute fortune que sa force, son intelligence et son ambition.

Il arriva ainsi un dimanche soir dans la ville impériale, harassé de fatigue et couvert de poussière et alla s'étendre sous la porte de l'église du monastère

de st. Diomède, que, plus tard, Basile fit magnifiquement restaurer en témoignage de sa reconnaissance, car ce fut là, que sa fortune naquit. Continuant leurs merveilleux récits sur les années de la jeunesse du futur empereur, les chroniqueurs ont, en effet, embelli et poétisé, au gré de leur imagination, ces humbles débuts de Basile. A les en croire, le martyr Diomède, dès les premières heures de la nuit, aurait éveillé brusquement l'higoumène du monastère, Nicolas pour lui ordonner d'aller recevoir l'empereur à la porte de l'église. Naturellement le moine n'en fit rien, croyant avoir rêvé, et se rendormit profondément. Un second appel n'eut pas plus de succès. Le saint alors, rempli de colère, frappa durement son serviteur, qui se décida à sortir et à appeler Basile, comme Diomède l'avait ordonné. Basile fut su pris de cette étrange intervention, se leva pour répondre à l'higoumène, qui l'emmena à l'intérieur du cloître où il lui fit savoir — non sans l'avoir honorablement traité — ce qui venait d'arriver. De cette manière Basile fit connaissance de l'higoumène, qui s'intéressant à lui le mit au service d'un grand seigneur parent de l'empereur, stratège du Péloponèse, Théophylitzes.

Comme tous les aristocrates de familles princières, Théophylitzes avait autour de lui une véritable petite cour, modelée sur la cour impériale, et là, comme au palais, on aimait les jeunes gens beaux et forts, grands lutteurs et bons cavaliers. Basile ne tarda pas dans un tel milieu à se faire remarquer par toutes ses qualités physiques et à devenir le „protostator“ chéri de son maître.

Aussi Théophylitzes le choisit-il pour l'accompagner dans son voyage à Patras, afin d'y régler certaines affaires d'état. Basile y fit la connaissance de la veuve d'un certain Danielis, dont la fortune et la puissance étaient telles, qu'elle aurait pu marcher de pair avec toutes les souveraines. Basile eut le bonheur de plaire à cette femme, comme à bien d'autres dans sa vie. Il avait du reste assez de qualités physiques pour que la pieuse veuve le remarquât elle-même, sans avoir besoin, comme le dit critiquement A. Vogt dans sa grande „Biographie de Basile I“ (Paris page 434)

de „l'intervention d'un pauvre moine en prière dans l'église de st. André, qui se serait levé au passage de Basile pour le saluer du titre d'empereur“. En tout cas, que la noble matrone ait reçu une prédiction, ou que son coeur ait seul parlé, le résultat fut le même pour Basile: elle s'éprit pour lui de la plus grande affection, si bien que, lorsque Theophylitzes s'en retourna à Byzance, elle voulut loger chez elle l'heureux protostrator, qu'une maladie empêcha de partir à la suite de son maître. Contre les caresses et les bontés de la veuve qui voulait devenir sa mère adoptive, il accepta de s'unir par un lien de fraternité spirituelle avec son fils Jean. En partant de Patras, il emporta de grandes richesses. En fils aimant, il envoya de nombreux secours à ses pauvres parents de la Macédoine. En homme sage, il ne se laissa pas griser par sa fortune naissante, mais il resta au service de Theophylitzes.

Deux faits de bien modeste apparence cependant achevèrent de le rendre célèbre à Byzance, et d'asseoir sa fortune. Sa force Herculéenne en fut seule la cause. Un jour Anigone, fils du César Bardas, voulut donner un grand diner en l'honneur de son père, où toute la haute société byzantine fut conviée. Parmi celle-ci se trouvait aussi le patron de Basile, Théophylitzes. Suivant l'usage, de telles fêtes ne pouvaient se passer sans jeux et combats. Au cours du repas deux lutteurs bulgares firent leur entrée dans la salle du festin. L'un d'eux se croyait invincible. Théophylitzes proposa alors de faire venir son protostrator pour se mesurer avec lui, ce qui fut accepté. Basile fut vainqueur aux acclamations de l'assistance qui crut, à n'en pas douter, que cette journée pour Byzance valait une bataille gagnée.

L'autre événement fut décisif. L'empereur venait de recevoir en cadeau un cheval que nul ne pouvait dompter, et dans sa fureur de ne pouvoir le monter il parlait déjà de lui couper les pieds de derrière, quand Basile s'offrit à le dompter. L'empereur charmé de l'adresse et de la force de ce jeune paysan, ne voulut pas laisser longtemps à Théophylitzès un tel homme et lui confia le soin des chevaux du palais.

Désormais sa situation était faite: Basile avait franchi le seuil du palais. Ça était en 856.

A cette époque l'empereur Michel continuait à mener une joyeuse vie. Avec des comédiens et des cochers il gaspillait le trésor, avec des femmes il scandalisait Byzance. Il n'était pas difficile d'agir sur un esprit aussi faible: pourvu qu'on flattât son amour-propre, qu'avec lui on fût obscène et qu'on prit plaisir à ses amusements hippiques, on était sûr d'avoir son oreille. Basile, à ce titre était tout-puissant. L'empereur devint complètement subjugué par son nouveau favori, qui fut bientôt proclamé co-empereur, c'est-à-dire Cesar, ce qui coûta cher moralement à Basile. Michel l'obligea à quitter sa femme et à épouser une de ses maîtresses, avec laquelle il continua tout de même ses relations. Basile, las de participer aux orgies de l'empereur ivrogne, refusait souvent d'y être présent. L'empereur furieux chercha dès lors des moyens de se débarrasser de lui par un meurtre. Basile remarquant que Michel, commençait à se défier de lui et le prévenant, ordonna à ses gens d'assassiner Michel et se fit proclamer empereur.

Basile avait cinquante-cinq ans environ au moment où il devenait seul maître de l'empire. Dès lors il nous apparaît sous un autre jour que l'ancien ami de Michel III, ei c'est surtout ce dernier aspect qui, naturellement, a frappé tous ses contemporains.

Dès son avènement, en effet, à l'encontre de son prédécesseur, Basile montra des sentiments religieux très marqués, qui ne le quittèrent plus. „Chaque jour“, nous raconte dans sa biographie Constantin, son petit fils, „il s'en allait prier le Seigneur pour le succès de ses entreprises prenant St Michel comme intercesseur. De retour à Constantinople, après ses campagnes militaires, son premier soin était de visiter les églises pour rendre grâces à Dieu pour Ses bienfaits et sa reconnaissance se traduisait chez lui en constructions religieuses magnifiques, qu'il ne se lassait pas de semer sur toute l'étendue de son vaste empire.

Sa piété toutefois ne fut pas stérile. Elle s'épancha au dehors en oeuvres charitables, qui lui valurent un étonnant renom de douceur et de bonté. Au len-

demain de son avènement il distribua au peuple de nombreuses largesses et bientôt sous son impulsion des hôpitaux, des maisons de retraite, des hôtelleries s'ouvrirent pour les malades et les vieillards. Volontiers il répétait à son fils: La piété consiste à soulager ceux qui sont dans le besoin. Estime que tu as perdu ta journée, si tu n'as pas fait du bien à personne. C'est le moyen d'obtenir la miséricorde du Souverain Roi". „Il est étonnant, disait-il, comme les sujets examinent les affaires des princes. En observant la justice, le souverain obtient deux avantages a la foi: il se met à couvert des calomnies et forme par son exemple les hommes à la vertu". Aussi comprend-on facilement l'enthousiasme de ses contemporains, qui depuis longtemps n'avaient vu 'aussi vertueux souverain. „Il est doux, bon, libéral, pacifique, sage, juste, ami du Christ, fidèle observateur de sa loi; il aime la paix, il est généreux pour les pauvres", dit un poète anonyme. Et c'est par un magnifique portrait de Basile, que Nicetas de Byzance commence sa lettre pour réfuter un livre attribué à Mahomet: „Que dirai je de sa façon très sage de gouverner l'empire; de sa conduite paisible à l'égard de l'église; de son équité, de sa patience et de sa bonté; de ses bienfaits et de sa libéralité, de sa foi et de son zèle à faire prêcher l'évangile du Christ, car il ne supportait pas que les corps des Arabes fussent seulement mis en fuite, sans avoir divisé leurs âmes impies par la parole à deux tranchants de la vérité" (cité par Vogt, Basile I^{er}, Paris, 1908, pages 49—50).

La première mesure prise par Basile lors de son avènement fut d'ordre financier. Il était absolument nécessaire de mettre de l'ordre dans le trésor dilapidé si lamentablement par Michel. Basile convoquant son sénat et les principaux fonctionnaires de son gouvernement ouvrit en leur présence le trésor impérial. Il était presque vide. Le conseil voulut que tous ceux qui du vivant de Michel, y avaient puisé largement et indûment, remboursassent le montant des sommes prises. Basile se contenta de la moitié de ces prélèvements et ramena ainsi immédiatement des ressources considérables dans les caisses publiques. Quant

au trésor privé de Michel, il ne contenait que de précieux débris de richesses passées.

Pour éloigner un contre-coup funeste sur la bonne administration financière de l'empire, Basile devait avant tout résoudre la question sociale, la question des pauvres et des riches. La féodalité s'étant emparée des terres, fondait son autorité, comme à l'Occident, sur les richesses terriennes. Il ne restait qu'un moyen pour y remédier, celui d'attacher le paysan à son lopin de terre et de l'en laisser propriétaire. Basile envoya donc dans toutes ses provinces des ordres pour interdire la funeste coutume d'alors de faire cadeau de la terre de ses ancêtres.

Un autre mal, non moins grave et tout aussi dangereux, était la mauvaise gestion des affaires financières, contre laquelle il lutta en réformant la perception des impôts. Dans tous les cas, on peut dire que du vivant de Basile et sous son impulsion, un réel progrès s'est accompli dans l'administration pour le plus grand bien du peuple.

Evidemment en consolidant son empire à l'intérieur, Basile fut assez fort pour entreprendre la cohésion de ses vastes provinces, et l'arrangement des affaires extérieures de Byzance pour lors assez compromises. Il voyait son but dans la réalisation de son devoir le plus urgent comme empereur chrétien: la lutte à outrance contre les musulmans.

Avec l'Arménie, pays limitrophe, ses relations étaient assez bonnes, en vue du fait que Achot I Bagratide devait son avènement au trône, en 870, à Basile, qui comptait faire surveiller la politique arabe par le roi d'Arménie, et d'entraver ainsi l'influence des callfes, qui devenait trop prépondérante sur la frontière de son empire.

En Bulgarie son influence grandissait de tout ce que perdait Rome. Immédiatement après la mort de Michel les négociations relativement au rétablissement de l'union des églises grecque et bulgare se terminèrent favorablement. Le roi Boris envoya même son fils Siméon à Constantinople pour y être éduqué. Ces relations amicales furent très avantageuses pour ces deux pays, car elles leur permirent de consolider in-

térieurement leurs états. Surtout pour Boris la paix était indispensable pour organiser la Bulgarie récemment convertie au christianisme.

En Russie Basile cherchait par les missions et riches présents à entretenir de pacifiques rapports.

Délivré désormais de toute inquiétude sur le sort de ses frontières septentrionales, Basile put jeter toutes ses forces dans la lutte contre les Arabes de l'Orient, au coeur de l'Asie Mineure, et contre les musulmans d'Occident, en Italie. L'empereur réussit à étendre ses territoires en Asie-Mineure et à rendre à la Byzance l'autorité qu'elle avait perdue dans l'Italie du sud. „Le vieux Basile“, dit le plus récent historien de cette période. „pouvait mourir en paix Il avait accompli, en Orient comme en Occident, une tâche militaire très importante et en même temps une grande oeuvre de civilisation. L'empire, tel que Basile le laissa, était plus fort et plus imposant qu'il ne l'avait reçu“.

Basile I fut le fondateur de la dynastie dite Macédonienne, ou plutôt Arménienne qui régna plus de deux cents ans et pendant cette période l'empire byzantin devint aussi vaste que pendant le règne de Constantin le Grand. On reproche avec raison au fondateur de cette dynastie d'avoir été ingrat envers Michel III, son bienfaiteur. Cependant considérant que ce dernier a reçu des historiens le nom de Michel l'Ivrogne et qu'il menait son empire vers la ruine, et d'autre part, constatant que de cent empereurs byzantins trente ont été assassinés, on pourrait justifier la conduite de Basile I, d'autant plus qu'après la mort de Constantin le Grand il fut le plus remarquable empereur de Byzance.

Voici encore une opinion sur Basile I du professeur H. Gelzer dans son „L'Histoire de Byzance“: „Basile I (867—886) paraît comme fondateur de la glorieuse dynastie macédonienne, dont les représentants, comme de véritables „restitutores orbis“, furent durant presque deux siècles les derniers représentants de la souveraineté romaine. Les moyens grâce auxquels Basile réussit à monter sur le trône, ne lui causèrent aucuns remords; il appartenait au nombre de ces fortes natures géniales, mais aussi cruelles,

tels que Sulla, Teodorich, Clovis, Napoléon I, qui n'accomplissent pas de crimes inutiles, mais qui avec le plus grand calme considèrent les forfaits avantageux pour eux comme des nécessités fatales. Il est impossible de douter l'origine arménienne de cette dynastie. Encore Photius tombé en disgrâce, dans ses efforts de redevenir une persona grata à la cour, prépara la liste généalogique de l'empereur datant des Archak et Tiridate. Les chevaliers, ainsi que les mercenaires arméniens, qui par leur bravoure durant ce siècle empêchèrent la ruine de l'empire, tiraient leur origine des Arsacides et Pahlavides anciens avec autant de droits que les familles innombrables de notre aristocratie datent leur origine des croisés et des vainqueurs célèbres dans les tournois...⁴

Les successeurs de Basile I

La dynastie fondée par Basile I dite Macédonienne, quoique d'origine arménienne, régna environ deux cents ans et outre son fondateur eut d'autres représentants remarquables, parmi lesquels Constantin VII Porphyrogénète, Jean Tzimisce, Basile II, etc., qui constituent la période de l'histoire byzantine, que le professeur Krumbacher nomme „le point culminant de la puissance de l'empire Romain oriental sous la dynastie arménienne“.

Sous Constantin VII Porphyrogénète (913—959), petit-fils de Basile I, l'empire byzantin jouit de la paix, car son empereur s'adonnant plutôt aux arts et sciences, non seulement les protégea et les fit développer, mais il se distingua aussi dans la littérature en écrivant plusieurs oeuvres, parmi lesquelles la plus remarquable fut la biographie de son grand-père, Basile I.

Jean Tzimisce (969—976), d'après les professeurs Herzberg et Gelzer, fut un empereur qui gagna une grande popularité en Byzance grâce à son caractère gai, à sa personnalité charmante et à sa force physique. Son règne fut plein de clémence*), de justice et de force. Il vainquit Sviatoslav, prince russe, qui, sous prétexte de protéger la Bulgarie affaiblie par les guerres, se porta jusqu'aux portes de Constantinople. A la suite de grandes luttes, il put occuper la Bulgarie Orientale en 971. Les efforts de Jean Tzi-

*) En outre il distribua ses terres et l'argent aux pauvres et libéra les Arméniens de Constantinople des impôts.

miscs et de son successeur, Basile II, eurent pour résultat l'extension des frontières orientales de Byzance jusqu'à l'Euphrate et des frontières septentrionales jusqu'au Danube. C'est aussi l'époque où la Syrie avec Antioche furent annexées (976—1025). Tzimisces donna des terres aux émigrés arméniens.

Apparemment Tzimisces protégeait les paysans, parce qu'il a compris le caractère de l'ulcère dont l'empire souffrait: l'extension du féodalisme ainsi que des latifundia anéantissait la paysannerie libre...

Sous Basile II le fait le plus intéressant à mentionner est le rôle qu'il a joué dans la conversion de la Russie au christianisme. Dans la neuvième décennie du X^e siècle, la situation de l'empereur Basile II et même de sa dynastie fut très critique. Une insurrection soulevée contre Basile II en Asie Mineure s'approchait de la capitale, simultanément les provinces septentrionales de l'empire étaient menacées d'une invasion bulgare. Dans ces circonstances difficiles Basile fit appel au prince Vladimir de Russie et réussit à conclure une alliance avec lui aux conditions suivantes: Vladimir s'engageait à envoyer 6.000 hommes au secours de Basile, en échange il recevrait la main de la soeur de l'empereur, Anne, mais à condition qu'il acceptât la foi chrétienne pour soi et son peuple entier. Avec l'aide du régiment russe auxiliaire, appelé ordinairement „drouzina varangeo-russe" Basile réussit à mater l'insurrection en Asie-Mineure. Cependant lorsque Basile refusa d'exécuter sa promesse relativement au mariage de sa soeur, à la suite des malentendus entre eux le prince russe assiégea l'importante ville byzantine de Cherson en Crimée, et en s'en emparant, il obligea Basile à céder. Vladimir, acceptant le christianisme se fit baptiser et épousa la princesse byzantine Anne, en 988. Une grande partie de son peuple suivit l'exemple de son souverain et embrassa le christianisme. Pour propager la nouvelle religion dans son pays, Vladimir fit venir de Constantinople des prêtres. Des relations pacifiques et même d'amitié furent établies entre la Russie et l'empire byzantin, qui durèrent extrêmement longtemps, et il en résulta un commerce animé entre les deux pays.

Basile II fut le plus grand adversaire des propriétaires de grands terrains, des féodaux. Par sa fameuse „nouvelle“ (loi) de 996 il abolit la prescription garantissant le droit des propriétaires, qui s'étaient illégalement emparés des biens des paysans ou avaient essayé, soit par présents, soit en usant leur force de devenir les maîtres définitifs de ce qu'ils avaient acquis des pauvres par des moyens malhonnêtes. Comme complément à cette loi, Basile II rendit un décret relatif à l'impôt, appelé *allelengyon*, c'est-à-dire garantie mutuelle, qui rendait les riches solidaires des pauvres, les obligeant à payer les impôts des pauvres au cas où ces derniers se trouvaient dans l'impossibilité de le faire eux-mêmes.

„Basile II, — écrit prof. G. Gelzer, — suivit les traces de son ancêtre Roman non seulement dans la manière dont il apaisa les insurgés au milieu de la noblesse, mais aussi dans les mesures qu'il prit dans la législation. Le langage employé dans la „nouvelle“ de 996 est extraordinairement énergique. Evidemment, toutes les prescriptions relatives à l'expropriation des biens des paysans par les nobles étaient restées lettres mortes sur le papier. Par la „nouvelle“ avec une sévérité extraordinaire tous ces moyens usurpateurs des magnats furent abrogés et par voie législative tout subterfuge dans la loi fut anéanti au moyen duquel les grands propriétaires fonciers avaient l'intention de s'arroger les terres des paysans par l'intermédiaire de l'église. L'empereur annonça ouvertement, qu'il est dans l'intérêt de l'empire de s'opposer à la concentration en certaines mains des immenses terrains, et surtout à la remise de ces latifundia par héritage. Grâce à son énergie colossale ce monarque puissant réussit à s'opposer contre le système des latifundia et des plantations. Le but principal de sa législation fut la défense des classes moyennes et basses, et si ce n'était que ce fait, il suffirait de placer ce guerrier rude et inculte à un rang bien plus élevé que bien d'autres illustres empereurs...“

L'époque de la dynastie arménienne comprend deux périodes d'importance et de durée inégales: la première va de 867—1025, l'année de la mort de Ba-

sile II et la seconde, plus brevè de 1025 à 1056, année de la mort de l'impératrice Théodora, dernière représentante de cette dynastie. La première de ces deux périodes fut l'époque la plus brillante de l'histoire politique de Byzance: les guerres orientales et septentrionales, dirigées contre les Arabes, les Bulgares et les Russes, furent malgré quelques échecs, subis à la fin du IX siècle et au début du X siècle, couronnées de brillants succès, dans la seconde moitié du X siècle et au début du XI. Le triomphe de l'empire byzantin fut particulièrement remarquable sous Nicéphore Phocas, général d'origine arménienne, et Jean Tzimisce; il atteignit son apogée sous le règne de Basile II. A ce moment les mouvements séparatistes d'Asie Mineure avaient pris fin; l'influence byzantine en Syrie était affermie; une partie de l'Arménie était annexée à l'empire, l'autre réduite en vassalité; la Bulgarie était devenue une province byzantine; la jeune Russie après avoir reçu le christianisme de Byzance, nouait avec l'empire des relations plus intimes dans les domaines religieux, politique, commercial et intellectuel.

„L'empire“, écrit A. Vassilieff dans son excellent livre „Histoire de l'empire byzantin“ (tome I page 396), „fut alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. L'oeuvre législative considérable, qui s'exprima par la publication du code gigantesque, les Basiliques, et une série de „nouvelles“ fameuses dirigées contre les impiétements des grands propriétaires terriens, et le progrès intellectuel, auquel sont associés les noms du patriarche Photios et de Constantin Porphyrogenete, ajoutaient encore à la gloire et à l'importance de la première période de cette dynastie“.

D'après l'historien russe, N. Kareieff („L'Histoire du moyen-âge“, St. Petersburg, 1911), „la dynastie macédonienne a lutté contre les grands propriétaires terriens en promulguant des lois en faveur des paysans. De cette classe de grands propriétaires provenaient les gouverneurs, les juges et autres hauts fonctionnaires qui, profitant de leur force, puissance et richesse, ruinaient les paysans. Les empereurs donc de cette dynastie s'efforçaient par tous les moyens de conserver la commune rurale, en défendant la liberté personnelle

du paysan, sa possession et l'administration autonome de la commune. Simultanément, cette dynastie prenait les mesures nécessaires contre l'agrandissement extraordinaire des possessions des églises et des monastères*.

En conclusion ajoutons quelques mots sur le célèbre patriarche Photios, aussi d'origine arménienne, qui fut le maître et le tuteur de Cyrille et de Méthode, apôtres des Slaves. Sous Michel III l'oncle de l'empereur, César Vardas, organisa une école supérieure à Constantinople, où le fameux savant Photios fut l'un des maîtres autour duquel se rassemblèrent les esprits les plus élevés de l'empire. Photios fut donc, pour ainsi dire, le centre du mouvement littéraire et intellectuel de la seconde moitié du XI siècle. Exceptionnellement doué, passionné pour les sciences, il reçut une excellente éducation et consacra ensuite toute son attention et son énergie à enseigner les autres. Ses connaissances étaient étendues non seulement dans le domaine théologique, mais aussi philologique, philosophique et dans celui des sciences naturelles, du droit et de la médecine. Cet homme, qui fut le plus savant de son époque ne se borna pas à enseigner; il consacra une partie considérable de son temps à écrire et il a laissé un héritage littéraire très riche et varié. Parmi les oeuvres de Photios, sa „Bibliothèque“ présente une importance particulière.

VI

L'émigration des Arméniens.

L'émigration en masse des Arméniens quittant leur pays encore au V siècle, principalement à la suite des guerres et des invasions interminables, forma dans la capitale de Byzance, à Constantinople, une nombreuse colonie arménienne, qui, au courant des siècles, gagna une extension considérable.

Cependant signalons que les émigrés arméniens ne se dirigèrent pas seulement vers Byzance, mais aussi vers les rives de la Méditerranée, vers l'Égypte. Plus tard, sous la pression des mahométans, un courant se forma pour se diriger principalement vers le nord, à travers le Caucase et la Mer Noire vers la Russie méridionale, surtout en Crimée, d'où en se divisant en deux colonnes, une partie passa en Galicie, Podolie et Volyhnie, tandis que l'autre partie s'installa en Moldavie. L'émigration en Galicie et Volyhnie commença au XII s., tandis qu'aux XIII et XIV s. les émigrés arméniens se sont principalement établis en Moldavie. Au commencement du XIV s., lors de la destruction de la capitale arménienne Ani par les Mongols, en 1331, la population de cette ville émigra à Astrakhan, en Crimée et en Pologne.

A la suite de nombreuses batailles qui eurent lieu sur le territoire arménien, devenu une pomme de discorde entre la Turquie et la Perse, au XVII s., le chah Abbas I, afin d'arrêter les incursions des Turcs en territoire persan, transforma l'Arménie Orientale (Erivan, Nakhitchevan, Ordoubad, etc.) en désert 25.000 familles arméniennes furent envoyées en Perse dans le but de dépeupler leur pays natal, ainsi que pour

faire développer le commerce et l'artisanat dans l'empire persan. Ces Arméniens établis premièrement à nouvelle Djoulfa, faubourg d'Ispahan, auxquels Abbas Mirza, chah de Perse, accorda des concessions, des privilèges, la liberté de religion même, se virent obligés de quitter leurs foyers, à peine acquis, sous les successeurs de ce chah qui, persécutant les chrétiens, opprimèrent les Arméniens à cause de leur religion. Alors ils en émigrèrent en masse et se répandirent dans toute l'Asie, aux Indes, en Afghanistan, en Be-loutchistan, en Siam, à Iava, à Sumatra, aux Iles Philippines et même jusqu'en Chine et au Japon, tandis que d'autres prirent le chemin de l'Europe et passèrent jusqu'en Hollande où, à Amsterdam, encore au siècle passé il existait une église arménienne, quoique l'émigration arménienne y soit complètement disparue. Cette église doit avoir joué un rôle important dans la culture arménienne, puisque la première édition de la Bible ainsi que d'autres oeuvres importantes ont été imprimées dans cette ville au XVI s.

L'émigration arménienne aux Indes.

Les plus anciens documents concernant l'établissement des Arméniens aux Indes datent de 1497, suivant le livre de M. Buxton „Voyages et politique en Arménie“, page 194. Ils demeuraient alors à Calcutta avant que les Anglais (Job Charnock) en créèrent un centre important, de sorte que la capitale des Indes, comme centre commercial, doit plus aux Arméniens qu'aux Européens. Les preuves de cette assertion peuvent se trouver dans l'existence des pierres tombales dans les cimetières des chrétiens datant d'avant 1690, lorsque Calcutta devint la capitale des dominions anglaises. Encore en 1688 les commerçants arméniens, travaillant dans les ports des Indes, reçurent de la grande compagnie une charte du 22 mai, qui leur garantissait des privilèges spéciaux, et leurs établissements se trouvaient dans un état florissant. En 1692 ils entrent dans les rangs de l'armée britannique et se battent pour elle aux XVIII et XIX s.

Les Arméniens fondèrent des colonies florissantes

à Calcutta, Bombay, Madras, et devinrent ainsi des hommes de confiance de radjas, et les Anglais lorsqu'ils arrivèrent aux Indes, étaient forcés de faire leurs négociations avec les radjas par l'intermédiaire des Arméniens. Suivant des sources compétentes la guerre anglo-birmanique se termina en 1824 grâce au concours d'un arménien. A Manoukian, qui plus tard devint ministre-président de la Birmanie.

Cependant ces émigrés arméniens furent aussi de bons fils de leur malheureux pays natal. Ils fondèrent à Calcutta une imprimerie et un établissement scolaire, qui jusqu'au temps dernier donnait des hommes jouant des rôles importants. En 1794, la première revue périodique en langue arménienne y fut publiée sous le nom d'„Azdarar“ (Moniteur) et, en 1844, le premier quotidien arménien y voit le jour sous le nom d'„Azgasser“ (Le Patriote). Grâce aux donations larges des négociants arméniens Murat et Raphael Garamian, la congrégation arménienne catholique des mekhitaires sur l'île de St. Lazare, près de Venise, put fonder deux collèges, l'un à Paris et l'autre en Italie, portant les noms de leurs fondateurs. Encore de nos jours la jeunesse arménienne peut y recevoir gratuitement son instruction en langue arménienne.

Lorsque l'impératrice Russe Catherine la Grande promit de créer une nouvelle Arménie en la débarrassant du joug musulman, certains émigrés arméniens des Indes comme Josef Johamessian Amirkhanianz mirent toutes leurs richesses à la disposition de leur nation pour la reconstruction de leur patrie. Cependant, des promesses de la Russie ne furent pas tenues et les richesses restèrent aux Indes où elles disparurent.

En Perse.

Constatons que dans ce pays-ci les Arméniens ont largement contribué au progrès. Ainsi encore au XVI s., les Arméniens figurent comme précepteurs des aristocrates et même des princes à la cour du chah. A la fin du siècle passé, le dr. Titi-

kian Khan est le directeur de l'école de médecine à Téhéran, tandis que dr. Basile Khan, médecin du chah persan, enseigna durant 22 ans à l'école des sciences et arts à Téhéran — un établissement, qui donna un nombre considérable de fameux hommes, de députés et même de présidents du parlement à la Perse. Au point de vue politique, les noms de Melkon Khan, dont la biographie sera donnée séparément, et d'Ephrem Khan, nommé Serdar, généralissime, doivent être signalés pour la part qu'ils ont prise, avec leurs adeptes, en versant même leur sang, pour la triomphe de la cause de la constitution, qui, après de longues luttes, fut enfin établie en Perse.

En Turquie.

Comme nous le savons, la plus grande partie de l'Arménie se trouve sous la domination turque actuelle. Il ne faut pas oublier que les Arméniens se sont établis à Constantinople bien avant les turcs: ils y étaient encore au V s., tandis que les musulmans n'y ont fait leur apparition que neuf siècles plus tard.

A Byzance, les Arméniens jouissaient des mêmes droits que les Grecs eux-mêmes, et le nombre des Arméniens servant dans l'armée était assez considérable. De même, ils participaient dans le service d'état. L'aristocratie arménienne, forcée de quitter son pays natal, entra très volontiers dans les rangs de l'armée byzantine, et, comme nous l'avons pu constater dans les pages précédentes, ses fils ont rendu de grands services à leur pays d'adoption en donnant non seulement de fameux généraux mais même des empereurs connus dans l'histoire universelle.

Cependant sous la domination turque la position des émigrés empirâ, car le service d'état fut moins accessible aux Arméniens et ils se virent forcés de se vouer aux métiers et au commerce dans les villes importantes, telles que Constantinople et Smyrne, tandis que 90% de la population des provinces arméniennes, telles que Erzeroum, Mouch, Bitlis et Ven s'adonnaient exclusivement à l'agriculture. Nous ne nous arrêterons pas au rôle des Arméniens.

dans le commerce de la Turquie musulmane avec l'Europe chrétienne, ni aux services qu'ils ont ainsi rendus à la Turquie en ce qu'ils formaient pour ainsi dire un trait d'union entre ces deux univers si dissemblables, car ce rôle est assez connu. Disons seulement que les Arméniens dans ce domaine ont cédé aux Phéniciens dans l'antiquité et aux Grecs, aux Italiens et aux Juifs plus tard.

Quant à l'artisanat, nous pouvons hardiment appeler les Arméniens les maîtres des Turcs, car ils ne s'adonnèrent pas seulement à la construction des églises, palais, ponts, etc. encore à l'époque byzantine, mais ils se sont distingués aussi dans les arts et les métiers sous la domination turque. Nommons ici par exemple la famille Balian, constructeurs d'innombrables mosquées et palais magnifiques, devant lesquels les étrangers s'extasiaient pensant qu'ils se trouvent devant des oeuvres d'art turque.

Dans l'agriculture leur part ne fut pas moins grande, car ils introduisirent la culture des plantes telles que l'abricotier, le mûrier et la vigne non seulement en Turquie, mais aussi en Russie et en France.

Les métiers qui les attirèrent furent principalement l'orfèvrerie, l'ébénisterie, la menuiserie, etc. Le nombre des cordonniers et des tailleurs était aussi assez important. Cependant le métier où ils s'ont excellé, c'est celui de la fabrication des tapis dits persans.

Quant au rôle des Arméniens dans l'organisation de l'instruction publique en Turquie, il faudrait signaler le fait qu'à son début la faculté de médecine de l'université de Constantinople se composait principalement d'Arméniens. Le premier journal de médecine paru en Turquie fut fondé par un professeur arménien de cette faculté. La faculté de la jurisprudence comptait aussi parmi ses professeurs un certain nombre d'Arméniens.

Le fondateur de la première école d'agriculture en Turquie, Aghaton, en 1848, ainsi que son successeur étaient tous les deux des Arméniens, dont le premier avait fait ses études en France. Un autre Arménien fut le premier directeur général de l'enseigne-

ment agricole en Turquie, au temps duquel plusieurs écoles agricoles ont été fondées. Quant à Sourenian il fut même ministre de l'agriculture. Le fondateur de la sériciculture fut Torgomian, en 1888, dont le jubilé de vingt-cinq années fut célébré en 1911. D'après la statistique des 1690 élèves qui ont achevé leurs études à cette institution, la moitié fut des Arméniens. Grâce au développement de la sériciculture la Turquie n'importait plus de cocons de France et d'Italie. Cependant, en massacrant les Arméniens pendant la guerre mondiale, les Turcs anéantirent presque leur industrie de la soie. Ajoutons que le fondateur de la banque agricole de Turquie fut Michael Pacha, dont le nom trahit son origine arménienne.

Dans le domaine de l'instruction publique en Turquie les Arméniens ont apporté une contribution, qui n'est pas à dédaigner: ainsi dans la première école des arts et métiers un grand nombre d'Arméniens ont enseigné. L'introduction des écoles froebeliennes se doit à m-me Madatian, dont l'activité fut continuée par ses élèves. Même les premiers livres d'enseignement dans les écoles turques furent rédigés par les Arméniens; il suffit de citer à ce propos le nom de Sarafian. Ce n'est que plus tard que les auteurs turcs ont remplacé les Arméniens. Les premières imprimeries arméniennes et turques ont été aussi fondées par les Arméniens.

Les faits plus haut mentionnés ne doivent pas nous étonner, car les Turcs, nation plutôt militaire et bureaucratique, ne montrèrent aucun intérêt pour l'agriculture, les arts et les sciences, auxquels les Arméniens se vouèrent avec un grand entrain et apportèrent ainsi leur part à la construction de la nouvelle Turquie.

Comme nous l'avons déjà mentionné, il y eut encore à l'époque byzantine et plus tard aussi une immigration des familles aristocratiques arméniennes, qui, en s'établissant dans les limites de la Turquie moderne contribuèrent amplement à la propagation de la culture dans leur pays adoptif. Encore vers le milieu du XVII^e s. la famille des Abro, descendant de la dynastie royale des Bagratides, émigra à Erzeroum,

lors de la chute d'Ani. Elle se fixa plus tard en divers endroits de la Turquie tout en donnant de grands mécènes qui construisirent des églises, firent des donations à de nombreuses institutions. Nommons parmi eux, Abro-Tchélibi, le favori du fameux grand vezir Keuprulu, le principal parmi les notables arméniens et l'un des plus grands bienfaiteurs de son époque.

Parmi les familles de formation plus récente, mais qui ont joué un rôle éminent et ont acquis un nom respecté en Turquie, il faudrait citer les Dadian, qui durant de longues années furent directeurs de la poudrière impériale ottomane et sont connus comme de grands mécènes, patriotes et lettrés. Ohannes Bey Dadian est le plus célèbre d'entre eux. Les Balian, les Sinan ont formé des dynasties d'architectes, auxquels les sultans confiaient la construction de leurs palais et mosquées durant les siècles XVIII et XIX. Le plus connu d'entre eux est sans doute Nfkoghos Bey Balian, le créateur des palais du Tchéragchan et de Dolma-Baghtché, ces grands oeuvres d'art, qui non seulement embellissent Constantinople, mais sont les attractions principales pour les touristes visitants l'ancienne capitale de la Turquie. La famille des Duz a donné des directeurs de la cour monétaire de l'empire ottomane et a accordé une puissante assistance aux lettres et arts arméniens. Parmi ses descendants il faudrait nommer Eléonora Dusé, la célèbre tragédienne italienne, qui est parvenue aux plus grands honneurs de son temps et rivalisait avec Sarah Bernard en France. La famille de Sanassarian, émigrée de l'Arménie russe, fonda à Erzeroum un collège arménien portant son nom. La famille d'Izmirlian institua une bourse pour l'édition des ouvrages philologiques. Zakaria Markar Khodjentz Amira, originaire d'Erivan, fut traducteur des oeuvres fameuses, telles que „Le roman de la rose et du rossignol“, publiées vers la fin du XVIII s. La place nous manque pour parler du rôle des commerçants arméniens. Disons seulement qu'ils ont introduit l'usage du café et des fruits secs en Europe (Marseille, Paris etc.) au milieu du XVII s.

En conclusion citons quelques lignes de la „Géographie universelle“ v. IX, Asie Antérieure, Paris Ha-

chette, 1884, par Elisée Reclus, page 341, et voyons l'opinion de ce géographe éminent sur le rôle des Arméniens dans la civilisation de la Turquie, condensée dans des mots suivants: „A Erzeroum, de même qu'à Constantinople, les Arméniens se distinguent des Turcs par un esprit plus ouvert et plus libre, un plus grand amour de l'instruction, plus d'initiative dans le commerce et l'industrie; dans le vilayet de Van il n'est pas une maison qui n'ait été construite par eux, pas une étoffe indigène qu'ils n'aient tissée, à peine un fruit qui ne vienne pas de leurs jardins“,

En Egypte.

Le quotidien „Houssaber“, rédigé par Navassardian (du Caucase), paraissant au Caïre, donna dernièrement une série d'articles fort intéressants sur le rôle des Arméniens dans l'antiquité, en communiquant des faits inconnus sur la part des émigrés arméniens dans la construction de l'Égypte antique en leur qualité de hauts fonctionnaires et des parents des pharaons. Plus tard, au V s. après Jésus Christ, au temps de la domination musulmane, Bedr-El-Djamali, forcément devenu musulman encore dans son enfance, sauva l'Égypte de la famine par des mesures prises à temps. En 1135 Behram (Vahram) El-Armeni, devenu vizir à la suite d'une expédition militaire couronnée de succès, mit de l'ordre dans les affaires de l'état, néanmoins lorsque le gouvernement voulut l'élever à un poste encore plus haut à condition qu'il renonce à sa foi chrétienne, il préféra de se retirer dans un couvent à Assouan, où la mort mit une fin à sa vie mouvementée.

Vers la fin du XVIII s., la culture du mandarinier fut introduite par Youssouf-Bey-el-Ermeni, émigré de Tokat, qui fut envoyé par le gouverneur d'Égypte Mehmet-Ali en France pour y faire ses études d'agronomie. A son retour le bateau sur lequel il faisait son voyage contraint par une tempête dut chercher abri à l'île de Malte. Là il constate la présence du mandarinier et de son fruit, jusqu'alors inconnus. A son départ il en prit des semences et des plantes, qu'il planta à son arrivée en Égypte. Les premiers fruits furent

présentés par Youssouf à son bienfaiteur Mehmet-Ali qui enchanté du goût de ce fruit, qu'il voyait pour la première fois dans sa vie, lui ordonna d'en planter dans ses jardins. La culture du mandarinier se popularisa bientôt dans toute l'Égypte. Le nom de celui qui l'avait introduit dans ce pays ne fut pas oublié, car le mandarin porte encore aujourd'hui le nom de „Joussouf-Bey“ en Égypte. Le poste de directeur de l'école d'agriculture fut confié pendant de longues années à Joussouf qui entre temps a ait été élevé au rang des beys.

Aux temps modernes, parmi bien d'autres, Artin-Bey se rendit célèbre par ses services méritoires à son pays adoptif, car il fut le fondateur de l'école d'économie domestique et de traductions. Quant à son fils Jakoub Pacha, membre de l'Institut de France, il fut ministre égyptien lorsque l'Égypte se trouvait sous la domination turque. En sa qualité de ministre de l'instruction publique il joua un grand rôle dans la construction de l'Égypte moderne.

Cependant l'Arménien qui fut le plus utile à l'Égypte est incontestablement Noubar Pacha, qui comme ministre-président introduisit de nombreuses réformes, en reconnaissance desquelles la nation égyptienne lui érigea un monument à Alexandrie. Son frère Arakel-Bey fut gouverneur du Soudan, tandis que son fils, Boghos Noubar Pacha, était directeur général des chemins de fer en Égypte.

Sans doute notre liste des Arméniens qui ont joué un certain rôle en Égypte n'est pas complète, cependant il nous semble que ces quelques noms illustres suffiront pour démontrer que le passage des émigrés arméniens dans ce pays a laissé des traces lumineuses dans sa culture.

Aux Balkans.

Quant aux pays balkaniques, le prof. Strzygowsky, Vienne, dit: „Simultanément avec l'influence arménienne exercée par les commerçants et les Goths dans les pays Danubiens, il faudrait mentionner l'immigration arménienne dans cette partie du monde.

L'évêque. Sébéos, l'historien byzantin. parle maintes fois de la transplantation des Arméniens en Thrace par l'empereur Maurikios (582—602) d'origine arménienne, une fois, lorsque recherchant l'union avec le roi Khosrov d'Arménie pour la réalisation de son plan, il éloigna de l'Arménie les éléments troublants, qu'il fit passer en Thrace sous la forme d'une armée conduite par un Mamikonian pour combattre les ennemis d'outre le Danube, et une autre fois, lorsque Phocas (602—510), aussi d'origine arménienne, son successeur, publia un édit, par lequel 30.000 cavaliers arméniens seraient nécessaires en guise de tribut et par lequel il ordonna que 30.000 familles partiraient pour la Thrace afin de s'y établir. En 600 l'Arménie fut impitoyablement exploitée par le gouvernement byzantin comme source de livraison de soldats. Ce dernier fait seul peut nous expliquer le passage des Arméniens vers l'occident“.

D'une transplantation d'Arméniens aux Balkans à une date ultérieure nous parle Stephan de Taron de l'époque de Basile II (976—1025), qui, suivant Gelzer, après avoir maîtrisé son empire „voulut faire émigrer en Macédoine les Arméniens se trouvant sous sa puissance, afin qu'ils y cultivent la terre, et il les y établit en grand nombre“.

Le point central du mouvement arménien sur les Balkans semble avoir été Philippople, soit Plovdiv, en Bulgarie. Sous Constantin V (740—775) les Pauliciens, une secte chrétienne arménienne, y furent établis et au XI s, suivant professeur Iriček, dans son „Histoire des Bulgares“, „la ville en est remplie. En 810, des droits civiques leur sont octroyés et ils y possèdent 8 églises. Alors il n'est pas étonnant qu'un siècle plus tard naquit le mouvement Bogomil, qui s'unit à celui des Pauliciens. Bogomil, un prêtre bulgare, fut son fondateur. Avec les Kathares et Albigeois, ce mouvement passa en Occident“. La ville de Pavlikeni, au nord de la Bulgarie actuelle, dénote que les Pauliciens arméniens y ont été en nombre important.

Durant le XIX et XX siècles à cause des persécutions des Turcs les Arméniens plusieurs fois se sont réfugié en Bulgarie, Roumanie, Grèce et Serbie.

Les Arméniens sont venus à Belgrade pendant la domination turque. Ils avaient à Belgrade leur colonie, leurs prêtres, leur église. Aussi lors de la domination allemande sont venus à Belgrade beaucoup d'Arméniens. Ceux-ci ont émigré, lorsque Belgrade est tombé entre les mains des Turcs, à Nowi Sad, où il y a jusqu'aujourd'hui une église arménienne. Près de Vršac il y a un village qui s'appelle Ermenovac.

La rue Kralja Petra à Belgrade portait dans le temps le nom de rue de Dubrovnik. C'était une rue commerciale. Les commerçants étaient les Dubrovcans et les Arméniens. Encore aujourd'hui, lorsqu'on démolit des vieux bâtiments, on trouve parfois des papiers arméniens.

Actuellement le nombre des Arméniens en Yougoslavie est très petit: par exemple, à Belgrade il n'y en a qu'une centaine. Parmi les citoyens yougoslaves d'origine arménienne nous ne nommerons que Mr George Davidovič, fondateur de la revue économique yougoslave et secrétaire de la fédération des unions coopératives de Yougoslavie.

En Pologne et en Russie.

Les relations des Arméniens avec la Russie datent depuis très longtemps. Le fait suivant est, peu connu dans l'histoire, à savoir, qu'en 1062, à l'invitation d'Isiaslav, prince de Kiev, 20.000 Arméniens avec leur cavalerie passèrent d'Ani en Russie pour y combattre les Polovtzi, mais à condition que, s'il plaisait aux Arméniens, ils seraient libres de s'y établir. Ce sont exactement ces colons qui, fondant la colonie arménienne de Kiev, se répandirent plus tard jusqu'en Pologne.

„Bien avant la chute du royaume d'Arménie aux mains de Tamerlan en 1375, dit Jacques Morgan dans son „Histoire du peuple arménien“ Paris 1919, citant un auteur polonais, „les Arméniens firent leur apparition chez nous (en Pologne), où ils furent invités par le prince de Galicie David. Le premier démembrement de l'Arménie provoqua une forte émigration: les émigrants arméniens prenant avec eux une poignée de

la terre natale dans un morceau d'étoffe, se dispersèrent dans la Russie Méridionale, au Caucase, au pays des cosaques, et 40.000 d'entre eux vinrent en Pologne".

De nouveaux courants d'émigrés arméniens se dirigèrent périodiquement des rives du P. nt vers la terre hospitalière des Sarmates (Pologne), et il faut le dire, ces hôtes venus de si loin se montrèrent vraiment comme le „sel de la terre“, comme un élément extrêmement désirable. Ils s'établirent principalement dans les villes et en maints endroits ils devinrent le noyau de la classe bourgeoise polonaise. La ville de Lvov (Lemberg), le foyer le plus patriotique de la Pologne, théâtre de tant de bouleversements historiques doit en grande partie son éclat aux émigrés arméniens. Kamenetz-Podolsk, cette couronne de vieilles forteresses polonaises, a reçu tout son renom des Arméniens, qui s'y sont établis. En Boukovine et dans toute la Galicie l'élément arménien joue un rôle de premier ordre dans la vie politique et sociale, dans l'industrie et dans le mouvement intellectuel. Ensuite dans toute la Pologne et dans sa capitale Varsovie les descendants de ceux qui furent jadis la grande nation de l'Arax s'installèrent dans toutes les carrières. Aux combats de Grünwald et de Varna prirent part les pères des Alexandrovicz, des Augustinovicz, des Agopovicz, des Apakanovicz, des Abgarovicz. De rang plus tardif sont sortis de célèbres polonais, tels que Malakovski, Missassowicz, Piramovicz, Pernatovicz, Jakhovicz, Mrazianovsky, Grigorovicz, Baroutch, Theodorovicz et Abramovicz, qui était président du parlement autrichien. Ajoutons encore la famille Oganovsky dont un des membres était général russe, et son fils est maintenant encore professeur d'économie politique à Moscou.

Par émigrations successives, les Arméniens de Pologne formèrent peu à peu une colonie répartie dans la plupart des villes comptant 200.000 nouveaux venus. Ils reçurent de la part des rois de Pologne un bon accueil, car les princes leur accordèrent non seulement la liberté religieuse, mais aussi des privilèges politiques spéciaux. Ainsi Casimir III (1330—1370)

concéda aux Arméniens de Kamenetz-Podolsk en 1344 et à ceux de Lvov en 1356 le droit de constituer un conseil national exclusivement arménien, qui portait le nom de „voit“. Ce conseil composé de douze juges administra en toute indépendance les affaires arméniennes. Toutes les délibérations officielles et tous les actes se faisaient non seulement en langue arménienne, mais aussi d'après les lois de la nation arménienne.

A partir de l'année 1183 les Arméniens de Lvov eurent une église, d'abord bâtie en bois. Démolie en 1363, elle fut remplacée par une construction plus importante, et cette église devint la résidence générale des prélats arméniens en Pologne et en Moldavie. En 1516, par ordre de Sigismond I (1507—1548), roi de Pologne, les Arméniens installèrent au centre d'un riche et aristocratique quartier de Lvov leur premier tribunal (ratouche). Ainsi ces émigrés en Pologne furent-ils l'objet d'attention spéciale et se virent doter de nombreux privilèges. Plus tard, au XVII s. persécutée par les Jésuites polonais, la population arménienne, au nombre de 50.000, quitta Lvov se dirigeant vers la Saxe, la Bavière, la Hollande et l'Angleterre, tandis que ceux qui restèrent (5.000 environ) embrassèrent la religion catholique romaine. Un siècle plus tard, les Arméniens de Pologne ont perdu tous leurs privilèges religieux et politiques et sont rentré sous la loi commune.

Quant aux émigrés de Lvov, qui, au nombre de 10.000, s'étaient rendus en Moldavie, ils furent obligés pendant la guerre turco-polonaise, en 1671, d'aller s'installer en Boukovine et en Transsylvanie. En Boukovine ils choisirent comme demeure la ville de Suszawa et ses environs, et en Transsylvanie ils fondèrent eux mêmes des nouvelles villes: Erzsebegvaros (Elisabetstadt) et Szamos-Ujvar (Armenierstadt) que par faveur spéciale, l'empereur d'Autriche Charles VI (1711—1740) déclara villes libres.

La Pologne fut le berceau de deux grands érudits arméniens: Stépanos Rochkian et Stépanos de Pologne, dont le premier est l'auteur d'un grand dictionnaire arméno-latin et latino-arménien, tandis que

le second, est l'auteur et le traducteur de plusieurs chefs d'oeuvre.

Venise.

Une grande partie des Arméniens de la Cilicie, avant et après la chute de ce royaume, avaient émigré dans les îles de Chypre, de Rhodos et de Crète, d'où ils passèrent en Italie pour s'installer à Venise, Livourne, Milan, Naples, Gênes, Pise et en d'autres endroits. D'autres allèrent se fixer en France, d'abord à Marseille, où l'on trouve jusqu'aujourd'hui une „rue d'Arménie“, plus tard à Paris. Sous le règne d'Henri IV deux Arméniens apportèrent en France l'élevage du ver à soie, qui joue actuellement un si grand rôle dans l'industrie française. Un autre Arménien, Jean Althen, dont la biographie est donnée séparément, introduisit en France la culture de la garance.

Mais de toutes ces colonies l'une des plus anciennes sur la Méditerranée et des plus importantes est celle de Venise, qui possédait dans cette ville ses églises et même des quartiers entiers. Une des rues habitée principalement par des Arméniens porte encore le nom de „Calle degli Armeni“. Les Mekhitaristes, une congrégation catholique arménienne, fondèrent leur monastère sur l'île de St. Lazare, et en 1512, alors que l'usage de l'imprimerie se répandait en Europe, ils créèrent la première imprimerie arménienne, qui dans la suite rendit à la nation arménienne d'incalculables services, devenant ainsi un foyer arménien de culture de l'esprit et de la vie intellectuelle.

Quant aux relations entre l'Arménie et Venise, elles furent surtout intimes pendant l'existence du royaume de Cilicie, et durant cette période importante de l'histoire arménienne les Vénitiens furent traités tout à fait spécialement par les Arméniens. Ces égards amicaux étaient naturellement rendus par Venise à la nation amie. Dans le royaume arménien la république Vénitienne avait son représentant, qui était plus qu'un agent diplomatique, car il était le gardien des intérêts commerciaux vénitiens, et c'est pourquoi il rési-

daît à Aiasse-un centre commercial et non point à Sis, capitale du royaume. La colonie vénitienne possédait même sa propre église à Aiasse et son cimetière, où un grand nombre de Vénitiens furent enterrés.

Les relations commerciales entre les deux pays étaient réglées par des traités, des privilèges que les rois arméniens accordaient aux sujets vénitiens. Quelques-uns de ces traités, comme, par exemple, celui conclu pendant le règne de Léon V, grand ami de la République Vénitienne, sont conservés dans l'original arménien parmi les archives de Venise. Un autre ami de Venise fut le roi Ochine II, auquel, lors de son avènement au trône, le doge de Venise, imitant les autres souverains de l'Europe, envoya comme ambassadeur le patricien Foscarini, chargé de très riches présents. Il fut un temps où la république Vénitienne procurait de l'or et des navires à toutes les nations.

Dans le siècle suivant, pendant les croisades, lorsque les Vénitiens et les Arméniens combattaient côte à côte contre les musulmans, profanateurs des lieux saints, et lorsque les Arméniens fuyaient des persécutions atroces des Turcs, les rapports amicaux continuèrent, et les Arméniens trouvèrent un asile sûr et le meilleur accueil à Venise. La colonie arménienne possédait sa propre église et son prêtre; elle donna des personnages illustres et dans la suite se mêlant aux Vénitiens elle perdit son individualité nationale. Rappelons entre tant d'autres Antonio Sourian, dit l'Arménien, qui a laissé un nom impérissable dans l'histoire de Venise. Il présenta au doge et au conseil des projets géniaux pour l'excavation des canaux et pour le renflouement des bateaux coulés etc. Il obtint de nombreux brevets. Pendant une terrible épidémie de peste il réussit à guérir des malades avec un nouveau remède. Il combattit héroïquement à la bataille de Lépante et contribua pas peu à la victoire finale par les géniales inventions dans le camp militaire et par interventions hardies et téméraires. La république, en souvenir de perpétuelle gratitude, nota tous ces faits dans ses annales.

VII

Les Arméniens en Russie.

Les relations des Arméniens avec les Russes daterent encore du temps byzantin, et elles s'affermirent à l'époque de Pierre le Grand qui, dans le désir de protéger les Arméniens chrétiens contre les persécutions mahométanes, ouvrit la Russie aux Arméniens de Perse et de Turquie. Ainsi un nombre considérable d'Arméniens vinrent s'établir en Russie, tout en apportant avec eux la culture de la vigne ainsi que celle du mûrier et l'industrie de la soie. Catherine la Grande, impératrice de la Russie, afin d'attirer les Arméniens dans son état et de les protéger plus efficacement, fonda deux villes arméniennes: Nakhitchévan sur le Don, et Grégoripol sur le Dniester. Cette grande impératrice projeta même un état nouveau arméno-georgien avec le prince Potemkine comme roi.

Les privilèges octroyés aux Arméniens en Russie remontent à 1708, l'année où Pierre le Grand leur accorda des concessions importantes. En 1764, par une autorisation du sénat russe, le code national arménien fut applicable aux Arméniens d'Astrakhan, colonie fondée par les habitants de la capitale arménienne Ani, après sa destruction par les mongols en 1331. En 1765 l'impératrice Catherine accorda les mêmes privilèges aux Arméniens du Nouveau-Nakhitchévan, près de Rostov. Plus tard, sous les successeurs de l'impératrice, la politique russe envers les Arméniens changea: ces privilèges furent abolies et remplacés par un contrôle sur les affaires arméniennes intérieures, religieuses et nationales. Malgré ces mesures rigoureuses, les Arméniens procurèrent une prospérité incontestable au commerce, à l'industrie et à l'agriculture du pays qu'ils habitaient.

Durant les guerres presque interminables contre les Persans et les Turcs, pour la conquête définitive du Caucase, l'armée russe comptait dans ses rangs un nombre considérable de généraux d'origine arménienne, tels que le prince Madatoff, qui prenait part dans les guerres contre Napoléon, les Persans et les Turcs et est décédé à Choumen, le prince Arghoutinski-Dolgoroukoff, Loris-Melikoff, Chelkovnikoff, Lazareff, Ter-Ghoukassoff, le prince Beboutoff, Alkhazoff et bien d'autres, qui rendirent de services inappréciables à leur gouvernement, non seulement dans le domaine militaire, mais aussi politique et administratif. Ainsi le colonel Lazareff, chargé des soins de 40 mille Arméniens, émigrés de la Perse en Russie, fut plus tard le fondateur de l'institut des langues orientales à Moscou. Cet établissement scolaire fut sauvé de la russification sous le regne d'Alexandre III, grâce aux efforts de Delianoff, ministre de l'instruction publique qui, quoique russophile et conservateur, n'oublia pas cependant son origine arménienne et rendit ainsi un service incontestable à sa nation. Sous Alexandre II un autre général russe d'origine arménienne, Loris-Melikoff, joua un rôle fort important comme ministre-président, en projetant une constitution démocratique pour la Russie.

Quant au domaine intellectuel, c'est surtout le nombre important de savants, de professeurs enseignant dans les universités, qui nous frappe. Parmi les professeurs à l'université nommons: S. Eghiasaroff, de la faculté de droit à l'université de Kiew, auteur de deux livres remarquables: „Les guildes dans la Trans-Caucasie“ et „La commune rurale dans la Trans-Caucasie“; G. Gambaroff, professeur de droit civil à l'université de Moscou, qui fonda avec Maxime Kovalevski en 1903 „l'école russe des sciences sociales“ à Paris, et Nersessoff, professeur de droit commercial de la même université. Plus nombreux sont les professeurs en médecine, ainsi A. Aghababoff et le prince Argoutinsky-Dolgoroukoff à l'université de Kazan, Vartanoff et Ogandgianianz à St.-Petersbourg, Toumas à Varsovie; dans d'autres domaines, ainsi, p. ex., dans la philologie, signalons: Nazarianz, Emine, Patkanoff, Ha-

latianz et Adontz, ce dernier enseignant actuellement à l'université de Bruxelles. D'autres professeurs actuels sont Chlitchieff à Belgrade, Chahnazaroff à Zagreb, les frères Orbeliani à Leningrade, d'ont l'un orientaliste et l'autre physiologue. L'académicien Tamanoff, architecte de grande renommée de Petrograde, s'établit plus tard à Erivan, capitale d'Arménie, pour y diriger les travaux de construction. Le prof. Bouniatian de l'école polytechnique de Tiflis est connu par son livre sur „Les crises économiques“. Le prof. Kalantar occupe actuellement la chair d'agronomie a l'institut d'agronomie de Moscou, comme le professeur Karakach occupait la même place à Petrograd. Parmi les hommes de lettres nommons: K. Esoff, sous — secrétaire dans ministère de l'instruction publique et auteur d'un livre sur „Les relations des Arméniens avec Pierre le Grand“; G. Djantchieff, qui écrivit son livre bien connu sur „L'Époque de grandes réformes“ au regne d'Alexandre II; l'historien Djivilegoff, le publiciste prince Toumanoff, pendant de longues années rédacteur du quotidien „Novoie Obozrenie“ (Nouvelle Revue) de Tiflis; le publiciste A. Kotelnikoff, éditeur d'un quotidien à St.-Petersbourg¹⁾; les frères Berberoff de Rostow, auteurs d'écrits en langues arménienne et russe; les poétesses Marietta Chaghinian, N. Berberoff etc., le romancier célèbre Nemirovitch-Dantchenko, dont la mère fut une arménienne, A. Amirchianz, orientaliste et traducteur de la Bible en turc et du Coran en arménien l'orientaliste connu K. J. Basmadjan (Paris) etc.

Notre liste d'érudits de nationalité arménienne ne serait pas complète, si nous n'y ajoutons pas encore quelques noms de professeurs connus, occupant des chaires a l'étranger, tels que: A. Artsrouni, frère du rédacteur du quotidien arménien „Mchak“ de Tiflis, professeur de minéralogie a l'école polytechnique d'Aix-la-Chapelle, et Abelianz de Tiflis, professeur de chimie a l'université de Zurich.

¹⁾ Outre cela plusieurs quotidiens russes à Mosou, Tiflis, Bacou, Vladikavkaz, Piatigorsk, Rostow, Bucarest, Sofia et Paris avaient comme éditeurs et rédacteurs des Arméniens et en ont encore maintenant.

Dans les arts on rencontre souvent des noms qui trahissent leur origine arménienne. Aivasovsky s'est immortalisé dans la peinture non seulement en Russie, mais tout autant à l'étranger. Actuellement Sarian, peintre, a reçu le titre d' „artiste du peuple“ du gouvernement soviétique. Parmi les acteurs fameux signalons P. Adamian de Constantinople, interprète de „Hamlet“ sur les scènes de Russie et puis à l'étranger. Le nom de fameux régisseur de cinéma Mamoulian est trop connu pour que nous nous y arrêtions. N. Balieff, artiste comique, dont la renommée a dépassé les frontières de la Russie, surtout en France, qu'il visitait très souvent, et aux Etats-Unis, où il mourut à New-York. Parmi les nombreux compositeurs et musiciens nommons Spendiaroff, auteur de „Bayati“, pièce fort populaire surtout en Russie; Karganoff qui, outre ses compositions musicales, écrivit en langue russe les biographies fort documentées de Mozart et Bethoven. Il légua à l'université d'Eri van sa riche bibliothèque de livres et manuscrits, parmi lesquels se trouve l'acte d'abdication de Napoléon I. Quant au Komitas Vartapet, créateur du style arménien en musique, il jouissait d'une renommée internationale encore de son vivant.

Parmi les hauts fonctionnaires qui rendirent de services appréciables à l'état russe signalons S. Goulitchambaroff, auteur de nombreux livres sur l'industrie de naphte. La création de cette industrie en Russie est due en grande partie aux ingénieurs et entrepreneurs arméniens. Les noms des propriétaires de sources de naphte à Bakou et à Grozny, tels que Mantacheff, Ghoukassoff, Maïloff, Adamoff, Pitoïeff, Lianozoff, Ter-Oganesoff, Kianjountzeff, Amiroff, Sourabekoff etc. sont connus, tant en Russie qu'à l'étranger. Le premier d'entre eux, Mantacheff, mécène connu, construisit à Paris l'église arménienne et subsidiait pendant un certain temps le Grand Opéra de Paris. M. Gulbenkian créa l'industrie de naphte en Mésopotamie.

Dans l'industrie russe, les Arméniens ont joué un rôle qui n'est pas à dédaigner. L'industrie de la pêche sur les bords de la mer Caspienne, tant en Russie qu'en Perse, fut organisée par les Lianozoff, Maï-

loff, etc. La fabrication de l'huile de tournesol, de cigarettes, de chaussures au Caucase et à Rostov sur le Don se trouvait presque entièrement entre les mains des Arméniens. Les frères Emphiadjianz furent des grands industriels, dont l'un fut ministre de finances en Arménie en 1920 et l'autre fondateur d'une fabrique de cigarettes en Belgique. L'organisation de l'exportation du riz, du coton, des fruits secs de la Perse en Russie est due principalement aux frères Toumanianz, dont l'un fut aussi directeur de la cour de la monnaie persane auprès du chah de Perse. Quant à l'ingénieur Babaiantz, il gérait la cour de la monnaie russe à Petrograd avant la révolution bolcheviste. Ajoutons le nom de Taïroff, rédacteur de la „Revue de viniculture“ qui, par ses écrits, a rendu de services appréciables dans le domaine de la viniculture.

Pour finir citons des auteurs russes à ce propos. D'après l'historien russe V. Potto, les Arméniens sont des bons organisateurs. Voici ce qu'il écrit à ce sujet: „Dépourvus de toute aide matérielle, ils (les Arméniens) s'arrangeaient d'une manière quelconque parmi les anciens habitants de leur race en Géorgie: ils s'établirent dans les déserts et même il se laissèrent inscrire comme des serfs. Des centaines moururent de faim, du froid, des fièvres accablantes. Quant à la peste qui sévit en ce pays entre 1804 et 1805, elle n'en laissa pas même un quart. Néanmoins les Arméniens se fixèrent dans quelques parties des districts Telav, Signach, Bartchali et Lori, des rayons souffrants du manque des travaux agricoles. Tout en labourant la terre, ces mêmes Arméniens servirent de guides à l'armée russe lors de sa campagne contre la Perse, en l'avertissant de trahisons et des complots contre elle, en lui fournissant des renseignements sur l'ennemi, en la pourvoyant de provisions nécessaires, et en cas de nécessité en se battant dans ses rangs...“ (Général V. Potto. La guerre au Caucase, St. Pétersbourg, 1888, vol. III, page 722.)

Voici encore une citation, tirée du livre du prof. P. I. Kovalevsky: „Le Caucase“. St. Petersbourg, 1914. vol. I, page 303: „Les Arméniens du Karabagh (Transcaucasie) sont en général des hommes de haute

stature et de belle apparence, d'une expression calme, quoique un peu rude. Leur regard est ouvert, égal et hardi. Ils sont très énergiques, entreprenants et intelligents. Des généraux glorieux tels que Madatoff, Beboutoff, Loris-Melikoff, Lazareff, Ter-Ghoukassoff etc. en sont sortis.

Les Arméniens de Karabagh en labourant la terre ont élevé l'agriculture à la hauteur nécessaire. En outre les Arméniens s'occupèrent avec beaucoup de zèle de l'élevage du bétail, des chevaux et des moutons, ainsi que d'apiculture et des métiers. L'influence de l'agriculture sur les Arméniens fut telle que les traits vifs de leur caractère changèrent en stabilité, conservatisme, amour envers la patrie, application, lenteur dans la réflexion, et leur fort organisme se développa durant des siècles dans les travaux agricoles. Les Arméniens du Karabagh s'occupent peu de commerce..."

VIII

Architecture Arménienne.

Dans ce chapitre, nous ne faisons que citer l'opinion des éminents spécialistes, tels que le prof. Strzygowski et dr. Carl Roth, sur l'architecture arménienne dans ses rapports avec l'art byzantin.

Ainsi, dans son livre „Sozial-und Kulturgeschichte des byzantischen Reiches“, Berlin 1919, le dr. Roth écrit à la page 77, ce qui suit: „L'art byzantin apparaît comme un produit de trois éléments: l'hellenisme, l'orient et le christianisme. Son fondement est formé par la tradition classique qui donna une tendance hellénistique aux centres principaux et influents, tels que Antioche, Alexandrie et Ephèse. Tout en l'amplifiant et l'influançant s'y ajoutèrent les arts assyrien et persan qui, venus de Babylon, de Seleucie et de Ktésiphon, se transformèrent sous les Sassanides d'une manière charmante et originale, tout en se répandant plus tard de Bagdad en Syrie, en Egypte et en Asie-Mineure, où ils apportèrent la voûte et la coupole, le charme des décorations multicolores à l'intérieur et à l'extérieur des bâtisses, la préférence pour des matériaux luxueux, l'art délicat dans la technique de l'émail et le style monumental s'exprimant dans l'orient par la glorification de la puissance autocratique dans la peinture. L'Arménie a joué ici un rôle important, même le plus important en ce que s'est de l'Arménie que s'est répandue l'architecture de la coupole en passant par les pays méditerranéens dans l'Europe Occidentale, devenant ainsi le prédécesseur direct de l'architecture religieuse romane en Europe, ce qui a été démontré par le célèbre professeur Vien-

nois M. Strzygowski dans son grand ouvrage de deux volumes sur „L'architecture arménienne en Europe“.

A la page 78, le dr. Carl Roth continue: „De nouvelles idées unissent ici l'antiquité hellénistique au christianisme. C'est l'Orient qui donne et non pas Rome, comme on a pensé longtemps et comme on le soutient encore. Il est impossible que cet art ne soit que l'expression provinciale de l'art de l'empire romain: c'est un art nouveau dans lequel, comme dans toutes les manifestations de la vie byzantine, la Grèce et l'Orient s'entremêlent, tantôt se frayant paisiblement passage, tantôt trouvant de l'opposition vive lors de sa pénétration, tout en suivant l'époque et la place. Très souvent il se trouve sous l'influence de diverses dynasties qui, suivant le pays d'où elles proviennent, soit la partie occidentale ou orientale de l'empire, transplantent les idées artistiques de leur patrie en Byzance, donnant ainsi un ton officiel à l'art.

Constantinople, cette capitale, centre de différents courants spirituels, située sur la frontière du monde gréco-oriental, commence peu à peu à exercer décidément une influence sur les tendances artistiques: elle, cette métropole, centre de culture, doit donner, aussi à l'art. Avec la cathédrale de S-te Sophie elle crée la formule fondamentale de l'architecture religieuse.

L'art arménien, comme intermédiaire entre l'Iran antique et la Byzance acquit pour ainsi dire une position mondiale, en devenant le créateur de l'art le plus important: la construction de la coupole et son développement monumental.

Le prof. Strzygowski écrit à ce sujet dans son oeuvre haut mentionné (page 716): „La construction arménienne de la coupole est un rejeton aryen, comme le sont aussi le culte de Mithras et le manichéisme. Cette architecture fut acceptée avec une rapidité incompréhensible pour nos nations modernes par les pays méditerranéens et par l'Europe grâce à la loi des contrastes, puisque dans ces parties du monde dominaient les constructions longues (Längsbau) d'ori-

gine gréco-romaine et romano-germanique... La formation de l'architecture arménienne tombe justement dans une époque qui pour l'Europe peut être considérée comme la plus sombre, lorsque l'ancienne culture, par sa faiblesse intérieure, pouvait à peine, lors de l'invasion des peuples du nord, trouver un terrain ferme pour une formation nouvelle de son état spirituel. Pendant qu'en Europe tout est pêle-mêle, en Arménie, au contraire, malgré les courants opposés, qui venant de Byzance et de Perse cherchent à s'y fixer, on remarque une croissance continue du mouvement national cependant de grande importance pour le reste du monde, puisqu'il a lieu au moment de l'effondrement du monde méditerranéen. En Arménie à cette époque—ce qui n'est pas le cas ni à Byzance ni à Bagdad, — la cour royale attire de tous les pays les forces nécessaires pour la réalisation de ce mouvement national et original, qui n'est pas empêché par des aspirations à une domination mondiale de la part de son souverain. Enfin les jeunes peuples nouvellement entrés dans la culture rivalisent avec l'Orient et acceptent volontiers tout ce qui leur en vient. A de pareilles conditions le mouvement puissant, que nous avons signalé en Arménie, devait avoir du succès et devait tomber sur un terrain fertile à l'Occident.

Au IV siècle l'état et l'église sont étroitement liés en Arménie et tous les deux sont nationaux sous l'égide des Arsacides. Ainsi nous y voyons ce mouvement mûrir, et il est entretenu vivant durant des siècles sombres jusqu'à 1000, époque où tous les autres états et églises tombèrent sous la puissance de Rome et de Byzance, respectivement de l'Islam. En Arménie la possibilité existe qu'une originalité puisse s'y développer, qui pénétrera d'abord en Occident et plus tard, par un mouvement réflexe, s'avancera en Europe grâce aux pèlerinages, au mouvement commercial et aux croisades. Lors de la renaissance ce mouvement put gagner sa dernière influence cependant définitive par l'intermédiaire des artistes immigrés. Ajoutons que ces infiltrations en Europe Occidentale furent à toutes les époques également efficaces dans

l'Europe Orientale sur leur passage à travers les pays de la Mer Noire. Il est évident que l'influence de l'art arménien, quoique jusqu'à présent passée inaperçue, n'était pas insignifiante".

Le dr Carl Roth écrit à la page 83 de son livre déjà mentionné: „L'étape principale dans le développement de l'architecture byzantine forme l'époque de Justinian, qui dans l'architecture ainsi que dans la décoration de la S-te Sophie créa le type caractéristique pour le Byzance. A la place de la vieille basilique, construite par Constantin et détruite par le feu en 532, lors de la révolution à Nicée, s'élève durant une période de 5 ans sous les mains des maîtres de l'Asie Mineure Isidir et Anthemios (de Cappadoce ou d'Arménie) une construction nouvelle, embellie par une magnificence inouïe et par des matériaux les plus coûteux du monde, ce qui fit s'écrier Justinian plein d'extase devant le peuple, en admiration de cette merveilleuse construction, les paroles suivantes: „Solomon, je t'ai vaincu". Actuellement cette oeuvre d'art évidemment n'offre plus le spectacle brillant d'autrefois. Les constructions extérieures, l'atrium, les colonnades, les fontaines pleines d'enchantement ont disparu et les murs en brique tout nus avec des constructions latérales défigurantes causent une vive déception au spectateur moderne".

En 989 les murs de la S-te Sophie, fortement endommagés par un tremblement de terre, furent restaurés par l'architecte arménien Tiridates, célèbre par ses constructions à Ani, capitale d'Arménie. La participation des maîtres arméniens dans l'exécution de la construction de S-te Sophie a été confirmée par la découverte récente de l'image de Grégoire l'Illuminateur, fondateur de l'église grégorienne arménienne, sur les murs de la coupole centrale.

Sous ce rapport il n'est pas sans intérêt d'apprendre ce que l'explorateur viennois Hermann Abich écrit en 1844 de Tiflis (Caucase) sous l'impression de sa visite à la ville d'Ani, capitale en ruines des Bagratides: „Lorsque nous planons et projetons la construction d'une église, nous cherchons et réfléchissons beaucoup, cependant nous ne réussissons qu'à donner un emprunt mal caché, quelque chose peu

ressentie au coeur, et outre mesure étudiée. Mais, à la vue de ces vieux temples arméniens, on ne peut que souhaiter qu'une appréciation plus attentive leur soit vouée comme modèle pour notre époque. Où pourrait on trouver ce qui est beau et ce qui contenterait nos besoins, si ce n'est dans la réalisation soutenue et simple des idées matérialistes, dans la période florissante de l'antiquité, de l'architecture religieuse et chrétienne comme à Ani et ailleurs?" Abich ne pouvait alors pressentir que non seulement la beauté et l'utilité, mais surtout l'idée fondamentale de la construction de la coupole sur un carré en blocage intérieur, recouvert de pierres ouvragées devait arrêter l'attention du temps moderne aux créations architecturales arméniennes de l'antiquité chrétienne.

Suivant l'opinion du prof. Strzygowsky (page 717) le moyen âge signifie au point de vue des arts une pénétration des formes artistiques en Europe grâce aux invasions des peuples du nord au sud et à l'ouest. L'architecture religieuse arménienne, provenant directement des aryens orientaux de l'Iran le prouve par la propagation de l'ornementation par tresses (Bandgeflecht). Cette extension eut lieu encore lors de l'antiquité chrétienne, premièrement par l'immigration arménienne, surtout des artistes, puis par l'invasion des Gots orientaux des steppes de la Russie Méridionale à travers l'Europe du Sud jusqu'en Gaule et en Espagne, et enfin par la propagation de la secte des Pauliciens dans le Sud de l'Europe entière.

Ce qu'on trouve en fait de traces conservées de construction de coupole, soit à Constantinople, en Italie méridionale, à Ravenne, à Milan, en Espagne, en Gaule et aux bords du Rhin, ne représente que des ramifications isolées d'un mouvement se frayant un passage en venant de l'Orient. Comme c'est en Mésopotamie que nous nous avons découvert les traces de notre construction de voûtes du moyen âge, ainsi c'est en Arménie que nous trouvons depuis la Renaissance l'origine des genres les plus importants de la construction de la coupole orientale. C'est en Arménie qu'il faudrait chercher la solution du problème du miracle représenté par S-te Sophie de Con-

stantinople, dont la formation restait jusqu'à nos jours inexplicable, parce que seulement des constructions isolées montraient la route menant vers elle, mais qui, néanmoins, ne pouvait prouver qu'elle en fût la couronne naturelle. En Asie-Mineure et en Mésopotamie, continue le prof. Strzygowski, je pourrais bien prouver l'hypothèse de l'origine de la construction voûtée nordique du moyen âge, mais pas celle du fondement et du développement historique de S-te Sophie, de l'architecture byzanto-orthodoxe et italienne, en un mot, de la coupole. Les personnalités créatrices qui rendirent possible la réalisation d'une construction monumentale telle que S-te Sophie, furent des Aryens, c'est-à-dire que ses initiateurs furent des Iraniens, les continuateurs des Arméniens, et ceux qui l'achevèrent enfin furent des Grecs. Mais il faudrait compter avec le fait que les Arméniens furent en architecture dans l'antiquité chrétienne ce que les grands architectes italiens furent pendant la période baroque pour l'Europe entière: les créateurs et les instigateurs continus d'une idée artistique et originale. Comme on ne pouvait s'expliquer l'architecture moderne du Nord sans connaître son instigateur en Italie, de même on ne pouvait jusqu'à présent résoudre le problème de l'architecture chrétienne de la coupole, vu que les connaissances de son point de départ en Iran et en Arménie faisaient défaut.

„Nous devons l'extension de cette architecture en partie à l'émigration arménienne, surtout des intellectuels. Evidemment personne n'a songé que les Arméniens, vivant dans un pays montagneux lointain aux bords du vieux monde devaient un jour gagner de l'influence sur les arts plastiques à Rome, en Egypte, en Asie-Mineure, à Constantinople, sur les Balkans et en Europe. L'opinion qu'ils soient venus en Occident sans donner quelque chose est celle qui règne encore aujourd'hui exclusivement. Serait-il possible que la grande et riche Byzance aurait eu besoin des ces paysans et des despotes que ce petit pays ait donnés? C'est exactement ce problème que j'ai traité d'abord sous la forme de la question „L'Orient ou Rome?“ pour l'exprimer plus

tard sous celle de „L'Arménie ou Byzance?“ dont il s'agit. Nous ne signalerons ici que le groupe qui nous fera paraître les Arméniens comme les porteurs („Träger“) de la culture de leur patrie vers la Méditerranée et l'Occident“...

Plus loin le prof. Strzygowski constate l'influence que Leonardo da Vinci a subi lors de ses voyages en Orient, car, suivant l'opinion de cet éminent spécialiste en architecture, „on ne comprendra Leonardo comme architecte que lorsqu'on accepte son séjour prolongé en Arménie. Une source très importante de ces impressions sur Leonardo est à trouver dans ses récits relativement à un tremblement de terre accompagné d'éboulements et d'inondations, lorsque Leonardo dut chercher refuge avec les habitants du pays dans les ruines des églises arméniennes. Maintes fois il a été question qu'on pourrait considérer Leonardo comme l'apporteur de l'architecture arménienne en Occident“.

En conclusion nous voudrions citer quelques informations données par S. Runciman, byzantologue connu, dans son livre „La civilisation byzantine“ (traduction française de l'anglais, Paris, 1934), dans le chapitre sur l'art byzantin:

„Byzance introduisit dans l'architecture le secret d'équilibrer la coupole sur un carré... La source de l'inspiration en est encore inconnue; quant aux architectes qui en perfectionnèrent la technique, c'étaient des Grecs et des Arméniens... La croix grecque est probablement originaire d'Arménie... Elle apparut en Grèce à la fin du VIII s., à Skiprou, en Béotie, province en contact étroit avec l'Orient, et l'exemple le plus admiré en était la nouvelle église construite par Basile I et détruite par les Turcs... Cependant cette forme ne se répandit jamais autant à Constantinople que dans les provinces où la majorité des architectes paraît avoir été formée des Arméniens“.

Quant à l'ornementation des édifices, suivant Runciman „dans la mosaïque se glissent des représentations de paons et de griffons inspirées de l'Orient lointain, et l'Iran, agissant par l'intermédiaire d'artistes arméniens, lui enseigne sa manière d'interpréter l'ani-

mal non par une représentation fidèle mais comme un motif décoratif".

En conclusion ajoutons ce que dit Runciman sur l'influence arménienne dans la peinture: „Une origine commune de la peinture italienne et de la peinture byzantine tardive peut être trouvée en Arménie Cilicienne dont les manuscrits enluminés du XIII s. combinent la richesse et la puissance avec une émotion doucement humaine que Byzance n'a jamais connue".

Les opinions des autorités haut mentionnées sont confirmées par les trouvailles des restes des églises arméniennes en Bulgarie (Peruchtchica) et à Krakow. Aussi le professeur G. Baltouchaytis de l'université de Kaunas a récemment confirmé la théorie du prof. Strzygowski par d'autres faits.

IX

Les Arméniens comme coopérateurs.

Les Arméniens ont joué un rôle important dans l'organisation coopérative de la Russie. On peut dire que cette organisation est par tradition arménienne. Les Arméniennes depuis l'antiquité même ont inventé une forme originale de coopérative primitive, qui s'est conservée jusqu' avant la guerre mondiale dans l'Arménie Russe. Ainsi dans les villages du gouvernement d'Erivan, notamment à Ikdir, s'était conservée une forme primitive de coopération qui fait honneur à la femme arménienne. Son but était la préparation du fromage, du beurre et du yoghourt séché pour les provisions d'hiver du ménage. Pour éviter l'évidente déperdition de forces qui aurait lieu si chaque famille se constituait en propre laiterie minuscule, toutes les fois que la nécessité se présente de fabriquer une grande quantité de fromage, de beurre ou de yoghourt, toutes les femmes se rendent avec leur lait chez l'une d'entre elles, qui allume le four pour fabriquer ces produits. Les femmes apportent le lait dans des pots en grès de dimensions égales, et, dans le cas où le pot n'est pas plein, son contenu est mesuré d'une manière primitive à l'aide d'une petite tige en bois, sur laquelle le niveau de lait est marqué par une petite encoche. Ces tiges sont conservées afin de savoir la quantité de lait apportée par chacune. Les produits obtenus de tout ce lait ne sont pas partagés, mais restent la propriété de la femme chez qui l'on a travaillé. Ensuite on apporte le lait dans ce même but, à tour de rôle, dans chaque maison du village, jusqu'à la dernière, et ainsi chaque famille est pourvue de ses

provisions pour la saison. Comme au printemps le lait contient moins de crème on l'apporte dans la maison de la femme la plus aisée, car on estime que la perte sur le produit est moins sensible pour elle que pour une pauvre. Ainsi donc les travaux de laiterie sont assumés par les paysannes à tour de rôle, de façon à ne pas peser sur une seule famille.

Quoique la technique agricole du paysan arménien soit toute primitive, cependant il sent profondément la puissance et la beauté du travail collectif: il est coopérateur agricole né. Ainsi en certains endroits du Caucase l'action du semeur est considérée comme une sorte de culte religieux. Le paysan jette la semence de quatre côtés en forme de croix: une poignée pour Dieu, une autre pour les pauvres, une troisième pour les oiseaux et une quatrième pour lui même.

L'aide mutuelle entre les Arméniens dans les travaux agricoles, dans l'irrigation (utilisation des eaux par tour), dans la récolte etc. était chose habituelle. Elle était répandue tout autant en Arménie Turque qu'en Arménie Russe. La coopération dans ses formes principales, telles que caisses rurales, coopératives de consommation, coopératives agricoles de production, est très répandue en Arménie Russe depuis 1900.

Bien de travaux se font en commun chez les Arméniens. Ainsi vont ils à la chasse en grande compagnie de six à dix personnes. L'animal tué est partagé en parties égales, suivant le nombre des participants à la chasse. Pour les travaux durs de l'été les Arméniens d'un village s'unissent pour les faire en commun. Ainsi, par exemple, lors du nettoyage du maïs tout le village travaille en commun, on s'assemble d'abord chez l'un d'entre eux pour passer ensuite chez un autre, chez le troisième, ainsi de suite, suivant le cas où le maïs a mûri plus tôt. Lorsque des quantités considérables de maïs ou de tabac sont traitées, les prix sont fixés en commun. Un ou plusieurs villages choisissent entre leurs habitants l'homme le plus expérimenté entre eux pour qu'il entre en relations avec les acheteurs. Les principaux travaux agricoles tels que le labourage, l'ensemencement, le nettoyage, la moisson, commencent simultanément par les paysans.

La première coopérative arménienne moderne a été fondée en 1865 à la ville Akn (vilaiet Harput), en Arménie Turque. Son fondateur M. Durian s'adressa à la population avec les paroles suivantes: „Le paysan grâce a son labeur et sa honnêteté extrait de la terre la moisson; l'habitant de la ville, au contraire, se nuit et nuit aux autres par les ruses différentes; les habitants des grandes villes, des nombreux fainéants, ne vivent que grâce aux cultivateurs de la terre; leurs maisons et palais sont bâtis avec l'argent et souvent avec les mains des paysans; néanmoins le citadin méprise le villageois. La vie et le travail duquel d'eux, du citadin ou du villageois, plait au bon Dieu?— demande Durian et répond: „Certes, la vie et le travail du paysan. Au nom du Dieu et pour faciliter la vie des cultivateurs de la terre nous avons décidé de fonder une copérative dans l'esprit de nos ancêtres, ce qui donnera aux paysans la possibilité de gagner bien sa vie et nourrir tout le monde par le travail honnête“.

Les fondateurs de la coopérative ont acheté un terrain assez vaste aux environs de la ville. et la nouvelle coopérative a reçue le nom „Le nouveau Arménien“. Cet achat a effectué avec une somme de 100 livres turques le fameux évêque arménien Sirvanztianz, du livre duquel nous tirons cette notice.

M. Durian a invité 15 familles pauvres de la ville et des environs de s'installer sur le terrain acheté et, inspiré par l'évêque, ordonna aux membres de la coopérative vie simple et pure. A côté de l'agriculture on a commencé à exercer le tissage à domicile. On distribuait les moissons proportionnellement au travail d'un chaque membre, puis on vendait l'excédant immédiatement parce que le statut de la coopérative défendait l'accumulation du grain comme chaque spéculation. De recette de la vente on payait 10% au gouvernement turc au titre d'impôt et on rétribuait le prêtre et l'instituteur, qui ont été aussi invités par M. Durian.

Malheureusement cette colonie coopérative n'a pas pu exister longtemps à cause de malveillance du gouvernement turc.

Parmi les Arméniens qui travaillaient dans la

coopération russe nous ne nommerons que trois personnes: M. Avsarkisoff, directeur de la banque coopérative panrusse à Moscou, Mamikonoff, Kotelnikoff et R. Agababoff, actuellement avocat à Téhéran (Iran), qui publiait en 1916—18 à Moscou, avec l'auteur de ce livre, une revue coopérative sous le titre: „Le monde Coopératif“. En France au commencement de ce siècle Rouben Berberoff a aidé matériellement la fondation du magasin coopératif de gros, du reste avorté, tondé par M. Deslinieres. Actuellement en Roumanie travaillent aussi quelques coopérateurs d'origine arménienne: M. Tatos, directeur de la Centrale coopérative d'importation et d'exportation, dr. Harmath, directeur de la Centrale des coopératives „Hangya“ et M. Tourieff. Nommons encore Mr Georges Davidovic secrétaire de la Fédération des unions des coopératives de Yougoslavie, qui est aussi l'auteur d'une brochure sur la coopération yougoslave.

A la fin du XVII et au commencement du XVIII siècles les émigrés arméniens traversant la Roumanie actuelle ont fondé quelques villes et plusieurs coopératives. En 1700 dans la ville de Gherla sous l'égide d'un évêque les émigrés ont fondé une coopérative de production de cuir. Les empereurs autrichiens Charles VI et Marie-Thérèse ont legalisé cette coopérative par des ordonnances spéciales et protegeaient son secret de préparation de cuir.

En 1718 les émigrés arméniens ont fondé une coopérative d'achat et de vente qui importait des marchandises de Vienne et de Budapest. Le profit de cette coopérative fut utilisé pour l'église et la bienfaisance.

Récemment les émigrés arméniens ont fondé des coopératives de crédit et de consommation, d'abord à Sofia en 1932 et puis à Plovdiv (Bulgarie), Jerusalem, Bucarest, Boston etc.

La coopérative arménienne de crédit à Sofla a aussi aidé la fondation de la coopérative de crédit des émigrés russes dans la même ville.

Jean Althen.

Jean Althen naquit à Djoulfa (Ispahan), en 1711, dans une famille très riche. Son père fut pendant un certain temps ambassadeur à Vienne. Jusqu'à l'âge de 25 ans Jean vécut dans l'aisance, mais au temps du règne de Nadir-Chah, lors des massacres des Arméniens par les Persans, la famille d'Althen ne fut pas épargnée: tous ses membres passèrent par le glaive, et ses richesses furent confisquées. Seul Jean avait été sauvé. Il fut vendu comme esclave et amené en Anatolie où, durant quinze ans, il laboura la terre. Cependant, réussant s'enfuir, il vint à Smyrne chercher la protection du consul français, qui le recommanda à l'ambassadeur de France en Turquie. Ce dernier ne manqua pas de s'intéresser au sort de ce jeune homme, et il lui donna la possibilité de partir en France, tout en lui recommandant de se présenter devant le roi de France Louis XV. Dans son bagage Althen emportait des graines de garance, plante produisant une couleur rouge de fort bonne qualité.

Arrivé à Marseille, en 1736, la vie fut pour lui très dure, et vu son manque de moyens il ne put réaliser son désir ardent de se présenter devant Louis XV à Versailles. Néanmoins le bonheur lui sourit enfin: il fit la connaissance d'une riche famille française, qui lui donna en mariage sa fille avec une grande dot, à condition qu'il acceptât le catholicisme. Vu que le but d'Althen était d'introduire à tout prix les graines de garance en France et ainsi être utile à ses compatriotes émigrés en ce pays, il accepta la condition qui lui fut offerte. Peu de temps après son mariage il se ren-

dit à Versailles et pendant l'audience chez le roi de France il parla d'une manière si convaincante des possibilités d'une nouvelle organisation de l'industrie de la soie au moyen de la culture de la garance, que Louis XV lui promit son assistance.

Alors Althen, se rendant à Montpellier, y fit ses premiers essais de cette culture. Les paysans craignant la concurrence firent échouer le travail d'Althen. Persécuté par ses ennemis, oublié par le roi, Althen sacrifia toute la fortune de sa femme aux premiers essais de la production de la garance.

Appauvri, Althen retourna avec sa famille à Marseille.

Plus tard, en 1756, il se rendit à Avignon où, avec l'aide de quelques amis gagnés à sa cause, notamment avec le seigneur de Gaumont, en 1766 il fit un autre essai qui, cette fois-ci, non seulement fut couronné de succès, mais le rendit fameux en France. Il mourut en 1774, dans une situation misérable, bien que ses essais de garance ont magnifiquement réussis et que cette culture a fait par la suite la fortune de la région au XIX-e siècle.

L'assemblée générale de Vaucluse, en signe de reconnaissance de ce qu'Althen avait enrichi cette province par l'introduction de la culture de la garance, lui érigea d'abord un monument dans le musée Calvet à Avignon et en 1846 un autre monument au Rocher de Domes portant l'inscription:

„A Jean Althen introducteur de la garance“.
 „Les Vauclusiens reconnaissants“.

Signalons ici le fait intéressant qu'à l'égale distance de Carpentras et d'Avignon (Vaucluse) il y a un village qui s'appelle Althen — les — Paluds. Ce nom doit sans doute provenir de ce que ce pays a comporté (ou comporte) des marais (paluds) et qu'Althen y a, sans doute, fait des expériences sur la culture de la garance.

Le comte Michel Loris-Melikoff.

Parmi les premiers hommes d'état et d'armée de la Russie il faudrait nommer le comte Michel Loris-Melikoff.

Il naquit en 1826 à Tiflis. Son père qui quoique d'une maison princière, était un commerçant, envoya le jeune Michel à Moscou pour y continuer son instruction en faisant des études de langues orientales à l'institut arménien de Lazareff. En le quittant, Michel contiua son instruction dans l'école militaire de St. Petersbourg. Son insatiable avidité pour les sciences et les langues fut satisfaite à la maison, où s'adonnant à une lecture sérieuse des livres dont le contenu lui paraissait nécessaire pour sa culture générale, il approfondissait ses connaissances. Il s'était logé avec le célèbre poète russe Nekrassoff, avec lequel il lia une bonne amitié durable.

En 1843 il quitta l'école militaire comme officier, et quatre ans plus tard, à l'âge de vingt-et-un ans, il prit part à une expédition militaire au Caucase en sa qualité d'aide-de-camp du général Vorontzoff.

En 1853 le jeune Loris-Melikoff à épousé une arménienne, la fille du général Argoutinsky.

Un peu plus tard, en 1854, quand la guerre de Crimée éclata, le jeune Loris-Melikoff, à peine âgé de vingt-huit ans et déjà promu colonel, est chargé par le gouvernement russe d'aller au secours du général russe qui assiégeait la forteresse Kars sur la frontière turque. Grâce aux renforts apportés par Loris-Melikoff la forteresse fut prise, et le jeune colonel en fut nommé gouverneur. Signalons ici le fait que dans

cette guerre, désastreuse pour la Russie sur le front occidental, la prise de Kars sur le front oriental fut le seul gain. Quelques années plus tard le gouvernement russe confia à Loris-Melikoff le poste de chef militaire du Daghestan, plus tard de Derbent et d'autres régions du Caucase, récemment libérées du joug musulman. Pendant la dizaine d'années, qu'il y passa, il montra ses capacités administratives, fort appréciées par le gouvernement russe. Pendant de délai relativement court il put préparer les rudes montagnards du Caucase fort indépendants aux sentiments de liberté très développés, en vue de leurs devoirs civiques comme sujets de l'empire russe, de sorte que, en 1869, grâce aux efforts de Loris-Melikoff il fut possible d'introduire l'administration locale telle qu'elle était dans les autres parties de l'empire. C'était une tâche fort délicate, exigeant beaucoup de tact, et Loris-Melikoff l'accomplit à merveille sans choquer les sentiments religieux de ces petits peuples différents et sans leur imposer la nationalité russe. Loris-Melikoff voua son attention principalement à l'instruction publique et y fonda de nombreux établissements scolaires en augmentant nombre de quelques dizaines et atteignant ainsi le chiffre de 300 approximativement, qui est bien important pour cette région, à peine libérée des Turcs. Il n'épargna pas même ses propres moyens et créa l'école des arts et métiers à Vladikavkase, portant le nom de son fondateur.

Pendant la guerre russo-turque, 1877—1879, Loris-Melikoff prit une part fort active sur la frontière de l'Asie-Mineure. Il y pénétra, prit Ardaghan et assiégea Kars repris par les Turcs. Ses connaissances de langues orientales, telles que l'arménien, le géorgien et le tatar, ainsi que son aptitude d'aborder les gens, lui gagnèrent les sympathies des Arméniens, Géorgiens et Kourdes même, dont il put former, grâce à son influence personnelle, des troupes qui, connaissant fort bien le territoire montagneux, prêtèrent un secours appréciable dans la guerre contre les Turcs. D'autre part, grâce à la confiance qu'il inspirait aux indigènes, les fournisseurs acceptaient le paiement des provisions de l'armée russe en billets de banque, per-

mettant ainsi à Loris-Melikoff de mener la guerre sur le territoire ennemi et réalisant ainsi une épargne d'une dizaine de millions de roubles à la caisse de l'état russe, qui à cette époque même devait payer en or ses frais de guerre aux Balkans. Loris-Melikoff réussit ainsi à résoudre brillamment la tâche qui lui avait été imposée, car, après deux assauts, la forteresse de Kars retomba en ses mains.

Maintenant il s'agissait d'arracher à l'ennemi la forteresse d'Erzeroum, située à une altitude très considérable, ce qui n'était pas une tâche facile, étant donné que la saison était avancée et qu'on se trouvait en plein hiver. Son compatriote le général Ter-Ghoukassof, avec d'autres militaires arméniens, prêta son secours. Leurs efforts unis furent couronnés de succès, car Erzeroum fut pris, et les Turcs durent se retirer dans l'intérieur de leur pays. Cette victoire valut à Loris-Melikoff le titre de comte.

Lorsqu'à la fin de la guerre la peste fit son apparition en Russie, le gouvernement russe confia à Loris-Melikoff le soin de sauver la patrie de ce nouvel ennemi. Envoyé à Astrakhan, le point le plus exposé, Loris-Melikoff y prit les mesures immédiates, qui arrêtaient la marche victorieuse de ce terrible adversaire.

A cette même époque un autre danger menaçait l'état russe: l'esprit révolutionnaire se propageant dans le pays, se traduisait en émeutes ouvertes contre le gouvernement. Loris-Melikoff est envoyé à Khar-koff comme gouverneur général. Il est parmi ces hommes d'état russe, qui comprennent que ce n'est que par la collaboration du gouvernement avec le peuple que la pacification du pays peut être atteinte.

En 1880 l'empereur Alexandre II, voyant les capacités extraordinaires de Loris-Melikoff et sa profonde loyauté envers l'empire, l'appelle au poste de ministre de l'intérieur, où il joua un rôle très important. Quoique la Russie se trouvait à ce moment dans un état de fomentation, il fit des efforts gigantesques pour réaliser certains de ses projets pour l'amélioration de l'état général de l'empire. Il commença par introduire des réformes pour l'apaisement des esprits

en révolte. Ainsi il allégea la censure très sévère à cette époque et il étendit l'administration locale dans les provinces de la Russie; il contrôla les mesures administratives du gouvernement; il reconstitua la foi de la nation dans la réalisation des principes de la réforme de 1860 et suivantes années, et, enfin, le 17 février, il présenta à l'empereur Alexandre II son plan de réformes, qui devait apaiser définitivement le pays, mais l'assassinat de l'empereur, le 1-er mars 1881, mit une fin à son activité. Brisé moralement et physiquement et cependant resté fidèle à ses idées de liberté, Loris-Melikoff, voyant l'impossibilité de les réaliser, donna sa démission le 7 mai de la même année et ce retira à l'étranger pour y soigner sa santé ébranlée.

Pendant cette dernière période de sa vie pleine d'activité, il n'était entouré que de quelques hommes, dont l'amitié loyale lui adoucit les jours amers, passés loin de son pays dans un état malade. Nommons parmi eux le dr. Belogoloviy, le sénateur Kony, qui ont plus tard écrit la biographie de leur ami, et Esoff, Arménien, directeur du département de l'instruction publique et auteur du livre „Les relations de Pierre le Grand avec les Arméniens“. Noubar-Pacha, ex-ministre égyptien, le visita à maintes reprises dans sa retraite à l'étranger. En 1888 Loris-Melikoff termina ses jours à Nice, non cependant sans avoir laissé des traces profondes en Russie, car certains points de son programme ne furent pas oubliés, et mis en pratique ils donnèrent des résultats assez importants, ainsi par exemple dans l'organisation agraire, la protection des ouvriers, la question fiscale (transfert du poids des impôts sur les classes plus aisées) etc. Il croyait au progrès universel de l'humanité, et suivant son opinion la Russie devait y apporter sa part, en propageant l'instruction publique, en introduisant l'autonomie locale des provinces, en faisant participer les représentants du peuple au gouvernement avec des voix consultatives. Toutes ces réformes composent ce qu'on appelle encore aujourd'hui „La constitution de Loris-Melikoff“.

J. K. Aivasovsky.

La famille arménienne d'Aivasovsky de Théodosie, en Crimée, est célèbre par les deux frères, Gabriel et Jean.

Gabriel Aivasovsky, archevêque et orientaliste connu, fut professeur de philosophie et de théologie dans les établissements scolaires arméniens à Venise, Paris, Théodosie et Etchmiadzine. Comme écrivain il s'excella dans plusieurs oeuvres en langues arménienne, italienne et française, et il rédigea la revue scientifique „Pazmaveb“, ainsi que la revue arméno-française „La colombe de Massis“.

Son frère cadet, Jean Aivasovsky, s'immortalisa dans les arts comme mariniste. Sa renommée a dépassé non seulement les frontières russes en pénétrant dans l'Europe, mais elle se répandit même dans le monde entier.

Jean Aivasovsky naquit le 17 janvier 1817 à Théodosie dans une famille pauvre. Après avoir passé par le gymnase de Simferopol, il continua ses études à l'académie des beaux-arts de St. Petersbourg. Des séjours sur les rives du golfe Finlandais, ainsi que sur celles de la mer noire, complétèrent pour ainsi dire son éducation de mariniste. Doué d'une excellente mémoire artistique, il pouvait reproduire sur la toile avec toute la force et l'ampleur de la première impression la mer, cet élément mouvementé et changeant. Par ce fait s'explique l'absence de la monotonie dans ses oeuvres.

En 1840, en se rendant à l'étranger, il visita l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Espagne, où ses travaux produisaient un effet extraordinaire, et

sa gloire d'un peintre remarquable s'affermait de plus en plus. Parmi ses chefs-d'oeuvre de cette époque, signalons: „Vue de Sébastopol“, acheté par l'empereur de Russie, „Une nuit Néapolitaine“, „La tempête“ et „Le chaos“ peints en Italie; quant au „Silence sur la Méditerranée“ et „L'île de Capri“ couronnés à l'exposition de Paris en 1843 ils lui valurent le titre d'académicien. Grâce à ses toiles „Vue de la Mer Noire“ et „Le monastère de st. Georges en Crimée“ il est nommé professeur à l'académie. A l'exposition de Paris en 1857 le gouvernement français lui decerna la légion d'honneur pour son oeuvre „Quatre richesses de la Russie“.

Parmi ses derniers tableaux, il faudrait citer: „Le déluge“, „Un moment de la création“ et „La chaîne de montagnes du Caucase“, qui, exposés à Florence en 1874 provoquèrent un tel enthousiasme, que l'académie Florentine lui proposa de peindre son propre portrait pour être placé dans la galerie du Palazzo Pitti, où se trouve la collection des portraits des peintres les plus éminents depuis la Renaissance.

Pendant la guerre russo-turque en 1877 Aivasovsky fit une nouvelle série de toiles, et trois ans plus tard pour l'exposition de ses derniers travaux il avait peint des tableaux représentant différents épisodes de la vie de Christophe Colomb.

A son jubilé de cinquante ans il offrit à l'académie des beaux arts de St.-Petersbourg „Pouchkin au bord de la mer“, une toile à laquelle il travailla avec le peintre russe I. E. Répine. Il fut élu membre de l'académie impériale des beaux-arts de St.-Petersbourg, qui frappa une médaille d'or en son honneur. Il mourut le 10 avril 1900 dans sa ville natale, à laquelle il rendit le grand service de la pourvoir à ses frais de l'eau potable.

Sur une place de Théodosie un monument a été érigé à la mémoire glorieuse d' Aivasovsky.

Aivasovsky était aussi un musicien, et le célèbre compositeur russe Glinka racontait, qu'il a pris d'Aivasovsky quelques aires orientaux. En honnête homme, Glinka indiqua la source de son inspiration, mais un autre compositeur Ippolitoff-Ivanoff a pris la marche arménienne de Zeitoun sans nommer la vraie source.

Noubar Pacha.

Ce capable politicien et homme d'état égyptien, qui joua un rôle très important dans la création de la Nouvelle-Egypte, naquit à Smyrne en 1825, dans une famille arménienne. Il fit ses études en France et en Suisse. A son retour de l'étranger en 1842 il émigra en Egypte, où il entra aux services du vice-roi Mehemet-Ali en qualité de secrétaire du Boghos Bey et plus tard d'interprète du vice-roi même, qui le chargea aussi de l'éducation et de l'instruction de son fils. A peine âgé de vingt ans, il accompagna ce prince dans son voyage en France, où le roi Louis-Philippe pressentant probablement le rôle important, que ce jeune homme jouera un jour dans la politique, le décora de sa main de la légion d'honneur.

Quelques années plus tard, en 1850, Noubar est envoyé en mission diplomatique à Londres, puis à Vienne, où en 1854 il est nommé ambassadeur de l'état égyptien.

Sous le vice-roi d'Egypte Saïd-Pacha (1822—1863) qui s'efforça d'émanciper son pays de la domination turque, le jeune Noubar, jouissant de la confiance de ce grand réformateur, fut chargé de missions importantes. Ainsi il lui incombait d'organiser le transport europa-indien par l'Egypte, — attendu que le canal de Suez n'existait pas encore, — en construisant le premier chemin de fer dans ce pays. Sous Ismaïl-Pacha Noubar mena les négociations concernant la construction du canal de Suez, en aboutissant en 1864. Sur la proposition de Noubar le gouvernement égyptien a commandé au célèbre compo-

siteur italien G. Verdi l'opéra „Aïda, qui a été représenté pendant l'ouverture solennelle du canal de Suez. Deux ans plus tard, recevant le titre de pacha, il est nommé ministre des affaires étrangères. Sa première tâche fut de fixer par des traités avec la Porte la position de l'Égypte dans l'empire ottoman et d'obtenir le titre de Khédive pour le vice-roi d'Égypte, traité jusqu'alors comme un vali de la part de la Turquie. Après 1867 nous le voyons réaliser l'organisation des cours d'assises internationales en Égypte et s'efforcer avec succès d'introduire la culture et l'administration européennes dans son pays adoptif.

Entre 1874—1875, déplacé du gouvernement par l'influence française, il tombe en disgrâce et se retire en Europe. Un an plus tard, sur l'insistance des pouvoirs de l'Europe Occidentale, il est rappelé par le Khédive pour être placé à la tête du ministère, chargé du problème de la réalisation des réformes financières sous le contrôle des Européens. Cependant un an plus tard il est de nouveau mis de côté. De 1884—1888 et entre 1894—1895 nous le revoyons à la tête du gouvernement égyptien. En 1896, lorsque l'Égypte était tombé sous la forte dépendance de l'Angleterre, il est envoyé en mission diplomatique à Londres, où il se montra favorable envers les Anglais. Trois ans plus tard ce grand diplomate meurt à Paris, en 1904. L'Égypte lui érige un monument à Alexandrie en mémoire des services rendus par lui à son pays adoptif.

Melkon (Malcom) Khan.

En 1833 à Ispahan naquit un fils à Mirza Jakoub Khan, haut fonctionnaire au ministère des affaires étrangères de Perse. L'enfant, portant le nom Melkon, reçut sa première instruction dans une école primaire arménienne. A l'âge de 12 ans il fut envoyé par son père à Paris, au lycée arménien de la congrégation mékhitariste, qu'il quitta après cinq ans d'études, et, à son retour en Perse, il obtint une place au ministère des affaires étrangères. Le chah Nasr-Eddin ne manqua pas de le remarquer et le nomma son interprète privé. La confiance, que Melkon lui inspirait, fut la cause de son envoi en Amérique et en Europe pour nouer des relations avec l'étranger. Grâce aux efforts assidus de Melkon, il réussit à attirer l'attention des pays occidentaux sur le marché de la Perse.

Lors de son séjour à Paris, il s'y lia avec des jeunes gens de l'aristocratie persane, avec lesquels il s'intéressa à la franc-maçonnerie, alors régnante en Europe. Ils entrèrent dans la grande loge d'Orient et se mirent au travail avec toute leur énergie juvénile.

A son retour en Perse il fut nommé ministre des affaires étrangères. Simultanément, il fut aussi le fondateur de la première loge en Perse, qui jouera un rôle prépondérant dans les affaires intérieures du pays. En 1852, lors de la destruction de la secte révolutionnaire des babistes, les maçons envoyèrent auprès de Nasr-Eddin une députation de quatre personnes sous la conduite de Melkon, qui, tout en expliquant au chah l'état déplorable du peuple, lui conseilla de contenter les désirs de celui-ci. La députation fut ar-

rêtée pour être exécutée. Cependant Melkon avec un autre membre de la députation, réussit à s'enfuir avec l'aide de quelques amis, et ils passèrent en Turquie.

Melkon pria le sultan de lui accorder la permission de s'établir à Bagdad, afin de pouvoir entretenir des relations avec ses amis restés en Perse. Le sultan acquiesça volontiers à sa demande, car l'affaiblissement du pays limitrophe par des malentendus intérieurs ne pouvait qu'être favorable pour la Turquie. Donc Melkon tout en restant en Turquie, en envoyait des directives à ses partisans en Perse concernant la part qu'ils devaient prendre pour y entretenir un esprit d'indépendance, et il leur procurait des brochures pour être distribuées parmi la population persane. D'un autre côté il publiait dans des journaux européens, principalement au „Times“ de Londres des articles sur l'état lamentable de la Perse.

Lors de son séjour à Bagdad il ne manqua pas de travailler aussi dans le domaine de la culture générale, ainsi, en vue du défaut de voyelles dans l'alphabet arabe, il le réforma en y introduisant les voyelles, qui devaient faciliter la lecture en langue persane. Il utilisa le nouvel alphabet pour publier à Londres le „Gulistan“ de Saadi. Cependant malgré ses avantages cet alphabet ne put être généralisé dans le peuple.

A la quinzième année de son exil à l'étranger, Hadji Mirza Hussein, un des membres de la loge restés vivant en Perse, fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople. chargé en même temps de la mission de convaincre Melkon de retourner en Perse. Sur une lettre conciliante de la part de Melkon au chah, il fut rappelé par ce dernier à Téhéran et nommé ministre de l'intérieur. Dans un court délai il progressa jusqu'au poste de président du ministère.

Une nouvelle ère de succès commence pour Melkon, car son influence sur le souverain va grandissant. Ce dernier, voyant la force de l'argumentation de son ministre, ne pouvait presque jamais refuser de mettre sa signature sous les lois projetées par Melkon.

En 1876, grâce aux efforts de Melkon, Midhat

Pacha en Turquie est aussi gagné à la cause de la constitution, et celui-ci, avec l'aide du publiciste arménien Krikor Odian, élaborait le projet d'une constitution pour son pays, qui fut réalisé cependant seulement pour un court temps, car le sultan Abdul Hamid, en révoquant la constitution, exila Midhat-Pacha et Odian.

Après cela le chah de Perse chercha des moyens pour ce débarrasser de son ministre, qui commençait à l'incommoder. Il l'envoya comme représentant de la Perse au congrès de Berlin, où Melkon réussit à assurer le retour de la province de Ghotouri occupée par la Turquie et accomplit ainsi brillamment la mission dont il était chargé. A son retour en Perse, en signe de l'appréciation des efforts mis par Melkon pour la réalisation de sa tâche, le chah offrit à Melkon le titre de khan, accordé seulement aux membres de la famille royale. Simultanément il est nommé ambassadeur de Perse pour l'Europe entière.

Le chah n'aurait pu avoir fait un meilleur choix, car durant les douze ans que Melkon Khan fut dans ce service, non seulement il éleva considérablement la réputation de la Perse en Europe, mais il réussit aussi d'intéresser les milieux commerciaux au pays qu'il représentait. Malheureusement il finit par ne plus s'entendre avec le chah et quitta son poste où il devenait gênant par sa trop grande intelligence. Le chah tenait à avoir des ministres qui, selon ses paroles, „ne devaient savoir si Bruxelles était le nom d'une ville ou de chou“.

En sa qualité d'ambassadeur persan pour l'Europe entière Melkon Khan choisit Londres comme son siège. C'est d'ici que commence la nouvelle ère du mouvement libérateur en Perse, tout en organisant la lutte contre les illégalités régnant en Perse avec plus d'énergie et avec un plus grand nombre de partisans. Guidés par Melkon Khan, les maçons, changeant et simplifiant leurs principes, les adaptèrent aux besoins du pays. A cette occasion Melkon Khan écrivit un livre intitulé „Alami Atamiet“ (L'univers Humain), dans lequel, en sa qualité de chef des francs-

maçons en Perse, il donne à ce mouvement une apparence de doctrine religieuse, fondée cependant sur les principes maçonniques. Cette publication fort répandue en Perse y donna naissance à une nouvelle organisation — Univers Humain — dont les membres atteignirent le nombre de 30.000. Melkon Khan, fondateur de ce mouvement, en passant de la théorie à la pratique, tâcha de garder le rite maçonnique en changeant cependant son but.

En outre, Melkon Khan publiait à Bagdad et à Constantinople son organe „Kanoun“ (Lois) et des brochures, qui par voie secrète pouvaient entrer en Perse. En 1890, lorsque ses relations avec le chah se gâtèrent définitivement, Melkon Khan transporta la publication de „Kanoun“ à Londres, où cet organe devint un mensuel.

Au point de vue politique ses écrits furent des sources d'inspiration pour tous les mouvements de réforme sociale en Perse, tandis que, au point de vue littéraire, ils favorisèrent la création d'une langue persane moderne, agréable et adaptée à tous les besoins de cette nation. Melkon Khan fut aussi un dramaturge qui, avec son ironie et sa satire, fouetta impitoyablement les défauts des hautes classes et du gouvernement. Ses pièces très répandues en Perse, furent plus tard traduites en allemand et en français. Ces traductions furent publiées en 1922 à Berlin et en 1934 à Paris.

Après avoir quitté son poste au gouvernement Melkon Khan et la loge maçonnique passèrent à une lutte active contre les illégalités du gouvernement persan; elle fut surtout violente contre l'exploitation de la Perse par le capital étranger. Son premier succès financier fut l'abolissement du monopole de la lotterie. En 1890 fut signé un traité par lequel l'Angleterre en payant une taxe annuelle de 15.000 livres sterling obtenait le droit d'acheter tout le tabac du pays aux prix fixés par les Anglais et de le vendre soit en Perse, soit à l'étranger. A cette époque tout le monde, grands et petits, fumait en Perse. Le profit exorbitant réalisé par ce monopole est évident. Cependant un an plus tard Melkon

Khan et ses amis réussirent à gagner le chef des mahométans, et en qualité de représentant de l'islam, il publia un édit par lequel il recommandait au peuple de s'abstenir de fumer en guise de protestation, et en 1892, le 1-er janvier, le chah se vit forcé d'annuler ce monopole. On peut dire que cette victoire du peuple fut l'expression la plus brillante du réveil national persan.

Quatre ans plus tard, avec le meurtre du chah Nasr-Eddin se termine l'activité de la loge maçonnique, ainsi que celle de Melkon Khan. A cette époque la publication du „Kanoun“ est aussi à son terme.

Le nouveau chah désigne Melkon Khan comme ambassadeur à Rome, où il s'établit après avoir quitté Londres. En 1908 cette vie mouvementée trouva sa fin à Lausanne.

Le général Jean Lazareff.

Pour l'histoire du Caucase la vie de Lazareff représente un matériel riche et varié, car il tenait une haute place tant parmi les généraux russes, conquéreurs du Caucase, que parmi les administrateurs de ce pays conquis. Sa popularité s'étendit non seulement dans l'armée russe, mais aussi parmi les différents peuples du Caucase, pour lesquels la parole de Lazareff était loi. Et c'est justement dans son habileté d'influencer moralement sur les caractères les plus variés et de s'adapter à toutes les conditions de vie et de coutumes des diverses nationalités, que se cache toute la force de Lazareff.

Né dans une pauvre famille arméniennne en 1820 a Choucha (Karabagh), dans sa jeunssse il fut tailleur. A l'âge de vingt ans Lazareff entra dans le service de l'armée russe, et deux ans plus tard, le jeune soldat est décoré de la plus haute distinction, de la croix de St. Georges, et est promu officier. Personne ne soupçonnait en lui des extraordinaires talents militaires et ne prévoyait pas la place brillante, qui sera occupée par lui dans l'histoire du Caucase.

En 1848, lors de la révolte de Chamil, chef militaire et religieux des Murides, secte mahométane, qui avait assiégé la petite garnison russe d'Achty, Lazareff fut chargé par le prince Argoutinsky, chef de l'expédition russe, d'attaquer Chamil et de frayer un passage à travers les dix mille assiégeants pour sauver les camarades sur la hauteur. Dans un moment très critique, lorsque les bataillons russes se trouvaient en pleine confusion, Lazareff à la tête de sa compag-

nie se jette en avant et ouvre le chemin pour ceux qui le suivent. Lazareff tombe blessé, mais Achty est sauvé grâce à la présence de son esprit. Le prince Argoutinsky, aussi d'origine arménienne, lors de sa montée dans la montagne, remarque sur le retranchement Lazareff tout couvert de sang des blessures graves reçues à la tête et aux épaules, et impressionné par la bravoure du jeune homme, le confie aux soins des médecins. Après sa sortie de l'hôpital Argoutinsky constatant les habiletés extraordinaires de Lazareff, décide de les utiliser plutôt dans l'administration du Caucase récemment conquis, que de le laisser dans l'armée.

Durant les deux années suivantes Argoutinsky le charge des missions les plus diverses, qu'il accomplit avec tant de tact et connaissance du pays, des us et coutumes des montagnards, que le poste responsable du chanat mechtouline lui fut confié. Depuis lors date sa grande popularité parmi les Caucasiens durant toute sa vie.

Cette nomination de Lazareff au poste du gouverneur de Mechtoul en exigea non seulement des capacités administratives, mais aussi militaires. Rude, sévère, cependant honnête et équitable envers tous sans distinction, il réussit vite à établir l'ordre, la tranquillité et la sécurité dans l'intérieur du chanat ainsi que sur ses frontières contre les attaques continues des brigands.

Par sa compréhension profonde et perçante du caractère des montagnards caucasiens il prévoyait les entreprises éventuelles des voisins ennemis, et souvent ne possédant pas même une armée régulière, mais seulement une milice peu nombreuse, il anéantissait l'ennemi qui essayait de passer les frontières de l'empire russe. Lazareff fut bientôt une menace et épouvantail pour les montagnards voisins encore en révolte.

Parallèlement avec sa renommée grandissait sa popularité comme chef parfaitement juste. Afin de faciliter davantage ses rapports avec la population indigène et afin de se passer des interprètes, qu'il détestait, Lazareff dans un très court délai apprit parfait-

tement la langue tatare. Depuis lors on le vit entouré d'une foule de montagnards, qui venaient pour avoir des entretiens avec lui, pour profiter de ses conseils. Il n'avait pas d'heures fixes de réception, ses portes étaient toujours grand'ouvertes. Il était au plus haut degré accessible, cependant en même temps il savait de conserver le ton fier de chef, ne permettant pas de familiarités et plaisanteries, qui, dans les yeux des asiatiques, anéantissent la dignité d'un chef. Sa renommée atteignit enfin Chamil même, et le grand rôle que devait jouer Lazareff lors de la reddition de Gounib montra suffisamment l'importance, dont il jouissait parmi les montagnards.

Gounib! Que de souvenirs sont liés à ce nom! Gounib — c'est la fin de Chamil et du Muridisme, la finale du drame ensanglanté, qui durant presque quarante années remplissait même les antres du Daghestan du tonnerre interminable de la guerre et du son des fusils. A Gounib fut dit le dernier mot des imames (prêtres mahométans) caucasiens, le mot qui secoua la chaîne lourde du muridisme des épaules des peuples caucasiens.

Mis à l'étroit de tous les côtés par les troupes russes, Chamil est forcé de chercher un dernier abri dans les montagnes sur une petite espace de terre, appartenante à des montagnards encore non soumis aux Russes. Chamil, entouré de quatre cents Murides, lui restés fidèles jusqu'à la fin, occupe Gounib, un village inaccessible sur un immense rocher isolé à une hauteur de plus de 500 pieds du niveau de la mer.

Le 10 août 1859 les Russes entourent Gounib. Les négociations entamées par les Russes avec Chamil n'aboutissent à rien. »Que la volonté d'Allah soit accomplie«, répond-t-il à toutes les propositions, »Gounib est haut. Je suis sur la montagne, par-dessus moi est Allah, les Russes sont en bas: qu'ils attaquent«.

Gounib est alors assiégé, mais l'armée une fois mise en mouvement s'avance sans s'arrêter, et le 24 et 25 août Gounib est pris par assaut. Chamil avec la dernière centaine de Murides lui restés fidèles se cache dans le village, autour duquel se placent 14 bataillons russes. L'impossibilité de résister est évidente,

et bientôt le drapeau blanc parait à Gounib. Chamil envoie demander si le colonel Lazareff est là, et au cas affirmatif qu'il vienne dans le village pour des négociations.

Chamil désire entendre le conseil de Lazareff, et ce n'est qu'à sa parole qu'il veut se confier. Sachant l'estime dont Lazareff jouissait parmi les montagnards, le prince Bariatinsky lui propose de donner suite à la demande de Chamil afin de le persuader de quitter Gounib et de se remettre à la magnanimité de l'empereur russe. La tâche n'est pas facile et non pas sans danger, mais le colonel Lazareff s'en charge et se met en route tout seul, sans aucune escorte. Sur la place du village il voit un groupe de Murides très bien armés, au milieu desquels se détache d'une manière tranchante la haute stature d'un homme, qui se tenait tout pensif et morose auprès de son cheval sellé. Par la pose hautaine et le respect montré par ceux qui l'entourent, ce n'est pas difficile de deviner que c'est Chamil. Lazareff en saluant les Murides du salut ordinaire des orientaux et sans montrer qu'il a reconnu le chef de Daghestan, leur demande de lui indiquer leur chef. Lorsque cela est fait, il s'en approche respectueusement et, après un court silence lourd, il lui dit: »Chamil, tout l'univers connait tes exploits héroïques et ta gloire ne s'éclipsera dans les montagnes, tant qu'elles existent. Soumets-toi au destin: remets-toi à la magnanimité de l'empereur, ainsi tu sauveras tous ceux qui te sont restés fidèles dans ton malheur. Montre, que tu es grand non seulement dans le bonheur mais aussi dans le malheur, et que tu supportes avec résignation et fermeté la prédestination du Tout-Puissant.« Chamil hésite, insiste sur de diverses conditions et entre autres propose que Lazareff reste comme otage auprès de sa famille. Lorsque toutes ces conditions sont repoussées par Lazareff, les Murides s'agitent et saisissent même les armes. Cependant Lazareff ne perd pas son sang froid et criant énergiquement sur les Murides les invite au silence. Puis se tournant vers Chamil, il épuise ses réserves d'éloquence et dit enfin: »Voyons donc, Chamil, tu n'es pas pourtant une femme!« Un silence pro-

fond et pénible s'en suit. Si Chamil avait été seul a Gounib avec ses Murides, peut-être aurait-il décidé de se tomber avec les armes aux mains; mais le sort des familles du village est entre ses mains, qui sont condamnées à la mort, s'il refuse la proposition de Lazareff. Apparemment Chamil hésite entre ses convictions qui l'ont force de se battre contre les infidèles jusqu'au dernier soupir, et son attachement envers les siens qui se trouvent avec lui a Gounib. Ce dernier sentiment remportant la victoire, il dit à Lazareff: »Je me rends à ta parole d'honneur« et sautant à cheval, entouré de ses quarante Murides tenant les armes élevées au-dessus leurs têtes, il quitte Gounib.

Lorsque Chamil, chef de Tchéchène et de Daghestan, après une défense de trente ans apparut pour mettre une fin à la lutte sanglante en mettant ses armes aux pieds du vainqueur, un hourah! triomphant et interminable passa de bataillon en bataillon russes. Confus par cette réception Chamil tout d'un coup retourna son cheval, et seulement grâce à la présence d'esprit de Lazareff, qui dit a Chamil que par ce cri l'armée russe voulait lui payer son tribut d'hommage qu'il méritait, Chamil se calma et se remit en route.

Lorsque le convoi s'approche de la place où se tient le prince Bariatinsky, Lazareff voit la nécessité de détacher Chamil des Murides qui l'accompagnent, car ces derniers regardent les Russes avec férocité prêts de recommencer le carnage, et a grande peine il peut le persuader de laisser les Murides à une certaine distance et d'apparaître tout seul devant le chef de l'armée russe, qui le recevra sans armes et sans escorte. Après réflexion faite Chamil consent et en descendant de son cheval il parait devant Bariatinsky seulement accompagné de Lazareff. Le moment est vraiment solennel.

»Chamil« lui dit le prince Bariatinsky, »tu n'as pas voulu accepter les conditions que je t'avais proposées et tu as refusé de venir chez moi au champ. Maintenant c'est moi qui suis venu te chercher. Tu a désiré que la guerre décidât la question, et elle l'a fait en notre faveur. Maintenant nous ne pouvons

plus parler de conditions. Tu dois aller à St. Petersburg, où tu attendras la décision de ton sort de la magnanimité de l'empereur. Je te garantis la sécurité de ta personne et de ta famille.»

Lorsque Lazareff rapporta ces paroles à Chamil, celui-ci répondit: »Je ne suis qu'un simple soldat, qui s'est battu pour sa religion, mais maintenant que je suis abandonné par mes peuples, je suis fatigué de guerre. Je suis vieux: j'ai 63 ans. Je vous félicite de votre conquête du Daghestan et vous souhaite cordialement que l'empereur puisse avoir du succès dans son administration des montagnards pour leur propre bien.»

Ainsi finit la guerre de la conquête du Caucase qui dura tout un siècle.

Lazareff fut promu maréchal de camp et nommé chef du Daghestan central et gouverneur du district de Darchin.

Quitant sa patrie Chamil recommanda aux soins de Lazareff les Murides lui restés fidèles pendant son malheur. Lazareff en forma une espèce d'escorte, qu'il garda auprès de soi, ataignant ainsi deux buts politiques: premièrement il s'attacha des gens qui par leur caractère révolutionnaire et leur passé turbulent pouvaient devenir dangereux pour la tranquillité du pays, et secondement, par eux il exerçait son influence sur la population, qui en le voyant entouré des serviteurs fidèles de Chamil, lui montrait plus de confiance.

Comme chef de Daghestan, Lazareff habita justement ce nid d'aigle, qui servit du dernier asile à Chamil. Sa demeure fut des plus primitives, pleine de scorpions et de phalanges. Ce camp avait l'air plutôt indigène que russe. Les soldats russes y étaient rares tandis que des groupes de montagnards armés de tête à pieds, vivant dans des tentes, entouraient le gouverneur russe. Lazareff n'eut pas peur de se confier à ces montagnards, et c'est justement dans cette confiance qu'il faudrait chercher les racines de sa grande force et de son influence profonde.

Sept ans plus tard Lazareff devint lieutenant-général et fut nommé chef de la 21 division d'infan-

terie au Daghestan. Onze ans plus tard il prend part à la guerre sur la frontière caucaso-turque. Lazareff fut appelé sur le théâtre de guerre, où il put arrêter la marche des Turcs vers Kars. 25 bataillons d'infanterie lui se rendirent. Malgré cet exploit les autres parties de l'armée turque réussirent à se fortifier dans la citadelle de Kars. Les colonnes d'attaque sont confiées à Lazareff. Avant d'entreprendre l'attaque, Lazareff passe en revue ses soldats et finit ses quelques simples paroles leur adressées à cette occasion par les mots: »Que Dieu vous soit en aide«, en les bénissant du signe de la croix. Ce fut la quatrième et dernière attaque russe de Kars. Le lendemain le drapeau russe flotta sur la citadelle de Kars.

Pour cet exploit glorieux et extraordinaire Lazareff est décoré de la grande croix de St. Georges et en 1878, à la fête de St. Georges, lors de son séjour à St. Petersburg, il est nommé aide-de-camp général et plus tard commandant du 2 corps caucasien.

Ainsi au cours de 36 ans de service le pauvre officier arménien, sans relations et protection — écrit son biographe V. Potto — sut s'ouvrir un chemin vers les honneurs pour arriver aux plus hauts degrés de la hiérarchie militaire.

Cependant un exploit plus important et plus difficile l'attendait.

A l'est de la Mer Caspienne se trouve le désert de Turkestan, aride et dépourvu de toute végétation: les rares oasis habités par des peuplades des sauvages Tourkmènes sèment la terreur parmi leurs voisins par leurs incursions et brigandages. Deux expéditions entreprises par le gouvernement russe terminèrent avec un échec complet. En 1879 se forme la troisième expédition, dont le commandement est confié à l'aide-de-camp général Lazareff. Ce choix des plus réussis semble assurer le succès de l'expédition, car la renommée du général, sa personnalité imposante, sa parole virile et péremptoire tellement impressionnèrent les Tourkmènes encore lors de son arrivée, qu'ils lui donnèrent le nom de »Héros-Commandant«. Malheureusement cete campagne entreprise d'une énergie

extraordinaire, ne put être terminée par Lazareff: ce colosse de stature et de santé fut frappée d'une grave quoique de courte durée maladie, qui mit une fin à ses jours glorieux dans la 59-me année de sa vie.

La nouvelle de sa mort prématurée se répandit rapidement à Tiflis où il causa une douleur sincère et profonde. L'armée ainsi que la population, estimant a juste titre un indigène du Caucase des plus dignes, lui fit des funérailles les plus pompeuses.

GREGOIRE TRANCU-JASSY.

Grégoire Tranku-Jassy, d'origine arménienne, le père de la législation ouvrière et sociale de la Roumanie et coopérateur éminent, est né le 23 octobre 1873 à Targul-Frumos, ville du département de Jassy (Roumanie). Son père, Lazar Trancu, était commerçant et maire-adjoint de cette ville.

G. Trancu-Jassy a fait ses études au lycée de Galatz, puis à l'université de Jassy, où il a obtenu le grade de licencié en droit, et enfin à Bucarest où il a passé son doctorat à l'Académie des Hautes Etudes Commerciales.

Son activité d'avocat ne le contentait pas et il a accepté le poste de professeur à l'Académie de Commerce de Bucarest.

Il était déjà connu en Roumanie quand il fut élu député à la chambre roumaine en janvier 1914, après quoi il fut continuellement réélu.

En sa qualité de ministre — poste qu'il a accepté en 1920 — il a créé pour la première fois en Roumanie le ministère du travail, de la coopération, de la prévoyance et des assurances sociales.

Pour la seconde fois il fut nommé ministre du travail et de la coopération en 1926—1927. Comme tel, il a créé non seulement la législation ouvrière en Roumanie, mais il y a aussi protégé diverses formes de la coopération, surtout la coopération forestière.

Comme homme politique il a fondé en 1917 le parti du travail en Roumanie: après la fusion de ce dernier avec le parti du peuple, M. Trancu-Jassy a consacré son activité politique à ce nouveau parti

dont il est devenu le vice-président, tandis que le poste du président y était occupé par le maréchal A. Averescu.

Outre cela, il fut élu président de diverses sociétés et organisations, telles que: L'Association pour le progrès social (Section roumaine); le groupe gouvernemental roumain à la Conférence Internationale du Travail à Genève; le Corps des Comptables-Autorisés et Experts-Comptables de Roumanie, etc.

L'activité littéraire de M. Trancu-Jassy est aussi prodigieuse. De nombreuses brochures et livres qu'il a écrits nous ne nommons que les suivants: »Les sociétés coopératives«, Jassy, 1899; »La coopération«, Bucarest, 1926; »La législation ouvrière et coopérative«, Bucarest, 1928; »La coopération et les classes urbaines«, Bucarest, 1929; »La coopération et les classes moyennes«, 1929; »Cours de commerce et de comptabilité pour les écoles supérieures de commerce«, 1924; »Jean Jaurès« (Collection, »Problèmes et idées«, 1925); »En lisant Romain Rolland«, Bucarest, 1926.

Enfin, M. Trancu-Jassy est l'auteur des lois sociales et coopératives roumaines très importantes dont nous citerons les suivantes: La loi pour la réglementation des conflits du travail, 1920; la loi pour l'organisation des syndicats professionnels 1921; la loi pour l'organisation du placement, 1921; la loi pour l'organisation et l'encouragement des constructions à bon marché; le code de la coopération, 1926; avant-projet de la loi de la coopération et création du conseil supérieur de la coopération en Roumanie, 1927, etc.

L'application de la loi réglementant les conflits du travail a eu des résultats excessivement bienfaisants en Roumanie. Au cours de l'année qui précéda cette loi le nombre des grèves en Roumanie fait de 753. L'année suivante, après l'application de cette loi, ce nombre descendit jusqu'à 37 grèves seulement.

Comme coopérateur, M. Trancu-Jassy est un disciple du grand coopérateur français Charles Gide. Il est neutraliste et idéaliste en même temps. La coopération pour lui n'est pas seulement une organisa-

tion matérielle, mais aussi une organisation morale éduquant le peuple. Il diffère de beaucoup d'autres coopérateurs devenus ministres en ce qu'il n'oublie jamais la coopération.

XVII

RAPHAEL ET SATO AGHABABIAN (AGHABABOFF).

Mr. Raphaël Aghababian, actuellement avocat à Téhéran (Iran), est né en 1891 à Kazan (Russie) dans la famille d'un professeur de l'université de Kazan. Son grand père a fondé à Astrakhan une école arménienne qui porte son nom. Raphaël Aghababian a fait ses études juridiques à l'université de Kazan et puis de Moscou où il visitait aussi les cours coopératifs. Il s'installa 1912 à Moscou comme avocat. Sous l'égide de l'auteur de ses lignes il fonda en 1915 à Moscou une maison éditrice coopérative et commença depuis 1916, à éditer une revue mensuelle coopérative sous le titre »Le Monde Coopératif«. Grâce à cette maison éditrice les livres de Charles Gide, de Luigi Luzzatti, Giuseppe Mazzini, L. Barbieri et d'autres auteurs coopératifs ont été traduits et publiés.

Emigré en 1919 à Téhéran Mr. Aghababian continuait son activité comme avocat et jurisconsult. Pendant 20 années il a collaboré à la législation iranienne. Plusieurs de ses projets sont devenus des lois. Il est membre de plusieurs instituts de droit international, de la législation comparée. Il a aussi composé le code civile arménien.

M-me Sato Aghababian, la femme de Mr. Raphaël Aghababian, élève des conservatoires de Berlin et de Moscou, a créé l'opéra et l'opérette iraniens. Elle a chanté en langues persane, arménienne, russe, allemande et française pas seulement en Asie mais aussi en Europe.

XVIII

LE PROFESSEUR S. EGHIAZAROFF.

Le professeur Solomon Eghiazaroff naquit le 10^e août 1852 à Davaly, un village du gouvernement et du district Erivan, en Arménie (Caucase), dans une famille paysanne.

Jusqu'à 1864 il faisait ses études à l'école de village à Davaly, puis entra à l'école centrale d'Erivan, où il termine les études en 1868.

Après cela il est pendant deux ans copiste à la chancellerie du gouvernement d'Erivan. Cependant, ayant toujours envie de prolonger son instruction, il entre en 1872 au gymnase de Tiflis. Il termine ses études au gymnase en 1876 avec si bon résultat, qu'on l'envoie, aux frais d'état, comme étudiant du droit, à l'université de Moscou. Il termina ses études à l'université en 1880, et le célèbre savant professeur Maxime Kowalewsky lui offre de rester à l'université afin de se préparer à une carrière scientifique.

Avant d'obtenir la chaire à l'université il était directeur du séminaire arménien Nersessian à Tiflis. En 1884, recommandé par la faculté de droit de l'université de Moscou, il obtient la chaire de la philosophie du droit à l'université de Kazan. En 1893 il passe à l'université de Kiev comme professeur du droit public. En 1923 il quitta Kiev pour émigrer en Roumanie.

Les oeuvres principaux de professeur Eghiazaroff sont: »La commune rurale en Transcaucasie«, Kazan, 1889; »Les guildes en Transcaucasie« (thèse du doctorat), Kazan, 1892; »La possession des eaux en Transcaucasie«, Kazan, 1889; »Essais sur l'histoire du

droit public et civil arménien», Kiev, 1919. Outre cela professeur Eghiazaroff collaborait à la »Revue juridique« de St. Petersbourg, dans l'organe de la société géographique de Tiflis et dans le quotidien arménien »Mchak« de Tiflis.

Le professeur Eghiazaroff connaissait beaucoup de langues, européennes et asiatiques, anciennes et nouvelles.

Eghiazaroff a rendu des grands services à la science en démontrant l'existence des guildes des artisans et de la commune rurale parmi les Arméniens et autres peuples de Caucase. Il était aussi le premier qui dans un travail ethnographique a décrit le peuple nomade des Kourdes jusqu'alors presque inconnu.

Le professeur Eghiazaroff est décédé le 15 octobre 1935 à Kichinev (Roumanie).

BIBLIOGRAPHIE.

En langue française :

- J. Morgan. — L'histoire de l'Arménie, Paris 1925.
Charles Diehl. — L'histoire de la Byzance. Paris 1932.
J. Vogt. — Basile I. Paris 1925.
V. Vassilieff. — L'histoire de la Byzance. Paris 1932.
A. Rambaud. — L'Empire grec du X siècle. Paris 1880.
K. J. Basmadjan. — Histoire moderne des Arméniens. Paris 1922.
N. Adontz. — L'âge et l'origine de l'empereur Basile I (Extrait de »Bysantion«).
Prof. Dr. N. Jorga. — Brève histoire de la petite Arménie. Paris 1920.
S. Runciman. — Civilisation bysantine, Payot, Paris 1934.
Evêque Sebeos. — Histoire du Heraclios. Paris.
F. Macler. — La nation arménienne — son passé et ses malheurs. Paris 1923.
V. Totomianz. — L'Arménie économique. Paris 1920.
Pierre Corneille. — Polyeucte, martyr arménien, drame. Paris.
Général A. Tcherep-Spiridovitch. — L'Europe sans Turquie. Paris 1913.
Gén. G. Karganoff. — La participation des Arméniens dans la guerre mondiale. Paris 1927.
E. Schneider. — Eleonora Duse. Paris 1927.
Marie de Bonneuil. — Au pays de la Duse. »Revue des deux Mondes«. 15 sept. 1937.
L'Agriculteur de Provence. Avignon, No. 12, 1937.

E n l a n g u e a l l e m a n d e :

- Prof. Dr. I. Strzygowski. — Die Baukunst der Armenier und Europa. Wien 1918.
- Dr. Karl Roth. — Geschichte des Byzantischen Reiches. Berlin 1919.
- Dr. Karl Roth. — Sozial- und Kulturgeschichte des Byzantischen Reiches. München.
- Prof. Dr. G. F. Hertzberg. — Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches bis gegen Ende des 16. Jahrhunderts. Berlin 1883.
- Prof. Dr. H. Gelzer. — Abriss der Byzantischen Kaisergeschichte in Krumbacher Geschichte der Byzantischen Literatur. München 1897.
- Fridtjof Nansen. — Betrogenes Volk. Leipzig 1928.
- Armeniertum — Ariertum. — Potsdam, 1934. Mit Artikeln von Prof. Strzygowski, Prof. Schaefer, Dr. Roth, Dr. Rohrbach, Max, Herzog von Sachsen u. a.
- Vom frohen Leben, Monatsschrift, Berlin Aug./Sept. 1930.
- Karapet Ter-Mkrtitschian. — Die Paulikianer im Byzantischen Kaiserreiche u. verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien. Leipzig 1893.
- Dr. H. Helmolt. — Geschichte der Menschheit. Berlin 1900, Band III.
- Russen über Russland. Frankfurt a/M. 1907.

E n l a n g u e a n g l a i s e :

- G. Gibbon-Bury. History of the decline and fall of the roman empire. London 1896—1900.
- Browne. — A literary history of Persia. Tome IV. London.
- Sykes. — A history of Persia. Tome II. London 1921.
- Viscount Sryge. — The treatment of Armenians in the Ottoman empire. London.
- F. W. Farrar. — Lives of the fathers, Edinburgh 1889. (Study of church history.)
- Conybeare. — The key of truth. A manual of the Paulician church of Armenia. Oxford 1898.

En langue italienne :

- Prof. V. Totomianz. — Armenia economica. Roma 1919. Con. prefazione di Luigi Luzzatti.
 Vittoria Aganoor. — Legenda eterna, nuove lirice. Roma 1900.
 Prof. Dr. G. Bertacchi. — Pasqua Armena. Venezia 1919.

En langue russe :

- V. A. Abaza. — L'histoire de l'Arménie. St. Petersburg 1888.
 Moïse de Khorentz. — L'histoire de l'Arménie, trad. de l'original arménien en langue russe par N. Emine. Moscou 1858.
 Prof. F. J. Ouspensky. — Histoire de l'empire bysantin. Leningrad 1927.
 Prof. I. Koulakovsky. — Histoire bysantine. Kiev 1915.
 M. Remesoff. — La Byzance d'après Schlumberger. Moscou 1898.
 V. Potto. — La guerre caucasienne. St. Petersburg 1888.
 Prof. P. Kovalevski. — Le Caucase. St. Petersburg 1914.
 Prof. A. Zernine. — La vie et l'activité littéraire de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Charkov 1858.
 Prof. J. Ertoff. L'histoire de l'Empire Romain Occidental ou de l'Empire de Constantinople. St. Petersburg 1837.
 N. Belogolovy. — Mémoires. Moscou 1897. (Sur Loris-Mélikoff, Nekrasoff, Tourgueneff.)
 A. Kony. — Sur la route de la vie. Tome 11. St. Petersburg 1912.
 B. Borian. — L'Arménie. Moscou 1929.
 N. Kouzmine. — Aïvazovsky. St. Petersburg 1901. Secours fraternel aux Arméniens de la Turquie. Moscou 1897.
 A. V. Amphiteatroff. — L'Arménie et Rome. Petrograde 1915.

- Prof. S. Solovieff. — La Byzance en X siècle. (Extrait de la Revue »Russky Vestnik«.)
 La constitution de Loris-Mélikoff. Berlin 1904.
 M. Chelkounoff. — L'art typographique. Moscou 1923.
 K. Ireček. — L'histoire des Bulgares. Odessa 1918.
 N. Karabtchevsky. — Les Plaidoyers. St. Petersburg 1902.
 La poésie de l'Arménie, traduit sous la direction de V. Brusoff. Moscou 1916.

En langue bulgare :

- Prof. G. Katzaroff. — L'Arménie antique et l'origine de la nation arménienne.
 D. Kotzeff-Bourski. — Le monastère de Batchkovo. Sofia 1925.
 Ireček. — Histoire de la Bulgarie.

En langue arménienne :

- K. Ter-Sahakian. — Empereurs bysantins d'origine arménienne. Venise 1923.
 G. Mesrob. — Haykaran. Sofia 1931.
 Massis. — Annuaire. Sofia 1934.
 Hichatakaran. Constantinople 1919.
 Hay Mchakouit or. (Jour de la culture arménienne.) Paris 1932.
 Almanach National. Le Caire 1936.
 Theodik. Almanach pour tous. 1910—1926. Constantinople et Venise.
 N. G. Sirouni. — Le jubilé de 1500 ans de la traduction de la Bible en langue arménienne. Bucarest 1936.
 E. Odian. — Pogos Noubar Pacha. Constantinople 1913.
 K. Basmadjian. — Numismatique générale de l'Arménie. Venise 1936.
 Aras. — Annuaire. Bucarest 1933/34.
 Vem. — Revue arménienne. Paris 1935.
 Hairenik. — Quotidien. Boston.
 Houssaber. — Quotidien. Le Caire 1935/36.
 Azad Khosk. — Quotidien. Sofia.
-

TABLE DES MATIERES

Préface de l'auteur	1
Préface de Luigi Luzzatti	7
I. Réflexions sur le sort et le rôle des Arméniens dans l'histoire de l'humanité	11
II. Le rôle historique des Arméniens	19
III. Les Arméniens à Byzance	31
IV. Basile I, empereur de la Byzance	35
V. Les successeurs de Basile I	44
VI. L'emigration des Arméniens (aux Indes, en Perse, en Turquie, en Egypte, aux Balkans, en Pologne et en Russie)	49
VII. Les Arméniens en Russie	64
VIII. L'Architecture arménienne	70
IX. Les Arméniens comme coopérateurs	78
X. Jean Althen	82
XI. Le comte Michel Loris-Mélikoff	84
XII. J. K. Aïvazovsky	88
XIII. Noubar Pacha	90
XIV. Melkon (Malcom) Khan	92
XV. Le général Jean Lazareff	97
XVI. Grégoire Trancu-Jassy	105
XVII. Raphaël et Sato Aghababian	108
XVIII. Le professeur S. Eghiazaroff	109
Bibliographie	111

Faute d'impression:

Page 33 ligne 28 au lieu „14“ lire „24“.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

1. Le monastère Etchmiadzin (483—486 an.)
 2. L'église de la s^{te} Chripsimé dans les environs d'Etchmiadzin (618 an.)
 3. L'église „Zwartnotz“ dans les environs d'Etchmiadzin (654 an.)
 4. La cathédrale d'Ani (1010 an.)
 5. L'église de Sauveur à Ani (XI s.) actuellement en ruines.
 6. L'Ascension du Christ sur la couverture de l'évangile appartenant à la princesse arménienne Molka (902 an.)
 7. La couverture de l'évangile peinte par Sarkise Pizak (1331 an.)
 8. Jean Althen.
 9. I. K. Aivazovsky peintre.
 10. Le générale comte Michel Loris-Mélikoff.
 11. Noubar-Pacha
 12. Melkon (Malcom) Khan.
 13. Le général Lazareff.
 14. Grégoire Trancu Jassy.
 15. Paphaël Aghababian.
 16. Sato Aghababian.
 17. Professeur Eghiazaroff (à gauche) avec l'auteur de ce livre.
-



Le monastère Etchmiadzin (483—486 an.)



L'église de la s-te Chripsimé dans les environs
d'Etchmiadzin (618 an.)



L'église „Zvartnotz“ dans les environs d'Etchmiadzin
(654 an.)



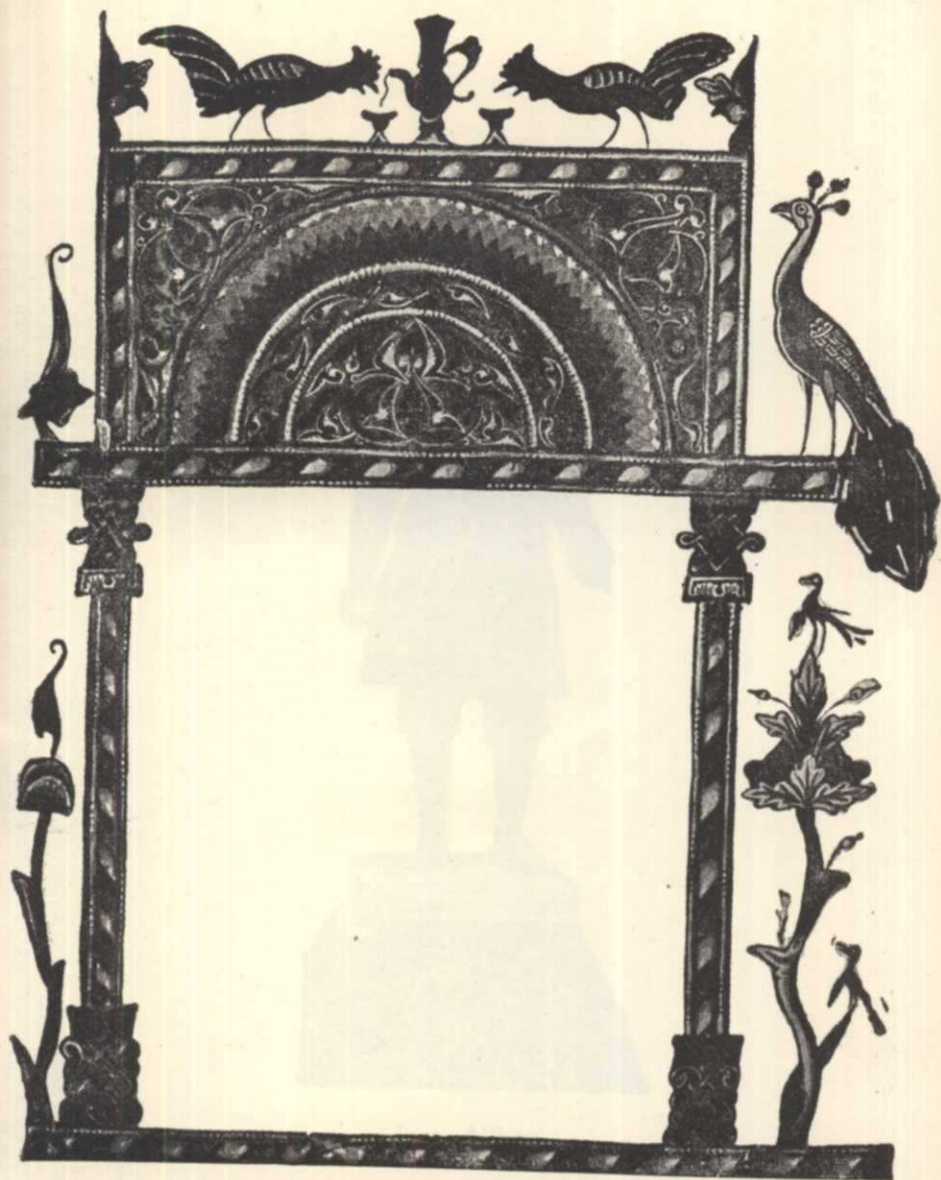
L'église de Sauveur à Ani (XI s.) actuellement
en ruines.

La cathédrale d'Ani (1010 an.)





L'Ascension du Christ, sur la couverture de l'évangile appartenant à la princesse arménienne Molka (902 an.)



La couverture de l'évangile peinte par Sarkise Pizak (1331 an.)



Jean Althen



Le générale comte Michel Loris-Mélikoff



Noubar-Pacha.



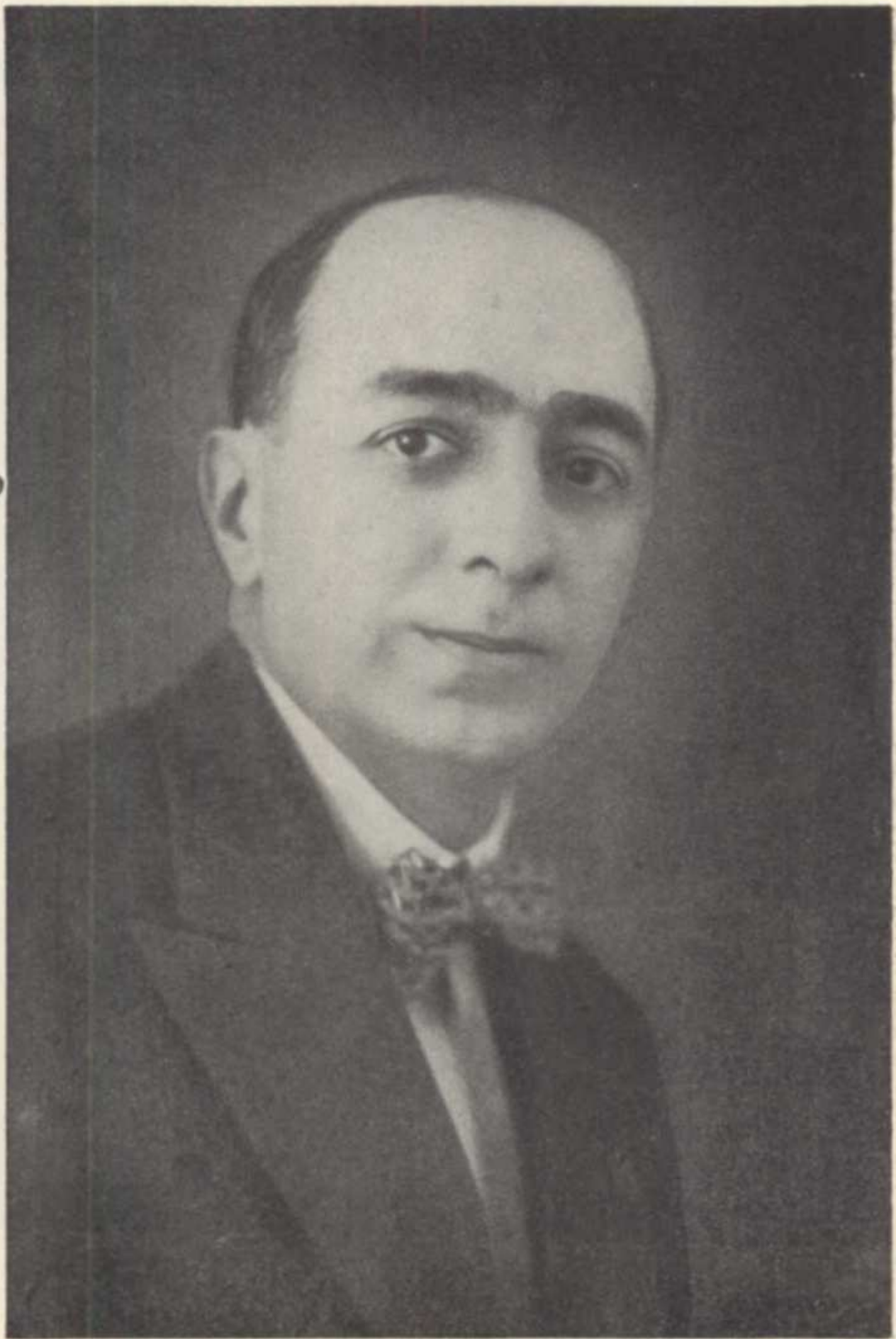
Melkon (Malcom) Khan



Le général Lazareff.



Grégoire Trancu-Jassy.



Paphaël Aghababian.



Sato Aghababian.



Professeur Eghiazaroff (à gauche) avec l'auteur de ce livre.

DU MEME AUTEUR:

Anthologie coopérative, préface de Charles Gide. Paris 1921, J. Povolozky éditeur.

Histoire des doctrines économiques et sociales, préface de Charles Rist. Paris 1922, Marcel Giard éditeur.

La coopération mondiale, préface de Charles Gide. Paris 1923, édition de la Chambre consultative, 24, Rue du Rénard.

Manuel abrégé de coopération. Bucarest, 1937, éditée par la banque centrale coopérative de Bucarest.

Le livre

**„Le rôle des Arméniens
dans la civilisation mondiale“**

est en vente chez l'auteur :

Belgrade (Yougoslavie), rue Varšavska, 38.

**Prix avec porto 5 frs. suisses
ou 40 frs. franç.**

2017